28e Année. N° 21. 1er Novembre 1921.

LA REVUE DE PARIS

GENERAL LIBRARY
DEC - 6 1921
UNIV. OF MICH.

SOMMAIRE

		Pages.
Victor Hugo . . .	*Opinions littéraires*	5
Général Michel . .	*Paris en août 1914. — Réponse au Général Messimy.*	34
Colette	*Sur l'Album de la Vagabonde*	41
Ignotus	*Études et Portraits : M. Alexandre Millerand* . .	49
Bernard Shaw. . .	*Le Dilemme du Docteur.* — Actes II et III . . .	59
Pierre Lasserre . .	*Renan au Séminaire.* — II.	98
Gilbert de Voisins.	*La Conscience dans le Mal* (fin).	129
François Denjean .	*Le Mouvement révolutionnaire en Espagne*	158
André Chaumeix. .	*D'Edmond Rostand à Joseph Bédier*	185
Comte de Fels. . .	*Une Solution au Problème financier.* — I.	198

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS ET LA FRANCE

par **René Brunet.**

Il est incontestable qu'en France, aussi bien dans les milieux politiques que dans l'opinion de la masse des citoyens, on ignore presque complètement le Pacte de Versailles, qui établit la première organisation internationale qui ait jamais existé, et qu'on se désintéresse par trop du fonctionnement de la *Société des Nations* qu'il institue. Contre cette ignorance et ce scepticisme de lassitude, M. René Brunet vient d'écrire un excellent livre, petit de volume mais remarquablement substantiel; il y expose, avec la netteté précise du juriste et la pénétration avisée d'un esprit réaliste, ce qu'est la *Société des Nations*, ce qu'elle a fait jusqu'à maintenant, et surtout ce qu'elle pourra faire à l'avenir, si la France, lui faisant confiance, renonçant à la pratique décevante du Conseil suprême, lui apporte tout l'appui de son autorité, de son idéal et de son génie. Tous les Français soucieux des destinées de leur pays et du monde, devraient lire et faire lire autour d'eux les pages où l'on entrevoit l'aube d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité.

LE PRINCE JOSEPH PONIATOWSKY (1763-1813)

par **Simon Esterhazy.**

Le souvenir de Poniatowsky, prince polonais et maréchal de Napoléon, est resté populaire dans notre pays. Aussi lira-t-on avec intérêt ce livre consacré par un historien à cette haute et symbolique figure. Toutes les étapes de cette vie prodigieuse, la mort tragique du héros à Leipzig, dans l'Elster, sont évoquées avec une vigueur sobre; c'est, rehaussée par une documentation de premier ordre, une véritable chanson de geste moderne.

LA VIE PRIVÉE DE LOUIS XV

par **Mouffle d'Angerville,**

publiée et annotée par Albert Meyrac.

Mouffle d'Angerville, avocat sous Louis XVI et qui collabora aux *Mémoires de Bachaumont*, écrivit en 1781 une *Vie privée de Louis XV, ou principaux événements, particularités et anecdotes de son règne.* Elle présente ce grand intérêt de réunir une quantité de faits, anecdotes fugitives, piquantes, empruntées à la tradition orale, mais qui pour la plupart ont été recueillies à des sources sûres. De ces quatre gros volumes, M. Albert Meyrac a eu l'heureuse inspiration d'extraire les pages qui concernent la *Vie amoureuse de Louis XV.* Il les a mises au point, il les a complétées par des notes très précieuses, et des recueils des mémoires, des pamphlets et des chansons satiriques du temps. Le récit, qui conduit le lecteur de la naissance du roi à sa mort, est rapide et bien conduit, la langue claire et spirituelle; ce livre, qui a tout l'attrait d'un roman, présente, sous des couleurs vives, le tableau d'une des périodes les plus brillantes, sinon les plus austères, de la monarchie française.

HISTOIRE DES VIOLATIONS DU TRAITÉ DE PAIX

par le Dr **Lucien Graux.**

Le Dr Lucien Graux dont les sept volumes des *Fausses nouvelles de la Grande guerre* ont été si remarqués, n'a pas redouté la complexité d'un pareil sujet et a réussi à écrire l'*Histoire des violations du Traité de paix* sous une forme d'une clarté séduisante, et avec une méthode d'analyse si heureuse qu'on trouve en son œuvre un exposé de faits et de griefs, dépouillé de toute aridité et d'une lecture aussi captivante que celle d'un roman... vrai. Qu'il s'agisse de l'esprit de revanche, des complots en Pologne, dans la Sarre, dans les pays rhénans, des maquillages de l'armée ou de la marine, tous les dessous du jeu allemand sont analysés de main de maître.

Pour paraître prochainement :

Le docteur Héraclius Gloss, de GUY DE MAUPASSANT.

Une Conspiration en 1537, de GEORGE SAND.

Le Culte d'Icare, de PAUL ADAM.

Et la dernière partie de

La Belgique pendant la Guerre, par le Baron BEYENS.

OPINIONS LITTÉRAIRES[1]

Les notes et les fragments inédits publiés dans la *Revue de Paris* du 1er septembre sous le titre d'*Opinions littéraires* appartiennent à la critique; nous en donnons aujourd'hui la suite; puis nous avons groupé quelques jugements de Victor Hugo sur les auteurs anciens et contemporains en commençant par Homère et finissant par Guizot. Nous continuons par la Critique des Critiques; Victor Hugo n'était pas précisément tendre pour les censeurs des Belles-Lettres. Était-ce une revanche? Beaucoup ne l'avaient pas épargné. Peut-être leur aurait-il accordé plus d'indulgence s'il avait été le témoin du verdict vengeur de la postérité.

Enfin nous avons extrait quelques pensées d'un ordre plus général de : *Ceci et Cela*.

GUSTAVE SIMON

I. — LE STYLE

Il ne faut pas se méprendre sur l'état où est aujourd'hui la langue française. Fixée, non; formée, oui.

Les langues ne se fixent pas. Je l'ai dit ailleurs déjà [2] et j'ai expliqué pourquoi. Il n'y a de langues fixées que les langues mortes.

Veut-on se rendre compte par un exemple des oscillations de la langue depuis la fin du XVIIe siècle seulement ?

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1921.
2. Préface de *Cromwell*.

1er Novembre 1921.

407390

Labruyère, qui est le dernier par la date des auteurs classiques de cette belle époque, pouvait écrire et écrivait cette phrase :

Quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence!

Aujourd'hui, le sens du mot *démarche* est déterminé; il ne s'emploie plus dans le sens où Labruyère l'emploie; il faut le mot *pas*.

Première traduction

Quels grands pas ne fait-on pas au despotique par cette indulgence!

Mais *le despotique*, pris substantivement, n'est plus usité; il faut *despotisme*.

Deuxième traduction.

Quels grands pas ne fait-on pas au despotisme par cette indulgence!

Mais faire des pas *au* despotisme ne se dit plus, en prose du moins. Il faut *vers le* despotisme.

Troisième traduction.

Quels grands pas ne fait-on pas vers le despotisme par cette indulgence!

Mais *quels*, employé dans le sens exclamatif, contient l'idée de grandeur par l'exclamation même. *Quels grands pas* est un pléonasme. *Quels pas* suffit.

Quatrième traduction.

Quels pas ne fait-on pas vers le despotisme par cette indulgence!

Mais *pas* substitué à *démarches* rencontre à peu de distance la négation *pas* et produit une cacophonie. Il faut remplacer le second *pas* par *point*.

Cinquième traduction.

Quels pas ne fait-on point vers le despotisme par cette indulgence!

Après cinq traductions, on trouve quoi? une phrase dont

la tournure a vieilli; une phrase gauche et qu'un bon écrivain d'aujourd'hui n'emploierait pas.

Voilà comment la langue est fixée.

Elle est formée, et cela suffit à sa conservation.

Ne dédaignez pas les grammairiens. Ce sont des ouvriers utiles.

Ils réparent et raccommodent la langue, incessamment ravagée et effondrée par ces lourdes charrettes de prose et d'éloquence que les journaux, la presse, le barreau et la tribune, les tribunaux et les chambres font partir chaque matin pour les quatre coins de la France, et, il faut le dire aussi, ébranlée quelquefois, mais d'une autre manière, par le passage royal des grands écrivains. Ils pavent la grande route des idées.

Le style filandreux des rhéteurs et des avocats est une glu où la pensée, cet oiseau divin, se prend les pieds et quelquefois les ailes.

Le réel disparaît de l'œuvre des savants qui se fait par accumulation; le beau persiste dans l'œuvre des poètes qui se fait par isolement.

Art, poésie, infini, durée indéfinie des chefs-d'œuvre.

L'infini, dans les œuvres humaines, est une salaison pour l'immortalité.

Les grands poètes mettent quelquefois toute une philosophie dans un mot éblouissant. Penseurs, contemplez ces mots-là comme vous contemplez les étoiles. Qu'est-ce qu'une étoile en effet? C'est toute la lumière d'un monde faite point géométrique.

Montrer l'humanité à l'homme, loi du poète dramatique. Montrer la création de l'âme, loi du poète lyrique.

La poésie, pas plus que l'amour, ne connaît le trop.

II. — D'HOMÈRE A GUIZOT

HOMÈRE

Il y a dans ce divin Homère, *quandoque dormitat*, un certain radotage ravissant et majestueux que n'ont pas Isaïe, Job et Eschyle; c'est qu'Isaïe est un prophète, c'est que Job est un géant, c'est qu'Eschyle est un titan, tandis qu'Homère n'est pas autre chose que le vieux bonhomme des siècles.

VIRGILE

Virgile *tres radios* : les Grecs, Rome, la nature, fondus en un seul poète.

HORACE

Horace se promène sur la Voie Sacrée, comme c'est son habitude, dit-il, *sicut meus est mos*, roulant dans son esprit il ne sait pas quelles légendes, et tout à elles, *totus in illis*. Il rencontre un passant. Qu'est-ce que ce passant? Est-ce un personnage illustre, un prince, un sénateur, un empereur? Est-ce Mécène? Est-ce Auguste? Non, c'est un passant, c'est le premier venu, c'est un fâcheux. Eh bien, ces deux hommes deviendront poussière et leur poussière deviendra néant, les jours, les mois, les années, les siècles s'écrouleront, la Voie Sacrée s'effacera de la surface de la terre comme la ride que fait dans le sable la baguette d'un enfant, Rome changera de forme et de destinée, tout s'évanouira dans le souvenir des générations, excepté la rencontre de ces deux hommes. Cette rencontre sera immortelle, immortelle comme l'entrevue de Porus et d'Alexandre, comme l'entretien de Pompée et de César, comme la conférence des deux empereurs sur le Niémen, immortelle! pourquoi? Mon Dieu! par la plus petite et la plus grande de toutes les raisons. Parce qu'il a plu à Horace de la raconter.

SOCRATE

Nature domptée. Mauvais instincts innés. Grande âme à fond de vices. Vertu bâtie sur pilotis.

Alcibiade se plaignait du sort; Socrate lui dit :

— O Alcibiade!

Considère que tu n'avais aucun mérite avant de naître, et qu'avant d'exister tu n'avais rien fait de grand, d'illustre et d'excellent qui pût te donner à une récompense; considère ensuite, dans la création infinie, l'effrayante quantité de choses que tu aurais pu être, plante, bête, caillou, grain de poussière, et reconnais ceci :

Que c'est un immense bienfait d'être né homme;

Que c'est un immense bienfait d'être né blanc;

Que c'est un immense bienfait d'être né grec;

Que c'est un immense bienfait d'être né athénien;

Que c'est une immense faveur, la plus prodigieuse de toutes, d'être né Alcibiade.

O jeune homme, il a fallu des millions de combinaisons dans les conjonctions planétaires pour amener ce résultat splendide, et voilà que tu te plains !

TACITE

Tacite écrivant le roman, c'est quelque chose de plus que Tacite écrivant l'histoire. Autant de pensée, plus d'imagination.

La vérité, et de plus la poésie.

Tacite n'avait pas de temps et de mots à perdre.

BACON

Bacon écrit *l'Instauratio magna.*

Descartes écrit le *Discours de la méthode.*

Kant écrit *la Critique de la raison pure.*

Le triple linéament de la philosophie est fixé.

Bacon prend pour point de départ le fait, et enfante la science; Descartes prend pour point de départ l'idée, et enfante la métaphysique. Kant marie les deux enfants. Il accouple idée et fait, métaphysique et science, âme et univers, sujet et objet. Il démontre que l'homme, étant le relatif, ne peut comprendre que le rapport. L'homme voit le phénomène à la surface de l'inconnu. Son œil ne va pas au delà; mais le phénomène résulte de l'inconnu; sans inconnu, point de phénomène; et le phénomène étant évident, l'inconnu est prouvé. Mais il ajoute : Qu'est-ce que cet inconnu? le Réel. Dieu.

MACHIAVEL

Machiavel flatte et frappe, encensoir fulminant.

RABELAIS

L'épopée de Rabelais et la comédie de Molière, à côté de l'homme contiennent l'une et l'autre la parodie de l'homme, plus accentuée dans Rabelais. Dans Molière il n'y a que le singe, dans Rabelais, il y a le satyre.

MALHERBE

Il arriva un jour à Malherbe de faire un détestable vers :

Et Rosette a vécu ce que vivent les roses.

Le vers fait, il l'écrivit en oubliant de barrer ses *t*, ce qui lui arriva souvent, et l'envoya à l'imprimeur. L'imprimeur lut :

Et Roselle a vécu ce que vivent les roses.

N'y comprenant rien, il chercha un sens, finit par le trouver et imprima le vers comme il suit :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses.

C'est ainsi que d'une faute de goût du poète et d'une faute d'impression du prote est né un des plus charmants vers de la langue française.

SHAKESPEARE

Certaines conditions de la civilisation posées et satisfaites, tous les climats sont bons comme toutes les époques au développement de l'esprit humain. L'antiquité a Homère, mais le Moyen âge a Dante. Shakespeare au Nord, la Bible à l'Orient. Les cathédrales ici, les pyramides là.

Explication. — Les talents appartiennent aux globes; les génies au ciel.

Un talent est toujours mélangé de matière; un génie est toujours compliqué d'infini.

De là dans Eschyle, dans Job, dans Dante, dans Shakespeare, une certaine quantité d'incompréhensible.

Ces hommes participent de Dieu.

Green appelle Shakespeare *Corbeau paré de nos plumes*; plus tard Scudéry appellera Corneille *Corneille déplumée*; comme toutes ces injures se ressemblent ! C'est une chose

curieuse que le peu d'imagination des insulteurs. S'ils ont peu d'imagination, en revanche ils ont beaucoup d'invention. La calomnie est leur perpétuel chef-d'œuvre. Elle commence à Zoïle et ne finit pas à Fréron.

Shakespeare, *un méchant homme*, voilà ce que Green a trouvé. Au reste l'attaque à l'homme a toujours complété l'attaque au poète.

CORNEILLE

Corneille dans les règles, c'est un empereur dans une cage. Rien de mélancolique à voir comme cette tête couronnée à travers ces grillages étroits et jaloux. L'art comme l'histoire offre de ces étranges spectacles. Mais les princes de la pensée sont plus maltraités encore que les autres. Mieux vaut être humilié comme Bajazet par Tamerlan que comme Corneille par Scudéry.

Il y a une scène de Corneille qui n'a pas été dite en entier sur notre théâtre. Dans cette scène le poète a posé parallèlement ces deux vers :

> Le pire des états c'est l'état monarchique.
> Le pire des états c'est l'état populaire.

Ces deux vers sont comme les deux yeux de la scène et en éclairent également le double profil. Or, s'il n'y a pas eu un gouvernement en France depuis Corneille qui n'ait crevé à la pensée de Corneille un de ces deux yeux, tantôt l'un, tantôt l'autre, et éborgné la scène impassible du vieux poète, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche.

Sous la monarchie, ceux qui gouvernaient remarquèrent que ce vers :

> Le pire des états, c'est l'état monarchique,

éveillait dans la foule des applaudissements frénétiques, ils le supprimèrent, et laissèrent subsister l'autre qui passait inaperçu.

Sous la République, ceux qui gouvernaient remarquèrent que ce vers :

> Le pire des états, c'est l'état populaire,

faisait surgir dans le public une adhésion formidable, ils le

supprimèrent et rétablirent en son lieu le premier vers auquel personne ne fit attention.

Depuis lors, chaque fois qu'en France Monarchie a succédé à République ou République à Monarchie, Robespierre à Louis XVI, Napoléon à Robespierre, Lafayette à Napoléon, Louis-Philippe à Lafayette, un des deux vers de Corneille s'est éteint et l'autre s'est rallumé. Les deux n'ont jamais rayonné ensemble. Comme Castor et Pollux, six mois dans le ciel, six mois dans l'ombre.

Six mois; c'est en effet à peu près ce que dure une forme de gouvernement dans ce pays.

C'est qu'au fond dans cette occasion, le public n'écoute pas Corneille. Il écoute sa propre pensée. Les deux vers de Corneille, qui expriment deux sens si diamétralement opposés, ne font pourtant pour le peuple qu'un seul et même vers; ce vrai vers, ce vers que la foule entend toujours, ce vers qu'elle applaudit constamment, le voici :

Le pire des états, c'est l'état actuel.

J'ai dit quelque part, d'après l'opinion vulgaire, que Corneille a fait le mot *invaincu*. Je me trompais. *Invaincu* est de Ronsard qui a dit :

J'entends dedans son cœur de vices invaincu [1].

Seulement le vers de Ronsard est mauvais, celui de Corneille est beau :

Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

En réalité, *invaincu* date de Corneille. Ronsard en avait fait un mot quelconque, Corneille en a fait un mot français.

LAFONTAINE

La faim, l'occasion, l'herbe tendre et peut-être
Quelque diable aussi me poussant.

Il y a tout un traité de morale dans ces deux vers de Lafontaine. Traité précis, traité complet. Tout y est, et tout y est dans l'ordre logique. Quatre causes, en effet, engendrent toutes les fautes des hommes.

1. Hymne sur Henri II.

1° L'appétit, le besoin, la réclamation intérieure d'une passion qui veut se satisfaire, *la faim*; 2° la porte ouverte, l'échelle posée, la facilité offerte par le hasard, *l'occasion*; 3° la tentation de la faute par son attrait propre, la beauté de la femme, la rondeur de la bouche, *l'herbe tendre*; 4° l'action mystérieuse de cet ensemble de forces qui perpétuent le mal dans la création et qui sollicitent incessamment l'homme, *quelque diable.*

MOLIÈRE

Molière est mort. Bayle (un rare esprit, prenez-y garde) juge Molière. Voici comment :

« Il lui échappait fort souvent des barbarismes. Vous trouverez dans M. Baillet ce qu'il faut penser de son talent. »

M. Baillet, c'est comme qui dirait M. Nisard.

La comédie de Molière est de bon conseil.

Molière, c'est un esprit, plus une nation; la France, c'est une nation, plus Molière.

On peut dire quelque chose de pareil de tous les grands hommes et de tous les grands peuples.

PASCAL

Pascal fou est encore grand écrivain. La santé du génie peut survivre à la santé de la raison.

Agenouillez-vous et dites : *Notre père qui êtes aux cieux...* — Ne sentez-vous pas que tout est là? Maintenant lisez Pascal, et éclairez-vous, si vous le pouvez, à cette sombre splendeur de la pensée.

Pascal écrase l'homme entre deux éternités.

Contradiction partout. Personne n'a plus usé du *moi* que Pascal qui a dit : *Le moi est haïssable.*

Voltaire si indigné contre Fréron, s'est fait le Fréron de Shakespeare. Corneille, fier dans ses tragédies, est servile dans ses dédicaces.

BOSSUET

Les mots ont une figure. Bossuet écrit *thrône* selon cette magnifique orthographe du XVIIe siècle que le XVIIIe a si sottement muselée, écourtée, châtrée. Oter l'h de *thrône*, c'est en ôter le fauteuil.

H majuscule, c'est le fauteuil vu de face; h minuscule, c'est le fauteuil vu de profil.

Ces déclamations catholiques et royalistes tant surfaites par les professeurs de rhétorique, ces devoirs de bon élève qu'on appelle les oraisons funèbres de Bossuet.

Bénigne Bossuet, le géant des professeurs de rhétorique.

SPINOZA

Descartes énonce, Spinoza raisonne. Descartes, c'est l'homme des idées premières, Spinoza, c'est l'homme des idées secondes; Descartes est le métaphysicien, Spinoza est le logicien. Or la métaphysique et la logique, complètes et mises en communication par la dialectique qui est entre elles comme un pont qui va d'une rive à l'autre, c'est la trinité mystérieuse qui compose cette grande unité, la pensée.

(J'ai trop mal parlé de Spinoza quelque part. Y revenir.)

La fin de l'état, c'est la liberté, dit Spinoza.

Pisces naturali jure aquâ potiuntur, et majore minores comedunt (Spinoza).

RACINE

Il y a en France un écrivain qu'on n'a pas le droit de discuter. C'est Racine. Dites ce que vous voudrez de Corneille, de Bossuet, de Molière et de Voltaire; mais ne touchez pas à Racine. Racine est inviolable. On dirait qu'il marque la frontière de France dans les vagues régions de la poésie.

Oui, cela est, Racine est inviolable. Pour ses admirateurs, c'est un dieu; pour de certains farouches, c'est une idole; pour les plus sauvages, c'est un fétiche. Nous connaissons

quelqu'un qui, au moment d'être dévoré, fut obligé de s'écrier un jour en pleine Académie :

— *Eh quoi, Messieurs, je pourrai nier ici tant qu'il me plaira la divinité de Jésus-Christ, et je ne pourrai pas contester la divinité de Racine!*

Cette divinité, cette inviolabilité tiennent à beaucoup de causes, dangereuses à énumérer, et en particulier à ce que Racine n'a pas d'imagination. — Je me reprends. Racine, et c'est pour cela qu'il est *le divin*, a juste la quantité d'imagination que peuvent admettre « les esprits bourgeois ». C'est le poète tempéré et moyen. Homère, Eschyle, Isaïe, Dante, Shakespeare, Molière extravaguent. *Vagant extra.*

Racine savait le grec, mais ne savait pas la Grèce.

Racine fait de la poésie pour décorer le règne de Louis XIV comme Lebrun fait de la peinture pour décorer son palais. Tout ce monde doré de l'Œil-de-bœuf regarde avec les mêmes yeux distraits cette chose pompeuse et froide qui s'étale au-dessus de sa tête, et qui s'appelle tantôt plafond, tantôt tragédie.

Racine est un grand poète comme Louis XIV est un grand roi.

Les défauts de Shakespeare sont des excès; les défauts de Racine sont des défauts. Shakespeare submerge l'esprit, Racine l'échoue.

Le faux goût a la vie dure. On se débarrasse plus aisément de Louis XVI, de Bonaparte, des Bourbons, de la royauté et de l'empire, que du récit de Théramène.

SAINT-SIMON

Voici ce que c'est qu'un grand écrivain.

L'historien veut et doit raconter qu'*un personnage de peu de mérite a été fait inopinément et sans droit officier général*, que *ce fut une improvisation brusque et violente*, que *cela porta un coup*, que *cela fit un bruit affreux*, que *cela blessa beaucoup*

de personnes, que *cette faveur fut une agression pour d'autres*, que *cet homme fut en quelque sorte lancé irrésistiblement de bas en haut par une force qui triomphe de tout*, qu'*on en resta stupéfait et effrayé*, que *cela parut menacer en quelque façon la tête et l'existence de tout le monde.*

Le duc de Saint-Simon veut dire tout cela, et il est dans sa nature de le dire d'un mot; il écrit :

« On le bombarda mestre-de-camp. »

MONTESQUIEU

Montesquieu est un penseur partiel.

Montesquieu n'ayant aucun point de départ dans l'idéal, sa profondeur n'est qu'un à-peu-près.

Cent ans plus tard, il eût été plus grand.

VOLTAIRE

Voltaire dans ses poèmes évite soigneusement la poésie, comme on évite un ami avec qui l'on veut se brouiller.

Voltaire écrit à Condorcet après son ouvrage critique sur Pascal :

« Vous avez montré le dedans de la tête de Sérapis, et l'on y a vu des rats et des toiles d'araignées. »

Voltaire dit :

« Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus. » (*Histoire de Charles XII.*)

Les grammairiens voudraient : *ne donna davantage.* Mais Voltaire a raison.

Voltaire est un courtisan à coups de patte.

Voltaire est le soleil couchant du vieux monde; Rousseau est le soleil levant du monde nouveau. Leur double rayonnement se mêle dans le XVIIIe siècle, et éclaire des deux côtés la face formidable de la Révolution. On voit la clarté de

Voltaire et la lueur de Rousseau sur les deux joues du masque de l'avenir.

Le passé hait implacablement quiconque le dénonce et l'expulse au nom du progrès. Voltaire est un éclatant exemple de cette ténacité des colères, qui seule suffirait à le sacrer grand homme. Toutes les choses fausses qu'il a blessées à mort s'acharnent sur lui; c'est un essai de revanche, furieux, mais inoffensif. Voltaire ne s'en porte pas plus mal. Du reste, tout s'adoucit, même les mœurs de la haine. Il y a deux mille ans, Voltaire eût eu affaire à la ciguë; aujourd'hui il ne serait condamné à boire que l'encre de Nonotte et de Patouillet.

BUFFON

Le génie n'est pas la patience, quoi qu'en ait dit le naturaliste grand seigneur qui ne recevait la visite du génie qu'après celle de son valet de chambre et ne s'abandonnait à l'inspiration qu'en grande toilette. M. le comte de Buffon, dont le cœur ne battait apparemment que sous les plis d'un jabot de dentelle, dont la plume ne savait courir qu'à l'ombre d'une manchette brodée, du cerveau duquel la poésie ne s'élançait qu'entre les deux ailes d'une perruque à la brigadière; espèce d'Hésiode à talons rouges; riche et pompeux écrivain duquel on pourrait dire que *le style est tout le gentilhomme*; peintre d'animaux qui les étudie dans leur cage, non dans la forêt; en deux mots, homme de cour et de ménagerie qui n'aime rien tant que la nature, si ce n'est l'étiquette, et qui poudre à frimas la crinière du lion.

SEDAINE

Sedaine est le Greuze du théâtre.

BEAUMARCHAIS

Les Beaumarchais comme les Archimède tiennent dans leurs mains des miroirs qui brûlent.

BARTHÉLEMY

1844. Novembre. Les vers de Barthélemy sont de beaux vers comme les sergents de ville sont de beaux hommes.

Le XIXe siècle époque qui, au premier rang de ses penseurs, de ses talents et de ses esprits, a Byron, Chateaubriand, Lamennais, Béranger, Balzac, George Sand, qui au théâtre a Dumas, dans l'histoire Michelet, dans la poésie Lamartine, Musset, et qui parmi ses hommes secondaires cite des noms tels que Lemercier, Casimir Delavigne, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Proudhon, etc...

Un sophiste est un homme qui ne comprend que des fragments d'idées.

M. Proudhon est un sophiste.

M. GUIZOT

M. Guizot, dans son *Histoire de la révolution d'Angleterre*, t. I, p. 14, dit que, sous Henri VIII, il y avait eu en Angleterre deux réformes : « l'une, incertaine, servile, plus attachée à des intérêts temporels qu'à des croyances, alarmée du mouvement qui l'avait fait naître, et s'efforçant d'emprunter au catholicisme tout ce qu'elle pouvait retenir en s'en séparant, c'était celle du prince et des hauts dignitaires ecclésiastiques; l'autre, spontanée, ardente, méprisant les considérations mondaines acceptant toutes les conséquences de ses principes, vraie révolution morale, entreprise au nom et avec la passion de la foi, c'était celle du peuple et du bas clergé. »

Remplacez *réforme* par *libéralisme*, *catholicisme* par *royalisme*, *croyances* par *convictions*, *foi* par *liberté*, *hauts dignitaires* par *hauts fonctionnaires*, *clergé* par *lettrés*, vous aurez toute l'histoire du doctrinarisme et du socialisme, faite et bien faite par M. Guizot.

III. — CRITIQUE DES CRITIQUES

Il y a deux classes d'hommes qui étudient l'anatomie, les médecins et les peintres. Ceux-là pour la science, ceux-ci pour l'art. Les uns cherchent le secret de la santé, les autres le secret de la beauté. Toute la différence du poète au critique est là.

Pauvres gens qui jugent sans comprendre et dogmatisent sans savoir. Confondent l'accident avec le radical, l'apparence avec l'essence, la mutilation ignoble avec la difformité grandiose, la souillure avec la couleur, le charbonnier avec le nègre, le borgne avec le cyclope.

M. Proudhon affirme quelque part que « le *socialisme* (comme M. Proudhon l'entend) brûlera les livres de Victor Hugo ». Je charge Voltaire de la réplique : « le public aime surtout les livres brûlés ». (Voltaire, *Dictionnaire encyclopédique.*)

Critiques sans style, renards sans queue. Voyez la fable.

Une certaine école de critique qui a duré deux ou trois ans affirmait avec un air de certitude, grave alors, comique aujourd'hui, que tel ou tel écrivain « n'avait que la forme ». Ceci était un simple *non-sens*. La forme de quoi? la forme de rien? Est-ce que rien peut avoir une forme? Il n'est pas plus possible d'avoir le style, sans avoir la pensée, que d'avoir la beauté sans avoir un visage.

Le poète *amans formæ*. O critiques, qui ne savez ni le français, ni le latin, vous traduisez ainsi : *amoureux de la forme*. Cela veut dire : *amant de la beauté*.

A UN CRITIQUE

Je ne soulèverai pas ici la double question de l'imagination et du style, c'est-à-dire de la manière dont la pensée s'engendre et de la manière dont la pensée se produit, questions bien importantes à coup sûr dans toute langue littéraire, mais sur lesquelles nous pourrions ne pas être d'accord. Cependant, je me hâte de le reconnaître, vous avez répudié mainte fois et finement raillé cette école de critique qui du temps de Corneille comme aujourd'hui, en présence de Boileau qui la stigmatisait de ses excellents vers,

Huait la métaphore et la métonymie,

école bien ancienne sans doute, car elle a pour ancêtre le

grammairien Zoïle, dont le nom est resté désagréable, et voilà bientôt trois mille ans qu'en présence d'Homère, de Virgile, de Dante, de Pétrarque, de Shakespeare, de Racine, de Voltaire et de Lamartine, elle s'efforce d'ôter, par toutes sortes de bonnes raisons, la forme à la beauté et les images à l'imagination.

On n'a jamais plus parlé du romantisme que depuis qu'on dit : *le romantisme est mort.*

Ce cliché fait toutes les semaines le tour de tous les journaux (presque). *Romantisme* n'a jamais été qu'un mot de guerre; la guerre est finie, si l'on veut dire : *ce mot est mort*, on a raison. Si l'on parle de l'idée qui est plutôt voilée qu'exprimée par ce mot, on a tort. Le romantisme est mort comme *le socialisme est mort*, comme *la république est morte*, comme sont mortes beaucoup de choses à ce qu'il paraît. La liberté, la vérité, la raison, etc.

Une bêtise qui n'a servi qu'un milliard de fois est encore très neuve. Voyez le mot antithèse. Quel magnifique usage n'en a-t-on pas fait depuis Gaffier qui trouve moyen de l'appliquer à Job jusqu'à Le Batteux qui trouve moyen de l'appliquer à Eschyle. Homère n'échappe à l'antithèse que pour tomber dans la métaphore.

CHOIX DES SUJETS

Les critiques de surface ont beaucoup disserté sur le choix des sujets.

Pas d'archaïsme, disent les uns. Que nous importe Énée et Didon? Virgile est plutôt un érudit qu'un poète.

Pas de personnalité, disent les autres. Nous nous soucions peu du moi du poète. (Que deviennent Anacréon et Horace qui vivent de leur moi?).

Pas de rêverie, c'est du nuage; pas de fantaisie, c'est de la fumée; pas de chimère, c'est du mensonge, etc.

De cette façon, on offre au poète une immense fermeture de portes. Cependant c'est l'oiseau. On lui laisse l'aile, mais dans une cage.

On ignore un détail, c'est que le choix de son sujet n'est

guère plus facultatif au poète qu'à l'arbre le choix de son fruit. Essayez donc de faire pleurer Rabelais ou rire Jérémie. Le poète est un prophète. *Spiritus flat.* Le souffle, ce prodigieux mystère, voilà son maître.

Ce qu'on nomme génie est une irrésistible résultante d'une foule de phénomènes intimes, à la fois obscurs et flamboyants, sublimation, mais quelquefois effarement, de celui qui les éprouve. Empêchez-le donc, ce prophète, ce visionnaire, de voir le mal, par exemple, et, selon l'angle où il le voit, d'être pris tantôt d'une formidable colère, tantôt d'une inépuisable pitié. Par la raison que dans la création il y a du gouffre, il y a du vertige dans le génie.

Ce génie a un côté volontaire et un côté fatal. Il est soumis au souffle et l'âme lui est soumise.

A l'heure insondable de l'incubation, conseiller à Homère au travail autre chose que l'*Iliade*, ce serait, insistons-y, conseiller à l'orange autre chose que l'oranger. L'art est le fruit de l'homme.

De là le double aspect de l'art : saveur, il charme; utilité, il nourrit.

Dans ces derniers temps un bizarre décret a été rendu, c'est que la condition d'avenir pour un poème, un drame ou un livre, c'est de traiter un sujet contemporain. En vertu de ce décret, Homère n'étant pas contemporain d'Achille, Eschyle n'étant pas contemporain de Prométhée, Moïse n'étant pas contemporain d'Adam, Milton n'étant pas contemporain de Satan, ont tort d'être immortels. La postérité se trompe de savoir le nom de Shakespeare qui n'était pas contemporain de Macbeth, de Lear, de Richard III, de Jules César et de Coriolan. Le chef-d'œuvre de Shakespeare, à ce compte, ce serait plutôt Henri VIII que Hamlet.

(Non, la question n'est pas que le sujet du livre soit contemporain, mais que l'esprit du poète soit primitif. On peut être primitif à toutes les époques. Quiconque s'inspire directement de l'homme est primitif.)

— Célébrités, renommées ! tourbillon de noms qui se heurtent ! tohu-bohu des réputations faites et défaites et refaites ! journaux-soufflets gonflant les uns, journaux-épingles dégonflant les autres ! bah ! vent, bruit !

— Ne dédaignons pas. Usons pour le bien. Le vent mène, le bruit parle.

Une certaine école eunuque de philosophie et de critique en est venue à accuser l'idéal. De quoi? d'être matériel! L'image qui, pour quiconque sait le sens étymologique du mot, est identique à l'idée, est traitée de matérialisme. On en est venu à affubler grotesquement du mot de *sensations* toutes les générosités de la pensée, de la poésie et même de la politique. Vous défendez la Pologne, la Hongrie, la Grèce, l'Italie, vous flétrissez la guerre, vous combattez l'esclavage, politique *sensational*, disent nos bons voisins les tories anglais.

LES GÉNIES CRITIQUÉS

Leur ajouter quelque chose est impossible, leur ôter quelque chose est malaisé. Du reste il est facile de les critiquer. Est-ce que vous n'entendez pas tous les jours dire : Le soleil est trop chaud. — La mer est trop grande. — Je n'aime pas le plein midi. — Le grand vent me fatigue. — A quoi bon toutes ces étoiles là-haut? — Il vaudrait mieux qu'il n'y eût pas d'aigles dans l'air et de lions sur la terre, etc.

Nous comprenons qu'on incline pour les esprits tempérés, qu'on ait quelque peur de ces sublimités qui heurtent et blessent parfois, et qu'on aime mieux les beautés qui ne font de tort à personne. Le cygne préféré à l'aigle, Raphaël préféré à Michel-Ange, cela est tout simple; mais c'est un instinct de médiocrité. Il est bon qu'il y ait de la lutte dans l'admiration. Le poète est l'ange, le lecteur est Jacob.

Certains pédants, lesquels parlent un patois grave qu'ils appellent la langue classique, affirment que Molière et Saint-Simon violent la syntaxe. Violer la syntaxe ! voilà un crime ! et pourquoi, s'il vous plaît, la syntaxe serait-elle plus respectable que Jeanneton? La langue est femme. Beaucoup de choses sont permises aux mousquetaires et aux grands écrivains.

Ayez la grâce, ayez le génie et violez la syntaxe et Jeanneton tant qu'il vous plaira.

Il fut un temps où la critique croyait avoir tout dit quand elle avait dit : *Antithèse* ! Elle oubliait l'antithèse prodigieuse qui est la création, et elle reprochait aux poètes l'immense métaphore de Dieu.

Prenez garde, analystes, que pour arriver à la réalité vous êtes obligés de couper, de tailler, de rejeter, de disséquer. Votre réalité est un squelette.

Les professeurs et faiseurs de rhétorique définissent devant eux et font des maximes, théories et récitations. Par exemple, voici le signalement qu'ils donnent d'un génie de la décadence. Il n'y a pas à se tromper; si vous rencontrez cela, écoliers, mettez-lui la main hardiment sur le collet, c'est de la décadence : « Enflure, subtilité, abus des antithèses, obscurité, trivialité, mauvais goût, taches qui déparent un fond de grandeur, plutôt de l'esprit que du cœur, plutôt du raisonnement que du sentiment, çà et là des éclairs de génie. »

Cela dit, les braves pédants sont tranquilles; ils ont fait de la bonne police littéraire. Qu'un génie de la décadence s'avise maintenant de paraître!

Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils viennent de définir Corneille.

— Merveilleuse chose que les théories! elles vous font une définition. Vous appliquez la définition. La définition empoigne Corneille.

Ah bon! j'en tiens un! voilà un homme de la décadence! Corneille!

Mais c'est précisément le contraire! c'est l'homme de la renaissance!

O professeurs! ô *cuistres*! ô admirables niais!

O critiques pédants et ignorants qui ne savent pas qu'il existe, en dehors et au-dessus des lois vulgaires, un ordre poétique et idéal qui a parfois l'aspect du désordre et qui n'est pas le désordre, loin de là! esprits myopes qui ne savent pas distinguer l'exception, naturelle ou merveilleuse, mais organisée et en équilibre avec l'ensemble des faits réels et des créations symboliques, de l'exception boiteuse, désorganisée et misérable, et qui les repoussent stupidement

toutes ensemble, le monstre homérique comme l'avorton goitreux, lequel lui ressemble comme une parodie.

L'Envie calcule mal. Agitez une lame d'or, elle jettera des éclairs; tourmentez un grand nom, il resplendira.

L'Art, merveilleuse contrée dont le critique trace la géographie, dont le poète dessine le paysage!

Quand le critique, exaspéré d'impuissance, devient insulteur, gare à lui! Voyez Voltaire vis-à-vis de Shakespeare, quelle leçon! Si jamais un esprit a eu l'ascendant et l'autorité facile, si jamais un homme a été oracle, c'est Voltaire. Eh bien, regardez-le citer d'abord Shakespeare, puis le traduire, puis le critiquer, puis le contester, puis le nier, puis le railler, puis l'outrager. Que fait-il au colosse? Voltaire crache à Shakespeare pour que cela retourne sur Voltaire.

Jugement de contemporains et de contemporains fort distingués et fort spirituels :

Un garçon de belles-lettres et qui fait des vers, nommé Lafontaine. (Tallemant des Réaux, art. *Lafontaine.*)

Le petit Bossuet de Dijon, aujourd'hui l'abbé Bossuet, qui a de la réputation pour la chaire et qui a prêchotté dès l'âge de deux ans. (Tallemant des Réaux, art. *Voiture.*)

Corneille est celui qui a gâté le théâtre par ses dernières pièces. (Tallemant des Réaux, *Ibid.*, écrit en 1660.)

Bois-Robert, malade d'une maladie dont il ne guérira jamais, malade de la lâcheté de cour, a fait une bassesse au cardinal, et puis en a médit. (Id., art. *Bois-Robert.*)

Un jour, un astronome qui avait passé toute la nuit au travail, regardait le soleil se lever.

A côté de lui, répandant son suif fétide sur le cuivre vert-de-grisé, fumait, honteuse et éclipsée, sa chandelle qu'il avait oublié d'éteindre.

L'astre était jeune et magnifique. Du noir palais d'Hécate il avait fait un Olympe bleu. Les jeunes filles allaient aux fontaines en souriant dans les chemins. Les oiseaux babillaient, les fleurs s'entr'ouvraient pleines d'affables haleines. Les rayons descendaient du ciel, les chants et les parfums montaient de la terre.

L'astronome ébloui contemplait. Il s'écriait presque avec larmes : « O soleil! tu es adorable et beau! pure lumière! astre immaculé! Virginité splendide! Image de Dieu! Dieu toi-même! »

Tout à coup la chandelle lui dit : « Prends ce morceau de ta vitre brisée et noircis-le à ma fumée. »

L'astronome fit ce que lui disait la chandelle, puis il dit : « Maintenant, que veux-tu que je fasse de ce verre noir?

— Regarde le soleil à travers. »

L'astronome obéit, mit le verre noir entre l'astre et son œil, et découvrit que le soleil avait des taches.

Cette chandelle, c'est la médiocrité. Ce verre noirci, c'est la critique.

IV. — THÉATRE. — MUSIQUE

On lira avec intérêt quelques aperçus sur le théâtre et la musique. Il a été publié dans *Choses vues* des extraits, des appréciations de Victor Hugo sur le théâtre et les acteurs de la première moitié de sa vie. Nous avons cependant retrouvé quelques jugements inédits.

Quant à la musique a-t-on assez dit, assez répété que Victor Hugo y était réfractaire. Quelle sottise et quelle erreur! Évidemment il n'était pas musicien, mais il goûtait la musique. Il ne cessait de répéter avec quelle douceur infinie il écoutait sa fille Adèle lorsqu'elle se mettait à son piano et avec quelle insistance parfois il la priait de lui jouer quelque mélodie. Il avait même des engouements, ce qu'on ne voit guère chez ceux qui n'aiment pas la musique et qui ne distinguent pas un homme de talent d'un imbécile. Il admirait le génie de Beethoven, parce qu'il en sentait la puissance et il a écrit une page que nous avons publiée autrefois et inspirée une compréhension très profonde de la musique et admettait qu'on fît des vers pour de la musique. Il en a donné l'exemple à la demande d'Hérold. Mais il éprouvait quelque répulsion quand on « mettait en musique des vers » surtout quand il en était l'auteur. Il pensait

volontiers que les beaux vers contiennent en eux-mêmes la musique, et que rythme est un chant. C'est ce qui explique sa mauvaise humeur contre certains musiciens qui prétendent ainsi brider la poésie. Mais peut-être était-il un peu exclusif, car depuis sa mort aucun poète n'a été plus mis à contribution par les musiciens : et innombrables sont les mélodies qui ont été écrites par des hommes de grande valeur, sur les vers de Victor Hugo. Je ne citerai pas de noms pour m'épargner le reproche d'avoir commis des oublis. Mais peut-être Victor Hugo ne désavouerait-il pas les grands compositeurs qui ont illustré ses poésies.

Le drame est plein de sentiers âpres, d'escarpements abrupts, d'abîmes où grondent des torrents, de forêts où volent des aigles. Il porte sur ses sommets la vieille forteresse féodale, il cache dans ses profondeurs l'antique église écroulée. Il a mille aspects, difformes de près, majestueux de loin. La ronce et la broussaille l'obstruent. Une vie effrayante et redoutable s'y meut, ici au soleil, là dans les ténèbres. Il a des trous pour les vipères et des antres pour les lions. Il est hanté par toutes sortes de passants, mystérieux, étranges, haletants, effarés, mêlant, par une sorte de prodigieuse magie, l'impossible au réel, le vrai à l'invraisemblable, les os et la chair à la fantaisie, et le naturel au surnaturel.

La tragédie est haute, rigide, austère, granitique, taillée à quatre pans, et elle contient des momies et des tombeaux. La mort l'habite.

La tragédie est grande comme la pyramide; le drame est grand comme la montagne.

Au théâtre, mon but :
Amoindrir l'intrigue, élargir l'idée.
Simplification grandissante.

La pantomime! s'écria Maglia, la pantomime!

Mais, malheureux, le comédien brille encore plus dans les choses qui se disent avec le geste que dans les choses qui se disent avec la voix. Sifflez-moi le drôle dont toute la stupide personne se tait dès que sa bouche n'a plus rien à dire. N'oublie pas cela, Rafaël. Un acteur sur la scène, c'est une bûche dans le feu. Quand la flamme du dialogue le quitte, il doit

lui rester la braise de la situation. Mauvais bois qui s'éteint dès qu'il ne flambe plus. Faut-il donc que le poète souffle toujours dessus?

Anastasio. — Eh bien! que dites-vous de la soirée d'hier?

Le poète. — Une belle soirée vraiment! un bon public! un public qui a été d'abord froid et noir pendant deux actes, puis allumé et ardent aux trois autres. Pareil au bon bois de chêne qui prend feu malaisément, mais qui jette grande chaleur et s'écroule à la fin en braise magnifique. Oh! je me défie de ces publics feux de paille qui flambent tout de suite au souffle de la tragédie. Cette belle ardeur claire et pétillante au premiers vers et cendre éteinte au dernier.

Une pièce de théâtre, une comédie, une tragédie, un drame, cela doit être une sorte de personne; cela doit penser, cela doit vivre. Pour vous faire rire, il faut que cela rie, pour vous faire pleurer, il faut que cela pleure. Vous connaissez le vers d'Horace : *Si vis me flere, deflendum est primum ipsi tibi...* Une pièce de théâtre, c'est quelqu'un. C'est une voix qui parle, c'est un esprit qui éclaire, c'est une conscience qui avertit. *Prométhée enchaîné* donne un conseil, *Hamlet* donne un conseil, *le Misanthrope* donne un conseil. Oui, cela existe, cela vaut, cela souffre. L'œuvre exprime l'auteur, et quelque chose encore au delà. Prométhée, c'est Eschyle, Hamlet, c'est Shakespeare, Alceste, c'est Molière, et en même temps, ces trois œuvres sont nous tous. Notre sang coule dans leurs veines. Cette chose immense et géante, le théâtre c'est le peuple, c'est l'humanité, c'est la vie. Un drame est un homme. Sous le masque d'airain il y a le visage de chair. Il y a aussi le profond infini. Par les trous du masque, je vois plus que des yeux, je vois des étoiles.

Une musique sans mélodie qui cache le néant de la pensée sous le tumulte des instruments ressemble à un financier qui dit des bêtises en faisant sonner des louis d'or dans sa poche.

Othello. — Voyez comme Rossini y résulte de Shakespeare. De tout lac il se dégage une vapeur, de toute pensée une rêverie, de toute poésie une musique.

Hoffmann. Imagination décuplante.

La grande symphonie en ut de Beethoven, c'est une façade de cathédrale flottante et comme en suspension dans une brume lumineuse.

La musique est la nébuleuse de l'art.

V. — CECI ET CELA

Ce dossier, le plus volumineux du Tas de Pierres, contient de tout un peu, comme son nom l'indique. Nous en avons extrait quelques considérations sur le beau et le vrai, la gloire et la popularité, sur nos illusions, nos chimères, nos déceptions, les vices et les erreurs de notre éducation.

C'est encore une critique, mais une critique aiguisée judicieuse, pénétrante, qui a de la couleur et de la saveur.

Il y a deux sortes de beau : le beau qui naît du sentiment du fini, et le beau qui naît du sentiment de l'infini.

Le sentiment du fini, le sentiment de l'infini, ce sont là les deux principales notions de l'homme, et celles d'où découlent toutes les autres.

De là, dans l'art, deux idéals différents : l'idéal grec, et l'idéal chrétien. Ou, pour employer des expressions qui circonscrivent moins l'esprit, l'idéal antique et l'idéal moderne.

Dans le vieux monde qui, nous l'avons dit ailleurs, était le monde enfant, le sentiment du fini dominait. Tout avait une limite, une frontière, un contour, un alpha et un oméga. Rien ne se perdait dans l'ombre, rien ne s'en allait au delà, rien ne s'enfonçait. Tout était éclairé jusqu'au bout. Ceci commençait ici et finissait là. La voix des forêts était une voix humaine. La mer était une figure qui portait une fourche. Le soleil avait quatre chevaux dont on savait les noms. Le vent habitait une caverne d'où il soufflait à pleines joues. Chez les Grecs, tout était homme, même les Dieux.

Le sentiment de l'infini plane sur le monde moderne. Tout y participe de je ne sais quelle vie immense, tout y plonge dans, l'inconnu, dans l'illimité, dans l'indéfini, dans le mystérieux.

Ce que nous appelons la vie n'est autre chose qu'une aspiration à l'éternité; tant que nous vivons, nous sentons une chaîne à notre pied et l'aile de l'âme bat la terre pour s'envoler. Nous sentons en nous ce qui ne meurt pas. Pour nous tout est Dieu. Même l'homme.

L'idéal antique produit dans l'art la mesure, la proportion, l'équilibre des lignes, ce qu'on nomme le goût, l'achevé, le fini, deux mots qui disent tout cet art.

L'idéal moderne, ce n'est pas la ligne correcte, et pure, c'est l'épanouissement de l'horizon universel; c'est le vaste, le puissant, le sublime, l'indéterminé, l'entrevu, l'obscur et le splendide, les ténèbres mêlés à la clarté, quelquefois le monstrueux, quelquefois le divin, l'immensité ébauchée en grandeur.

L'idéal antique, pur, bleu, charmant, clair, joyeux, lumineux, circonscrit, ressemble à la Méditerranée, l'idéal moderne ressemble à l'Océan.

De ces deux idéals lequel vaut le mieux pour l'art? C'est celui qui vaut le mieux pour l'âme.

Or le sentiment du fini pousse l'homme au plaisir, à la satisfaction des caprices, aux joies de la matière, jouissez, l'heure est courte, à la volupté, à l'égoïsme, au vice.

Le sentiment de l'infini relève l'homme de la terre et le tourne vers le ciel, vers la tombe, vers la douleur, vers l'abnégation, vers le sacrifice, vers la souffrance utile, vers la vertu.

Choisissez.

Il suffit de fixer les yeux sur ce fait frappant que nous venons d'énoncer plus haut, que chez les anciens tout était homme, même les dieux, et que chez les modernes tout est Dieu, même l'homme, pour se rendre compte du profond changement d'aspect que cet univers, toujours le même pourtant, peut offrir à l'âme humaine, selon qu'elle est dominée par le sentiment du fini ou par le sentiment de l'infini.

Un morceau de siècle bien étudié fait mieux connaître l'histoire que tous les racontages chronologiques, exacts et superficiels des historiens. De là l'excellence du drame, de la légende et du roman.

L'artiste qui n'a pas de style passe sa vie entre un rêve et une ébauche.

Ce qui illumine les descentes de croix des peintres italiens, c'est un rayon de paradis. Ce qui éclaire les descentes de croix des peintres flamands, c'est un rayon de soleil.

Il y a deux façons d'ignorer les choses : la première, c'est de les ignorer; la seconde, c'est de les ignorer et de croire qu'on les sait. La seconde est pire que la première.

La gloire est lourde et gênante à porter et attire les coups; la popularité est commode et agréable. On peut briser une gloire; la popularité se déchire, se tache et s'use. La gloire est une armure, la popularité est un vêtement. Celui qui n'a que de la popularité et qui veut la conserver fait bien de se mouvoir le moins possible.

Un esprit qui n'est qu'étendu ressemble à un champ; il y paît des fleurs et des fruits. Un esprit qui n'est que profond ressemble à un puits, il va chercher les sources et recueille les eaux du ciel. Peut-on être à la fois étendu et profond? Oui, et alors le champ devient vallée, le puits devient lac, et l'or est montagne, c'est-à-dire génie.

Le beau est toujours grand.

Les grands artistes ont du hasard dans leur talent et du talent dans leur hasard.

L'écrivain peut avoir du talent malgré le public; l'orateur n'a de talent que du consentement de l'auditoire.

L'écrivain ne dépend que de lui-même, l'orateur est au pouvoir des autres. Tant vaut l'auditeur, tant vaut l'orateur. Ecoutez bien, je parlerai bien.

Le XVIe siècle a été espagnol, le XVIIe français, le XVIIIe cosmopolite. Le XIXe siècle sera humain.

En ce moment, à Paris, la fantaisie souveraine des hommes de génie, et le caprice de l'art toujours si hautement mélangé

de raison, de goût et de nécessité ont ouvert à l'architecture des voies nouvelles, voies profondes aboutissant à cette rencontre du réel et de l'idéal, du grand et du chimérique, du vrai et de l'extraordinaire, qui est le beau complet, voies magnifiques où de nos jours la poésie, cette figure divine qui porte le flambeau des générations, a précédé et introduit tous les autres arts. La peinture, la statuaire, la sculpture, la musique, y sont entrées successivement. L'architecture domestique, toujours pleine de bon vouloir parce qu'elle est sans responsabilité, cherche à y entraîner l'architecture officielle qui se roidit et résiste. De là une sorte de lutte entre ce que bâtissent les villes et l'état, et ce que construisent les particuliers; les maisons sont beaucoup plus dans l'art que les monuments. Il y a dans nos rues et sur nos boulevards telle façade édifiée d'hier qui pourrait presque être comparée aux ravissants logis de la Renaissance, tandis que notre hôtel de ville si lourdement grossi et accru de quatre ou cinq fois son volume, la Madeleine, Notre-Dame-de-Lorette, Saint-Vincent-de-Paul, etc., sont de tristes et fâcheux édifices encore tout empreints des pauvretés du style-empire et du style-messidor, où rien, ni dans l'ensemble ni dans le détail, n'est décidément beau, ferme, logique et accentué, et où tout au contraire reste bâtard, mou et indécis parce qu'ils font effort à la fois vers la forme morte et vers le goût vivant, vers l'art suranné et vers l'art nouveau.

On ne chasse pas deux lièvres, on ne sert pas deux maîtres, on ne mêle pas deux arts.

La bonhomie implique un certain degré d'autorité. On ne peut avoir de bonhomie qu'avec ses égaux ou ses inférieurs. Plus la bonhomie s'élève, plus elle a de grâce. L'idée de bonhomie ne saurait s'attacher à un enfant, à une jeune fille, à un esclave, à un laquais. Il lui faut la force, elle va bien à un homme d'âge, elle va mieux à un vieillard; la puissance, elle sied merveilleusement à un prince, ou à un génie. C'est une chose touchante et exquise que la bonhomie d'un empereur ou la bonhomie d'un géant. Pourtant si l'on monte plus haut encore, mille choses dans la pensée font obstacles à l'idée de bonhomie. Il est remarquable qu'on

ne saurait, par exemple, attribuer de la bonhomie à Jésus; c'est que dans bonhomie il y a homme. La bonhomie se compose de simplicité, de cordialité et d'assurance. La meilleure bonhomie est faite de la tranquillité de conscience. La bonhomie n'est pas la bonté; elle en est une sorte d'émanation visible, de rayonnement extérieur. L'homme bon peut être triste ou agité; le bonhomme est toujours calme et presque toujours gai. Dans les grandes commotions de la vie, l'homme bon n'est plus un bonhomme. La bonté est toujours vraie, la bonhomie peut être fausse.

La bonhomie est le plus charmant des visages ou le plus hideux des masques.

ÉDUCATION

Pauvre doux enfant, tu es rose et frais, tu as dix-huit ans, tu prends un air grave, tu as de grands livres sous le bras, tu vas au collège, un cuistre t'explique Aristote, Platon, Spinoza, Gassendi, Descartes, escargot qui commente les aigles, tu lis du grec et du latin, tu ouvres de grosses bibles, de vieux in-folios bien jaunes, tu y promènes vaillamment ton bel œil étincelant et jeune, tu disputes sur les sept âmes, sur les trois âmes, sur l'âme unique, sur le moi et le non-moi, sur l'objectif et le subjectif, sur le vide et le néant, et tu dis — *dans un an j'aurai fait ma philosophie.* — Ecoute, dans un an tu sortiras du collège et tu entreras dans la vie. Tu vivras. Tu iras. Tu connaîtras la liberté, la nature, la société, la fantaisie, l'illusion, le plaisir, cette cime où l'on monte joyeux et d'où l'on descend triste, la nécessité du travail, la fatalité de l'obstacle. Tu riras, tu pleureras; tu auras les éclairs de joie, les longues heures de découragement et de désespoir. Tu aimeras, et tes sympathies te manqueront; tu aimeras, et tes amitiés te quitteront; tu aimeras, et tes amours te tromperont. Ce qui manque, ce qui délaisse, ce qui trompe, voilà ce qu'on aime tour à tour. Tu auras des enfants; tant qu'ils seront enfants, ils seront à toi; dès qu'ils seront hommes ou femmes, ils seront à d'autres. Et ce sera leur bonheur, et avec la mort dans le cœur, tu devras en sourire. Peu à peu, comme tu es bon, la haine ne viendra

pas, mais tu sentiras dans l'intérieur de toi diminuer la flamme et augmenter la lumière, décroître l'amour et croître la bienveillance. Ce qui te fera le front serein et l'âme triste. Tu regarderas les résultats de ta vie, de tes travaux, de tes actions; tu verras qu'on te hait pour ce que tu as de bon, qu'on te flétrit pour ce que tu as de noble, qu'on te rapetisse pour ce que tu as de grand. Tu éprouveras successivement tout, la foule, dont l'égoïsme te froissera, la solitude, dont l'indifférence te glacera; la méditation qui n'enseigne que ce qu'on peut rêver soi-même, l'étude qui n'apprend que ce que les autres ont rêvé. Tu continueras de vivre cependant, désormais plutôt curieux qu'ambitieux, scrutant les choses de l'ombre pour en tirer de la clarté, observant le ciel surtout dans la nuit et l'homme surtout dans la méchanceté. Les années couleront ainsi. Un jour enfin tu t'apercevras tout à coup, et comme subitement réveillé, que tes cheveux sont blancs, que ton front est ridé, que tes yeux sont ternes, que ton dos est voûté, que ton pas est pesant, que ta maison est déserte, que tes amours sont mortes, que ton cœur est vide, et que voici là-bas, déjà parfaitement distincte et visible, et toute grande ouverte, la porte du tombeau, cette porte d'étrange aspect, pour les uns pleine de tous les rayonnements d'une magnifique espérance, pour les autres pleine des fumées de la rêverie humaine et des ténèbres de la réalité éternelle. Alors, à ce moment suprême, où le plus fort tremble de tous ses membres, où le plus croyant frissonne de toute sa pensée, veux-tu que je te le dise, tu n'auras pas encore fait ta philosophie.

VICTOR HUGO

PARIS EN AOUT 1914

(RÉPONSE AU GÉNÉRAL MESSIMY[1])

Dans un article publié dans la *Revue de Paris*, en septembre 1921, sous le titre : « Comment j'ai nommé Gallieni », M. Messimy nous apprend que, dès les premiers jours de la mobilisation, le général Gallieni était « indésirable » au Grand Quartier Général des Armées et que le général Michel, Gouverneur de Paris, ne l'était pas moins au ministère de la Guerre, où M. Messimy cherchait toutes les occasions de le « débarquer ». M. Messimy nous fait assister aux péripéties vraiment « émouvantes » de la poursuite de cette « idée fixe ». Il paraît que « du point de vue politique, l'officier général en question avait pris ses sûretés ». Aussi le ministre craignait-il, en procédant trop hâtivement, de se heurter « aux amis que le général Michel comptait au Gouvernement ». Tous les ministres ne partageaient donc pas le « pessimisme » de M. Messimy à mon égard.

Quoi qu'en dise M. Messimy, la vie matérielle de Paris a été « révolutionnée » par la mobilisation, les réquisitions et la suppression d'une grande partie des transports par voie

1. La *Revue de Paris* a publié dans son numéro du 15 septembre un article du général Messimy intitulé « Comment j'ai nommé Gallieni ». Le général Michel, mis en cause, nous adresse en réponse les pages que nous insérons aujourd'hui.

de terre ou par voie ferrée, pendant les vingt premiers jours de la mobilisation. En août 1914, la capitale s'est trouvée comme isolée et réduite à ses propres ressources, jusqu'à la fin des transports militaires, destinés à assurer la concentration de nos armées de la frontière.

On sait que, grâce aux chemins de fer, Paris, depuis bien des années, vit au jour le jour, avec des réserves insignifiantes, en ce qui concerne les denrées de première nécessité. Le plan de ravitaillement établi par le Gouverneur, de concert avec les autorités civiles, avait laissé à Paris ses zones d'alimentation habituelles et l'usage de ses trains de ravitaillement quotidiens; mais, à la suite de la réquisition des chevaux, des voitures et des automobiles lourds, le transport des denrées entre les gares de la capitale et les destinataires devint difficile. Le mode d'alimentation habituel menaça de devenir insuffisant et on dut recourir à des moyens improvisés. Le Préfet de la Seine, le Préfet de Seine-et-Oise et le Préfet de police ont rendu à la population parisienne, sans qu'elle s'en soit doutée, des services inappréciables, pendant cette période de crise des transports. Le Gouverneur n'a fait qu'appuyer de son autorité de Commandant de l'état de siège les mesures qu'ils ont proposées et qui resteront à leur honneur.

Il y eut là un gros effort que M. Messimy n'a pas suffisamment apprécié. Il traite de « palabres » les conférences des préfets avec le Gouverneur. Il leur reproche d'avoir conservé l'esprit du temps de paix. Il termine par cette phrase solennelle : « L'idée de la guerre, la claire vision de ses dures conséquences, la nécessité de décisions rapides et souvent brutales, n'avaient pas encore pénétré les esprits. » Or, la population civile du camp retranché (Seine et Seine-et-Oise) s'élevait, même après le départ des mobilisés, à près de quatre millions d'habitants, — presque le double de l'effectif mobilisé du début de la guerre! La question avait donc de l'importance et, en dehors de toute affaire de sentiment, elle était intimement liée à celle du maintien de l'ordre public.

Bien que Commandant de l'état de siège dans le camp retranché, le Gouverneur n'était ni Préfet de la Seine, ni

Préfet de police, ni Préfet de Seine-et-Oise. Ces hautes autorités avaient conservé la plénitude de leurs attributions pendant l'état de siège. Elles méritaient toute confiance. Je ne les ai fait contrôler par aucun de leurs inférieurs. J'ai reçu directement leurs rapports, leurs demandes et leurs propositions. Souvent, en mon absence, elles ont usé d'une initiative que j'ai toujours approuvée et sanctionnée. Cette manière de faire a été peut-être différente de celle de M. Messimy, mais je n'ai eu qu'à m'en louer.

Les heures que je consacrais à ces « préoccupations » bien légitimes ne m'ont jamais absorbé au point d'oublier et de considérer comme « accessoire et secondaire » la défense de Paris, ainsi que le dit M. Messimy. Une pareille assertion ne peut m'atteindre; on est étonné qu'elle ait pu s'égarer sous la plume acerbe d'un ministre!

La crise des transports, dont j'ai parlé, a eu fatalement sa répercussion, non seulement sur les dates d'arrivée des troupes, mais encore sur la réception du matériel de toute nature (chevaux de trait, voitures, outils, voie de 0,60 et matériaux), venu de l'extérieur et indispensable à l'organisation d'un camp retranché d'une aussi vaste étendue que celui de Paris. Les débarquements se sont succédé du troisième au vingtième jour et les travaux ont suivi la progression des débarquements. Comment en aurait-il pu être autrement? Comment le Gouverneur, même avec l'excellent concours du général Hirschauer, aurait-il pu créer instantanément tout ce qui manquait?

M. Messimy reproche au Gouverneur de n'avoir pas utilisé les territoriaux au lendemain de leur débarquement. Mais le même ministre avait ordonné de ne pas les employer aux terrassements et de les mettre à l'instruction. A force de demandes, j'ai enfin obtenu du ministre de revenir sur cette décision.

En somme, le camp retranché, pour toutes les causes énumérées ci-dessus, n'a disposé de tous ses moyens d'action que le 21 août. Les travaux de défense, comme c'est la règle dans les travaux de campagne, ont été conduits de manière à être utilisés pour une défense immédiate, si les circonstances venaient à l'exiger. Ils ont été l'objet d'améliorations et de

renforcements successifs, dès qu'on l'a pu. Je me suis refusé à modifier le plan primitif, où tout avait été calculé de manière à réduire au minimum la durée du travail avec des équipes homogènes et militairement commandées. Se figure-t-on le désordre irréparable que j'aurais produit, si j'avais voulu remplacer une préparation longue et minutieuse, de réalisation certaine, par une improvisation quelconque? A partir du 21 août, le travail a pu être organisé de jour et de nuit.

Le 22 août, la réserve *mobile* de Paris était éloignée de la Place et portée en avant. L'ennemi était à Charleroi le 24 et apparaissait aux portes de Paris le 6 septembre. L'ordre d'opérations du général Gallieni en date du 1er septembre mentionnait que le front nord du camp retranché s'étendait à l'est jusqu'à Lagny et que les mouvements seraient réglés en conséquence. Il faut tenir compte de toutes ces réalités, si l'on veut juger impartialement l'œuvre de chacun et partant ses responsabilités dans l'ensemble du camp retranché de Paris.

C'est parce que, en décembre 1912, j'avais *reconnu* la situation précaire des forts « démodés » de Paris que j'avais demandé et obtenu dès 1913, de substituer aux anciennes défenses *un camp retranché du moment en terre et en béton*, dont les *ouvrages de campagne* — la guerre en a démontré la solidité — s'étendraient au delà des anciens ouvrages permanents. L'artillerie lourde disponible, 155 et 120, devait être portée en première ligne, à 4 kilomètres au moins en arrière des tranchées d'infanterie. La portée de ces pièces étant de 10 kilomètres, le terrain des approches pouvait être battu sur une zone de 6 kilomètres de profondeur en avant des lignes d'infanterie. Le plan de défense de Paris est, je puis le dire, sans crainte d'être démenti, mon œuvre personnelle accomplie par un labeur incessant pendant toute l'année 1913. J'étais donc plus que tout autre en mesure de le faire exécuter. J'avais en effet évalué l'achèvement du camp retranché, sauf les déboisements de grande étendue, à *un mois*, — mais seulement et ce correctif a son importance, — *à partir du vingtième jour de la mobilisation*, date à laquelle tous les moyens d'action devaient se trouver dans les mains du Gouverneur.

Le retard *initial* signalé par M. Messimy est dû aux causes que j'ai indiquées; il aurait pu être atténué ou évité, sans la pénurie ou même l'absence de certains approvisionnements, Paris n'étant pas considéré comme pouvant devenir, à aussi brève échéance, une place de deuxième ou de première ligne. La preuve en est que des approvisionnements considérables qui existaient autrefois avaient été, depuis plusieurs années, envoyés dans l'Est et n'avaient pas été remplacés. On a toujours considéré Paris comme un réservoir inépuisable, sans tenir suffisamment compte de ses propres besoins.

Mais quel est donc l'officier général qui, en 1911, avait soutenu, *seul et à ses dépens*, l'opinion qu'il fallait s'attendre à une *invasion totale* de la Belgique par les Allemands et se hâter de doubler nos effectifs de première ligne par l'adjonction des régiments de réserve aux régiments actifs correspondants, pour faire face à cette attaque dangereuse et constituer, à la mobilisation, autour de Paris une armée de réserve de 200 000 hommes? Cette armée, en une semaine, avec ses propres moyens, aurait organisé le camp retranché pour l'armée territoriale qui devait l'occuper, tout en restant susceptible d'être rapidement transportée par voie ferrée, là où il aurait fallu. Cet officier général a été traité par M. Messimy d'incapable « par définition ». C'est cet officier général que M. Messimy a accusé de ne pas avoir compris l'importance des travaux de Paris. De quel droit émet-il une pareille hypothèse?

Après avoir gardé le silence, ne m'est-il pas permis de m'élever hautement contre un procédé devenu odieux, à force d'être injuste?

M. Messimy n'est d'ailleurs pas conséquent avec lui-même. Après m'avoir maltraité le 26 août 1914, avec la brutalité dont il se glorifie, après m'avoir menacé de me jeter en prison comme un révolté, il reconnaît que j'ai pris « avec une correction et une discipline, auxquelles il faut rendre pleinement hommage », le commandement d'un des secteurs de la défense, sous les ordres du général Gallieni. Cette attitude l'a-t-elle désarmé? Non. Dans ses déclarations antérieures à celles de la *Revue de Paris*, il s'est efforcé d'atténuer l'importance d'un commandement qui comprenait la garde permanente et la

défense éventuelle des passages de la Seine entre Pontoise et Mantes, des moulins de Corbeil, des ouvrages de Saint-Cyr, de l'arsenal de Satory et des villes de Versailles et de Saint-Germain ! Il a même prêté au général Gallieni une arrière-pensée, dont ce vaillant soldat était incapable !

N'avais-je pas observé le même esprit de discipline en 1911, vis-à-vis du général Joffre, quand il a été appelé aux fonctions de chef d'État-Major général de l'Armée? Mais auparavant, j'avais été obligé de faire remarquer à M. Messimy, qu'après la campagne de presse qu'il avait laissé faire contre moi, je ne pouvais quitter la vice-présidence du Conseil supérieur de la Guerre, sans un témoignage officiel des raisons *véritables*, qui motivaient mon départ.

Il m'a remis, entièrement écrite de sa main, la lettre que je reproduis ci-dessous, textuellement :

MINISTÈRE DE LA GUERRE Paris, le 28 juillet 1911.
Le Ministre.

« Mon Général,

« Les remaniements apportés au Haut Commandement ont pour conséquence, comme j'ai eu l'honneur de vous en informer de supprimer la vice-présidence du Conseil supérieur de la Guerre.

» Au moment où vous quittez cette haute situation, je tiens à vous remercier du dévouement dont vous avez donné la preuve et du zèle patriotique que vous n'avez cessé de prodiguer dans l'accomplissement de votre mission. Je vous félicite hautement de l'attitude dignement disciplinée, qui fut la vôtre, au cours des circonstances délicates que vous venez de traverser.

» Je tiens à vous assurer qu'une lettre de commandement d'armée vous sera attribuée, à très bref délai, dès qu'une vacance se produira parmi les titulaires actuels.

» Je vous prie, mon Général, de croire à mes sentiments de haute estime et de parfaite considération.

» Signé : MESSIMY »

Cette lettre de 1911 ne ressemble en rien aux assertions contenues dans la *Revue de Paris* de septembre 1921.

Je conclus.

Je n'ai été ni « limogé » en 1911, ni « débarqué » en 1914. Deux fois, sans mot dire, je suis rentré simplement dans le rang, pour continuer à y servir, à la place où le Gouvernement jugeait convenable de m'employer.

Le récit publié par la *Revue de Paris* contient des inexactitudes et des lacunes. De même qu'avec quelques phrases habilement détachées d'un texte on peut faire « pendre » un homme, de même on peut « perdre » un général, en raillant ce qu'il a fait de bien ou en lui prêtant les sentiments les moins honorables. Tel a été le cas du général Fournier et du général Michel.

Tous les deux ont été *exécutés, séance tenante* par M. Messimy, étonné qu'ils aient osé protester. Leur réputation et leur honneur de soldat n'en sont pas moins restés intacts, parce que l'opinion publique, qui a le sens inné de la justice, a su apprécier à sa juste valeur la conduite du ministre de 1914 à l'égard des Gouverneurs de Maubeuge et de Paris.

GÉNÉRAL MICHEL

Meulan, 1er octobre 1921.

SUR

L'ALBUM DE LA VAGABONDE

PEINTURE

Ignorer Charmy, la découvrir brusquement — vingt toiles qui dispersent et collent au mur les couleurs, la substance magnifique des fleurs, de la chair vivante, de l'eau mobile — on en reçoit le choc, l'anxieux plaisir qui accompagne une rencontre amoureuse. Le hasard n'a pas voulu que j'entendisse des peintres parler de Charmy. Mais j'ai enregistré, louange précieuse et significative, l'exclamation banale et sincère, le soupir respectueux, l'attention hypnotique, devant les Charmy, de « ceux qui n'y connaissent rien ». Clémente ou profane, cette peinture épanouie, qui semble, aussi mystérieusement que le fait un végétal, se nourrir de l'air qui la baigne, luit pour la joie de tous.

J'ai entendu aussi, en juin dernier, le chuchotement des gens informés : « Charmy, peintre de la femme... Charmy et ses fleurs... » Aumônes offertes à celle qui est la plus riche! Contenter cette faunesse avec une rose ou le double fruit d'un torse renversé, tandis que le monde lui appartient... Evadée de tout, sauf des limites et des lois où la retient son beau dessin classique — il faut voir ses dessins et

les esquisses où le crayon caresse tendrement de petits mufles féminins, les mêmes museaux charmants, les dos et les gorges que caressa Fragonard — échappée même à ses tentations les plus familières, la femme et la fleur, Charmy peint à présent la face changeante de la mer. Toutes ses marines débordent de la joie neuve qu'elle y goûta. Une surprenante simplicité éternise sur une petite toile, en trois zones horizontales de bleu sombre, de vert citronné, de rose, le moment éphémère où le couchant verse encore sa lumière à une mer qui ne la lui rend plus.

Une autre mer normande jette sans force sur le sable une seule volute d'écume frisée, et dort sous son ciel à la fois voilé et clair, chargé d'humidité opaline...

Petites toiles sans limites, — portraits d'instants marins sereins ou tragiques, synthétiques verdures, arbres, foins piqués de coqs rutilants, — vous niez, toutes, qu'il y ait en Charmy deux ou trois Charmy différentes. Il n'est même pas certain qu'elle évolue jamais d'une manière frappante. Progrès, procédé, école... Ces mots n'ont pas de place ici, sous le nom d'une artiste qui naquit si bien armée contre eux.

Le pinceau, subtil sans artifices, et guidé par une lucide passion, le pinceau qui suspend, au-dessus de la mer, un pli onctueux de vague, une écume d'argent, une brume où jouent, insaisissables et visibles, les changeantes couleurs de l'iris, c'est bien ce pinceau-là qui attache, d'une léchade infaillible, la goutte de lumière aux feuilles vernies du camélia, le gras velours au pétale de la rose, la houppe ensoleillée à la branche du corchorus, — et la plaque de nacre sur une hanche ou sur un sein bien tendu. Car les forces les plus impérieuses de son génie semblent conduire Charmy, ou la ramener, à ce but, à cet obstacle incomparables : une femme nue. Si l'exposition de la rue François-Ier s'enorgueillit, parmi deux ou trois portraits, d'un buste de jeune fille — on le nommera tout court, dans un peu de temps, quand il sera célèbre, « la Jeune fille en bleu de Charmy », — la même sélection est riche de nus éclos dans les heures de frénésie féconde où Charmy n'est plus que la servante magistrale d'une chair féminine. Un torse blond, sur un fond fouetté de rose, abandonne, comme à sa houle natale, ses reins creusés, son ventre

d'ambre, sa tête de petite Vénus fardée qu'un songe irrite, et l'on pense : « Il n'y a rien de plus beau qu'elle, sinon cette autre beauté, sage et fraîche sur son lit pourpre, cette longue fille lumineuse dont le sang colore si doucement les seins et les genoux... » Mais il existe vingt toiles qui sont les rivales de celles-ci, tout un harem dont les captives connaissent parfois, selon le caprice de Charmy, une heure de lumière, comme cette brune endormie sur son bras plié, cette brune, vivante et heureuse sous le ciel cru de l'atelier, cette brune, miroir du jour et de tous ses reflets, — une œuvre si chaude et si librement éloignée de la peinture...

— Celle-ci? C'est une chose déjà vieille, me dit Charmy.

Vieille? J'ai bien entendu : « éternelle »

MA SŒUR AUX LONGS CHEVEUX

J'avais douze ans, le langage et les manières d'un garçon intelligent, un peu bourru, mais la dégaine n'était point garçonnière, à cause d'un corps déjà façonné féminiment, et surtout de deux longues tresses, sifflantes comme des fouets autour de moi. Elles me servaient de cordes à passer dans l'anse du panier à goûter, de pinceaux à tremper dans l'encre ou la couleur, de lanières à corriger le chien, de ruban à faire jouer le chat. Ma mère gémissait de me voir massacrer ces étrivières d'or châtain, qui me valaient, chaque matin, de me lever une demi-heure plus tôt que mes camarades d'école. Les noirs matins d'hiver, à sept heures, je me rendormais assise, devant le feu de bois, sous la lumière de la lampe, pendant que ma mère brossait et peignait ma tête ballante. C'est par ces matins-là que m'est venue, tenace, l'aversion des longs cheveux... On trouvait de longs cheveux pris aux basses branches des arbres dans le jardin, de longs cheveux accrochés au portique où pendaient le trapèze et la balançoire. Un poussin de la basse-cour passa pour estropié de naissance, jusqu'à ce que nous eussions découvert qu'un

long cheveu, recouvert de chair bourgeonnante, ligotait étroitement l'une de ses pattes et l'atrophiait...

Cheveux longs, barbare parure, toison où se réfugie l'odeur de la bête, vous qu'on choie en secret et pour le secret, vous qu'on montre tordus et roulés mais que l'on cache épars, qui se baigne à votre flot, déployé jusqu'aux reins? Une femme surprise à sa coiffure fuit comme si elle était nue. L'amour et l'alcôve ne vous voient guère plus que le passant. Libres, vous peuplez le lit de rets dont s'accommode mal l'épiderme irritable, d'herbes où se débat la main errante. Il y a bien un instant, le soir, quand les épingles tombent et que le visage brille, sauvage, entre des ondes mêlées, — il y a un autre instant pareil, le matin... Et à cause de ces deux instants-là, ce que je viens d'écrire contre vous, longs cheveux, ne signifie plus rien.

***

Nattée à l'alsacienne, deux petits rubans voletant au bout de mes deux tresses, la raie au milieu de la tête, bien enlaidie avec mes tempes découvertes et mes oreilles trop loin du nez, je montais parfois chez ma sœur aux longs cheveux. A midi, elle lisait déjà, le grand déjeuner finissant à onze heures. Le matin, couchée, elle lisait encore. Elle détournait à peine, au bruit de la porte, ses yeux noirs mongols, distraits, voilés de roman tendre ou de sanglante aventure. Une bougie consumée témoignait de sa longue veille. Le papier de la chambre, gris de perle à bleuets, portait les traces, près du lit, des allumettes qu'y frottait la nuit, avec une brutalité insouciante, ma sœur aux longs cheveux. Sa chemise de nuit chaste, manches longues et petit col rabattu, ne laissait voir qu'une tête singulière, d'une laideur attrayante, à pommettes hautes, à bouche sarcastique de jolie Kalmoucke. Les épais sourcils mobiles remuaient comme deux chenilles soyeuses, et le front réduit, la nuque, les oreilles, tout ce qui était chair blanche, un peu anémique, semblait condamné d'avance à l'envahissement des cheveux.

Ils étaient si anormaux en longueur, en force et en nombre, les cheveux de Juliette, que je ne les ai jamais vus inspirer,

comme ils le méritaient pourtant, l'admiration ni la jalousie. Ma mère parlait d'eux comme d'un mal inguérissable. « Ah! mon Dieu, il faut que j'aille peigner Juliette », soupirait-elle. Les jours de congé à dix heures, je voyais ma mère descendre, fatiguée, du premier étage, jeter là l'attirail des peignes et des brosses : « Je n'en peux plus... J'ai mal à ma jambe gauche... Je viens de peigner Juliette. »

Noirs, mêlés de fils roux, mollement ondés, les cheveux de Juliette, défaits, la couvraient exactement tout entière. Un rideau noir, à mesure que ma mère défaisait les tresses, cachait le dos; les épaules, le visage et la jupe disparaissaient à leur tour, et l'on n'avait plus sous les yeux qu'une étrange tente conique, faite d'une soie sombre à grandes ondes parallèles, fendue un moment sur un visage asiatique, remuée par deux petites mains qui maniaient à tâtons l'étoffe de la tente.

L'abri se repliait en quatre tresses, quatre câbles aussi épais qu'un poignet robuste, brillants comme des couleuvres d'eau. Deux naissaient à la hauteur des tempes, deux autres au-dessus de la nuque, de part et d'autre d'un sillon de peau bleutée. Une sorte de diadème ridicule couronnait ensuite le jeune front, un autre gâteau de tresses chargeait plus bas la nuque humiliée. Les portraits jaunis de Juliette en font foi : il n'y eut jamais de jeune fille plus mal coiffée.

— La petite malheureuse! disait madame Pomié en joignant les mains.

— Tu ne peux donc pas mettre ton chapeau droit? demandait à Juliette madame Donnot, en sortant de la messe. C'est vrai qu'avec tes cheveux... Ah! on peut dire que ce n'est pas une vie, des cheveux comme les tiens...

Le jeudi matin vers dix heures, il n'était donc pas rare que je trouvasse, encore couchée et lisant, ma sœur aux longs cheveux. Toujours pâle, absorbée, elle lisait avec un air dur, à côté d'une tasse de chocolat refroidi. A mon entrée, elle ne détournait guère plus la tête qu'aux appels « Juliette, lève-toi! » montant du rez-de-chaussée. Elle lisait, enroulant machinalement à son poignet l'un de ses serpents de cheveux, et laissait parfois errer vers moi, sans me voir, le regard des monomanes, ce regard qui n'a ni âge ni sexe, chargé d'une

défiance obscure et d'une ironie que nous ne pénétrons pas.

Je goûtais dans cette chambre de jeune fille un ennui distingué, dont j'étais fière. Le secrétaire en bois de rose regorgeait de merveilles inaccessibles; ma sœur aux longs cheveux ne badinait pas avec la boîte de pastels, l'étui à compas et certaine demi-lune en corne blanche transparente, gravée de centimètres et de millimètres, dont le souvenir mouille parfois mon palais comme un citron coupé. Le papier à décalquer les broderies, gras, d'un bleu nocturne, le poinçon à percer les « roues » dans la broderie anglaise, les navettes à frivolité, les navettes d'ivoire, d'un blanc d'amande, et les bobines de soie couleur de paon, et l'oiseau chinois, peint sur riz, que ma sœur copiait au « passé » sur un panneau de velours... Et les tablettes de bal à feuillets de nacre, attachées à l'inutile éventail d'une jeune fille qui ne va jamais au bal...

Ma convoitise domptée, je m'ennuyais. Pourtant, par la fenêtre, je plongeais dans le jardin d'En-Face, où notre chatte Zoé rossait quelque matou. Pourtant chez madame Saint-Aubin, dans le jardin contigu, la rare clématite, — celle qui montrait sous la pulpe blanche de sa fleur, comme un sang faible courant sous une peau fine, des veinules mauves — ouvrait une cascade lumineuse d'étoiles à six pointes...

Pourtant à gauche, au coin de l'étroite rue des Sœurs, Tatave, le fou que l'on disait inoffensif, poussait une clameur horrible sans qu'un trait de sa figure bougeât... N'importe, je m'ennuyais.

— Qu'est-ce que tu lis, Juliette...? Dis, Juliette, qu'est-ce que tu lis?... Juliette!...

La réponse tardait, tardait à venir comme si des lieues d'espace et de silence nous eussent séparées.

— *Fromont jeune et Risler aîné.*

Ou bien :

— *La Chartreuse de Parme.*

La Chartreuse de Parme, le Vicomte de Bragelonne, Monsieur de Camors, le Vicaire de Wakefield, la Chronique de Charles IX, la Terre, Lorenzaccio, les Monstres parisiens, Grande Maguet, les Misérables... Des vers aussi, moins souvent. Des feuilletons du *Temps*, coupés et cousus; la

collection de la *Revue des Deux Mondes*, celle de la *Revue Bleue*, celle du *Journal des Dames et des Demoiselles*, Voltaire et Ponson du Terrail... Des romans bourraient les coussins, enflaient la corbeille à ouvrage, fondaient au jardin, oubliés sous la pluie. Ma sœur aux longs cheveux ne parlait plus, mangeait à peine, nous rencontrait avec surprise dans la maison, s'éveillait en sursaut si l'on sonnait...

Ma mère se fâcha, veilla la nuit pour éteindre la lampe et confisquer les bougies : ma sœur aux longs cheveux, enrhumée, réclama dans sa chambre une veilleuse pour la tisane chaude, et lut à la flamme de la veilleuse. Après la veilleuse, il y eut les boîtes d'allumettes, et le clair de lune. Après le clair de lune... Après le clair de lune ma sœur aux longs cheveux, épuisée de romanesque insomnie, eut la fièvre, et la fièvre ne céda ni aux compresses, ni à l'eau purgative.

— C'est une typhoïde, dit un matin le docteur Pomié.

— Une typhoïde? oh ! voyons, docteur... Pourquoi? Ce n'est pas votre dernier mot?

Ma mère s'étonnait, vaguement scandalisée, pas encore inquiète. Je me souviens qu'elle se tenait sur le perron, agitant gaiement, comme un mouchoir, l'ordonnance du docteur Pomié.

— Au revoir, docteur!... A bientôt!... Oui, oui, c'est ça, revenez demain!

Son embonpoint agile occupait tout le perron, et elle grondait le chien qui ne voulait pas rentrer. L'ordonnance aux doigts, elle alla, avec une moue de doute, retrouver ma sœur, que vous avions laissée endormie et murmurante dans la fièvre. Juliette ne dormait plus; les yeux mongols, les quatre tresses luisaient, noirs, sur le lit blanc.

— Tu ne te lèveras pas aujourd'hui, ma chérie, dit ma mère. Le docteur Pomié, a bien recommandé... Veux-tu boire de la citronnade fraîche? Veux-tu que je refasse un peu ton lit?

Ma sœur aux longs cheveux ne répondit pas tout de suite. Pourtant ses yeux obliques nous couvraient d'un regard actif, où errait un sourire nouveau, un sourire apprêté pour plaire. Au bout d'un court moment :

— C'est vous, Catulle? demanda-t-elle d'une voix légère.

Ma mère tressaillit, avança d'un pas.

— Catulle? Qui, Catulle?

— Mais Catulle Mendès, répliqua la voix légère. C'est vous? Vous voyez, je suis venue. J'ai mis vos cheveux blonds dans le médaillon ovale. Octave Feuillet est venu ce matin, mais quelle différence ! Rien que d'après sa photographie, j'avais jugé... J'ai horreur des favoris. D'ailleurs je n'aime que les blonds. Est-ce que je vous ai dit que j'avais mis un peu de pastel rouge sur votre photographie, à l'endroit de la bouche? C'est à cause de vos vers... Ce doit être ce petit point rouge qui me fait mal dans la tête, depuis... Non, nous ne rencontrerons personne... Je ne connais d'ailleurs personne dans ce pays. C'est à cause de ce petit point rouge... et du baiser... Catulle... Je ne connais personne ici. Devant tous, je le déclare bien haut, c'est vous seul, Catulle...

Ma sœur cessa de parler, se plaignit d'une manière aigre et intolérante, se tourna vers le mur et continua de se plaindre beaucoup plus bas, comme de très loin. Une de ses tresses barrait son visage, brillante, ronde, gorgée de vie. Ma mère, immobile, avait penché la tête pour mieux entendre et regardait, avec une sorte d'horreur, cette étrangère qui n'appelait à elle, dans son délire, que des inconnus. Puis elle regarda autour d'elle, m'aperçut, m'ordonna précipitamment : « Va-t-en en bas », et comme saisie de honte elle cacha son visage dans ses deux mains.

COLETTE

ÉTUDES ET PORTRAITS

M. ALEXANDRE MILLERAND

Il est naturel, mais il est un peu intimidant, de commencer une série d'études sur des personnages politiques par le Chef de l'État. On songe malgré soi à un portrait exécuté dans la manière de M. Bonnat. Est-il besoin cependant d'être très officiel parce qu'il s'agit du Président de la République? M. Millerand est par bonheur l'homme le plus simple du monde, le plus ami de la vérité et le plus ouvert aux libertés de l'esprit.

On ne peut voir M. Millerand sans être frappé du mélange de sévérité et de bonhomie qu'il y a dans toute sa personne. So ide, d'aplomb, et comme ramassé sur lui-même, il donne d'abord l'impression de la puissance, d'une puissance sérieuse, un peu austère même, et qui ne sourit pas facilement. Mais dès qu'on a fréquenté M. Millerand, on sait que, derrière son lorgnon, ses yeux dont le regard est d'ordinaire concentré s'éclairent parfois d'une lumière où il y a beaucoup de bonté, quelque chose de sincère, de jeune, d'aisément amusé et presque de candide.

Ces deux traits de la personne de M. Millerand répondent à deux traits de caractère. M. Millerand a été toute sa vie un grand travailleur, il a eu toutes ses heures méthodiquement remplies par les labeurs juridiques, administratifs ou politiques où il

y a peu de fantaisie. Mais toute sa vie également, aux heures de loisir, il a goûté avec une grande sérénité une vie de famille douce et unie; il a été constamment avec ses intimes d'un caractère simple, facile, se prêtant et même participant à leurs divertissements. Seulement dans un cas comme dans l'autre, aux heures sérieuses comme aux heures de détente, M. Millerand parle peu et s'il nous est demandé à tous compte de nos paroles inutiles, M. Millerand sera certainement un des hommes qui auront le moins de choses à se reprocher. Il sait les vertus du recueillement et du silence : ce n'est pas une originalité négligeable chez un avocat et chez un homme politique.

L'humoriste qui a prêté à un parlementaire le mot fameux : « Quand je ne parle pas, je ne pense pas » ne connaissait certainement pas M. Millerand. Il est visible, dès qu'il parle, que ses paroles sont le résultat et comme le résumé de ses réflexions. Dans son cabinet d'avocat, aussi bien que dans son cabinet de ministre, les visiteurs de M. Millerand ont eu les mêmes impressions : un homme qui n'aime pas perdre son temps, qui écoute scrupuleusement, qui répond avec clarté, qui conclut vite et qui ne laisse pas de place aux phrases superflues. Toute question étant préalablement l'objet d'un examen, dans les entretiens il ne restait à M. Millerand qu'à exposer avec netteté ce qui lui paraissait être la conclusion. Un interlocuteur de M. Millerand m'a conté qu'une seule fois il avait causé véritablement avec lui. C'était au ministère de la Guerre à la fin de 1915. M. Millerand allait le soir même céder la place au général Gallieni. Recevant ce jour-là un visiteur qui lui parlait un peu longuement d'un service en réorganisation et qui s'en excusait, M. Millerand dit avec simplicité : « Cela ne fait rien, aujourd'hui j'ai le temps ».

Mais cette activité n'empêche pas M. Millerand de s'intéresser aux êtres et aux choses qui l'entourent. Il sait concentrer son attention, et il est soucieux des conditions où il travaille : ce qui ne le retient pas de garder un attachement fidèle aux lieux où il a vécu. Il a été dans son enfance élève du lycée Henri-IV : il n'a pas oublié l'antique et pittoresque abbaye des Génovéfains, où vit le souvenir d'élèves illustres, le duc d'Aumale, Henri Regnault, Alfred de Musset. Étant

avocat et député, il a accepté jadis d'être président de l'Association amicale des anciens élèves d'Henri-IV, et devenu Président de la République une de ses premières visites a été pour le lycée de sa jeunesse. De même, ayant coutume d'habiter l'été Versailles, il a manifesté son attachement pour la ville du grand roi et lorsque s'est fondée la Société des Amis de Versailles, pour collaborer à la sauvegarde d'un des plus beaux trésors de notre patrimoine national, il en a accepté la présidence.

Ajoutez à ces premières apparences du personnage de M. Millerand une évidente modestie. Dans aucune des circonstances où il s'est trouvé, M. Millerand n'a donné l'impression de se considérer comme un sauveur, de vouloir apparaître comme indispensable et providentiel. Il est trop intelligent pour être sujet à la moindre vanité; il est trop habile pour n'avoir pas un sentiment très exact de ce que vaut un homme, et des limites d'un être, même quand il s'élève au-dessus de l'ordre moyen. On n'a jamais vu M. Millerand viser à briller, promettre l'exceptionnel ou espérer l'extraordinaire. Bien au contraire on l'a toujours vu définir sa besogne, sans se faire d'illusions, et s'y adonner obstinément, avec une volonté consciencieuse et suivie, qui le faisait traiter d'entêté par ceux qui souhaitaient le voir changer d'avis. Pour sa part, il s'est toujours contenté de bien savoir ce qu'il voulait, et d'être ce qu'il est; comme tous les hommes qui comptent, il ne joue aucun personnage, c'est le plus sûr moyen d'en être un.

Si vous rassemblez maintenant tous ces traits extérieurs, vous commencez de voir un peu plus loin et de vous faire une idée plus profonde du caractère de M. Millerand; c'est avant tout un homme politique qui croit à la raison humaine. Qu'est-ce que le sérieux, l'application, la méthode, le travail, si ce n'est la conviction que l'étude permet à l'esprit de s'emparer des choses? Connaître, pour un homme de cette nature, c'est analyser toutes les données d'un problème ; — vouloir, c'est déduire logiquement une conclusion; — agir, c'est se conformer à un plan préalablement fixé. N'est-ce pas ainsi que M. Millerand paraît s'être comporté durant toute sa carrière?

Tout l'art oratoire chez lui est démonstration. Il s'agit de bien poser le problème, d'ordonner les arguments, et de faire

surgir rigoureusement les conséquences. Aucun ornement, aucune digression, aucune complaisance à l'égard de l'auditoire. C'est un art sobre et solide qui n'est pas froid cependant; dans tout le discours circule la chaleur qui vient d'une forte conviction; s'il n'y a jamais chez M. Millerand de mouvement de sensibilité, ce n'est certes pas dire qu'il n'y ait pas de cœur, et tout ce que les orateurs anciens appelaient *pectus*.

De même le culte de la raison explique chez M. Millerand l'existence conjuguée de deux ordres d'idées, les idées socialistes et les idées de gouvernement. Vous imaginez M. Millerand jeune avocat, examinant la République il y a quelque quarante ans, ne la trouvant point parfaite, rêvant avec sa génération au bonheur de la société, croyant aux institutions et aux réformes; c'est l'époque où il collabore avec M. Clemenceau et M. Pichon à la *Justice*. Mais la critique ne lui suffit pas, il veut une doctrine : le voilà socialiste, en même temps que beaucoup d'autres hommes politiques qui étaient destinés comme lui à devenir plus tard des hommes de gouvernement. Remarquez comment cette confiance accordée à la raison peut conduire à quelque idéologie. Car les logiciens sont à leur façon des poètes et l'on assure que le diable lui-même est logicien. Avec un peu de dialectique, on échafaude une législation, une cité future, un univers nouveau. Les combinaisons des lois ont la magie des combinaisons de chiffres; c'est une science merveilleuse qui ne s'écroule que si d'aventure quelque sceptique disciple de Montaigne vient nous rappeler que les hommes ne sont pas sûrement perfectibles et que la raison tourne à tout vent.

Mais remarquez bien aussi, je vous prie, qu'au temps même de sa fervente jeunesse, le socialisme de M. Millerand ne lui a jamais fait perdre le bon sens. Tout en rêvant à ce réseau de lois futures, qui devait si fort améliorer la société, M. Millerand n'a jamais méconnu quelques maximes élémentaires qui ont beaucoup servi à son renom. D'abord il n'a jamais répandu la croyance puérile à la rénovation brusque par opération révolutionnaire, il a toujours conçu les syndicats comme des organes destinés à défendre les intérêts ouvriers et non à préparer les grèves et les troubles. Ensuite il n'a jamais considéré les affaires religieuses comme un objet d'activité poli-

tique; ce sont là questions de conscience que chacun résout selon ses préférences, et ainsi, étant laïque autant que quiconque par ses convictions, il n'a jamais consacré dans ses discours un mot à des théories sectaires. Enfin tout démocrate qu'il est, tout imbu d'idés d'avenir, il ne perd pas de vue les réalités internationales et il ne dit jamais de paroles tendant à l'affaiblissement de l'armée et des armements. Et si vous y regardez d'un peu plus près, vous verrez qu'en d'autres termes le socialisme de M. Millerand ne l'a pas empêché dès le début d'avoir trois notions essentielles : celle de l'ordre, celle de la tolérance, celle de la défense nationale, c'est-à-dire les notions mêmes d'un homme d'État.

De cet ensemble se dégage le caractère de la politique de M. Millerand considérée dans toute son étendue et aussi dans sa limite. Si tout se démontrait, si tout s'analysait, la méthode de M. Millerand serait impeccable; mais elle ne l'est pas plus que la nature humaine, qui est capable d'erreur, qui ne sait pas toute la réalité et qui a quelquefois du mal à apprécier les impondérables. Par contre elle présente une grande sécurité et une rare stabilité. Quand un travail est accompli, il est acquis. Une conclusion adoptée est une conclusion, une promesse faite est une promesse. Je craindrais de manquer de révérence au monde politique en ayant l'air de croire que ces dispositions d'esprit y sont si rares qu'il faille les noter. Mais de par l'univers, et sans nullement parler de cercles parlementaires, la faiblesse humaine est si grande qu'on peut tenir pour remarquable la netteté dans les idées, la suite dans les desseins et la fidélité aux projets; c'est même cet ensemble de qualités que l'on désigne d'une belle expression française, en disant qu'un homme a du caractère. M. Millerand a du caractère.

Il a eu l'occasion de le montrer. Il ne s'est pas toujours trouvé dans des circonstances faciles. C'est même une des particularités de sa carrière politique : lorsqu'il a passé par le Gouvernement, c'est pour y accomplir quelque chose. M. Millerand n'a jamais été ministre pour le plaisir de l'être; il lui est même arrivé d'être appelé à s'acquitter de tâches particulièrement lourdes. Quand un homme se trouve plusieurs fois au pouvoir dans des conjonctures difficiles, c'est

en tous cas la preuve qu'il ne craint pas les responsabilités; c'est aussi le signe qu'on a volontiers recours à lui le jour où les affaires publiques deviennent compliquées. Le sort de M. Millerand, qui s'explique par son caractère, est d'avoir rarement occupé un ministère dans un moment où ce n'était qu'une fonction; c'était toujours un peu plus et un peu mieux.

Pour la première fois M. Millerand devient ministre en 1899. Les circonstances politiques sont alors délicates. Waldeck-Rousseau, réunit autour de lui les hommes en qui il a confiance; à la Guerre il place le général de Galliffet, au Commerce M. Millerand. Ces événements sont loin et aujourd'hui paraissent bien simples; nous en avons eu de plus étonnants. Mais à cette époque l'arrivée d'un socialiste au Ministère parut un phénomène extraordinaire et fit beaucoup parler. Les actes de M. Millerand étaient suivis avec une attention où il n'y avait pas que de la bienveillance; assurément ils n'ont pas toujours été dépouillés de toute préoccupation étatiste, et ils n'ont pas été sans influence sur les illusions interventionnistes — longtemps entretenues dans notre pays. Mais dans l'ensemble M. Millerand s'acquitta de ses fonctions en homme de gouvernement; il présida à l'ouverture de l'Exposition de 1900; il participa à la politique de resserrement de l'alliance russe; il fit très bon ménage avec le général de Galliffet qui l'appréciait beaucoup et qui, avec le sûr coup d'œil qu'il portait sur les hommes et sur les événements, prévoyait en lui un futur chef de gouvernement. L'écho des inquiétudes soulevées par l'arrivée de M. Millerand et aussi celui de la réputation de ses mérites personnels arriva jusqu'à Rome. On assure que le pape Léon XIII qui suivait toutes les affaires politiques s'intéressa vivement à l'avènement d'un socialiste au ministère à Paris, non sans manifester quelque préoccupation touchant l'avenir. Et on assure que notre ambassadeur à Rome, le subtil et courtois M. Nisard, rassura Sa Sainteté en lui disant que M. Millerand, étant homme d'État avant tout, était capable un jour d'améliorer les rapports de l'Église et de la France; affirmation prophétique, si l'on se souvient qu'au lendemain de la guerre M. Millerand a été des premiers à trouver naturel le rétablissement des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la République.

Dix ans plus tard M. Millerand revient au Ministère; cette fois il est aux Travaux Publics. Il a accepté de travailler à la politique d'union et d'apaisement qu'inaugura M. Briand après les excès de la politique radicale. M. Millerand prend ici une responsabilité qui est en parfait accord avec tout ce qu'il a soutenu; car après le ministère Waldeck-Rousseau il n'a cessé de protester contre la politique de M. Combes qui prétendait continuer son prédécesseur, et il lui est arrivé, sans en être étonné, de monter à la tribune après un représentant de la politique libérale pour blâmer comme lui les procédés administratifs du ministère. Impartial et respectueux de la liberté de conscience, il est l'ennemi du pouvoir arbitraire. Mais il est aussi l'ennemi du désordre et il a eu lors de la grève des cheminots sa part dans la politique d'énergie que fit le ministère Briand.

En 1912, il se forme sous la présidence de M. R. Poincaré un ministère national destiné à faire une besogne devenue indispensable. On sortait de la période de la politique radicale dirigée par M. Caillaux; on éprouvait le sentiment justifié par les événements du danger extérieur; on sentait la nécessité de sortir du malaise et de reconstituer l'armée. C'est cette mission qui incomba à M. Millerand. On sait comment il s'en est acquitté, par une série de mesures administratives et de décrets sur les effectifs, l'armement, les états-majors et le commandement. L'impulsion vigoureuse de M. Millerand ranima l'esprit public et prépara utilement l'opinion à la revision des lois militaires et au vote de la loi de trois ans. Le ministre continuait son œuvre, lorsque à la veille de l'élection présidentielle de janvier 1913 il donna sa démission dans des conditions qui aident à mieux connaître son caractère. M. Millerand avait réintégré un officier rayé des cadres depuis longtemps à la suite de bruyants incidents politiques : il avait jugé que les temps étaient révolus et que rien ne s'opposait plus à rendre une fonction d'ailleurs bien secondaire à cet officier. Cet incident si menu fut exploité contre le ministère et M. Millerand ne voulant pas gêner l'élection présidentielle fort importante — il s'agissait d'envoyer M. Poincaré à l'Élysée — s'effaça et donna sa démission. Il se contenta de dire une parole bien significative de

ses idées : « Est-il donc si difficile de rester d'accord avec soi-même et fidèle à sa parole? »

Enfin en août 1914, M. Millerand devient ministre de la Guerre dans des conditions qui font le plus grand honneur à son énergie. C'était le soir de Charleroi. Les hommes politiques consultés sur-le-champ par le Président de la République lui avaient conseillé de constituer un ministère fort, groupant toutes les personnalités qui pouvaient inspirer confiance à l'opinion. La défaite de Charleroi, l'avance allemande, la perspective de l'invasion, la nécessité de réformer l'armée et l'armement, tout annonçait les temps les plus durs. C'est l'époque où M. Viviani appela dans le ministère M. de Freycinet, M. Léon Bourgeois, M. Ribot, M. Briand, M. Delcassé, et M. Millerand. On demande à M. Millerand s'il se chargerait du département de la Guerre, il accepta tout de suite. Quand on songe aujourd'hui à la responsabilité que supposait cette acceptation, quand on songe surtout que M. Millerand était un de ceux qui en avaient pleine conscience, on rend hommage à la fermeté d'âme dont fit preuve le ministre qui prenait possession de la rue Saint-Dominique. Il s'était à peine installé que déjà il devait partir pour Bordeaux où il resta jusqu'aux premiers jours de janvier 1915. M. Millerand a donc connu, comme ministre, la lourde période des premiers mois de guerre, l'invasion du Nord, la marche sur Paris, la bataille de la Marne, la course à la mer, la bataille des Flandres... Heures marquées par les plus graves événements et toutes remplies par le plus urgent labeur. Car, tandis que les armées combattaient, il était nécessaire de fabriquer les armes, de faire surgir tout un arsenal, de transformer le pays en usine de guerre. Les opérations avaient fait apparaître, sous la lumière la plus crue, la nature du combat moderne; elles avaient obligé à conclure que nous avions eu une autre conception et que nous n'étions pas prêts pour la guerre de matériel. Il devenait manifeste que l'offensive ne suffisait pas à tout, que le fusil, si perfectionné soit-il, ne répondait pas à tous les besoins, que le 75, si merveilleux que soient ses effets et si rapide que soit son tir, ne remplaçait pas le canon lourd, que la tactique moderne ne pouvait pas se passer d'aviation... C'était un monde à créer.

M. Millerand trouvait partout non seulement des habitudes prises mais des idées faites. Il eut quelque inclination à s'en rapporter à ses bureaux et au Grand Quartier Général. Devant l'énormité de la tâche il pensa que c'était la meilleure méthode. Il est certain qu'il obtint des industries un effort considérable et qu'il donna à la fabrication, au travail de guerre en général, une intensité remarquable. Cette activité était-elle dès le début inspirée par les idées directrices les meilleures, et n'aurait-on pas gagné du temps en adoptant les projets qui ont prévalu par la suite sur l'artillerie lourde à tir rapide? Tout était à faire; on comprend que le ministre ait été tente de s'en rapporter aux techniciens; il fallait réorganiser le service des postes, réorganiser le service de santé, s'occuper à la fois des effectifs et du matériel, au milieu de l'agitation générale, des réclamations du Parlement et des attaques de M. Clemenceau. Dans cette période décisive, M. Millerand tint bon; il gardait son sang-froid; il savait que la guerre serait longue et il ne craignait pas de le dire; il vivait en confiance avec le Quartier Général, très large en tout ce qui concernait les fonctions mêmes du commandant en chef, très soucieux de son pouvoir de ministre dès qu'il s'agissait de la politique ou de la répercussion des événements et des nouvelles sur l'état moral du pays.

La guerre finie, le Gouvernement, le sachant un homme capable de mener à bien l'administration de l'Alsace-Lorraine, de réparer les erreurs commises dans les premières semaines qui ont suivi l'armistice, et de procéder à l'œuvre émouvante et passionnante que réclamaient les provinces retrouvées, nomme M. Millerand à Strasbourg. Mais les événements politiques ne devaient pas permettre à M. Millerand d'y demeurer bien longtemps. Les élections de novembre 1919 étaient proches. M. Millerand, partisan fidèle et ancien de la représentation proportionnelle, partisan de la concorde civile prit l'initiative d'une liste qui à Paris parut le symbole même de l'union désirée de tous. Il prononçait le 7 novembre à Bataclan un discours qui était le programme véritable de la France nouvelle et qui deux ans après n'a pas cessé de répondre aux circonstances. M. Millerand se trouva ainsi tout de suite le chef de la majorité nouvelle, le chef du Gouver-

nement nouveau, il avait de l'expérience politique, mais il n'avait pas été mêlé aux affaires de couloir, il n'était pas usé, et quoique arrivé à l'âge de soixante ans et ayant vingt-cinq années de vie politique active il paraissait dans une large mesure, un homme neuf.

Chef du Gouvernement il est devenu par une poussée irrésistible chef de l'État. Beaucoup ont regretté alors que M. Millerand cédât aux instances parlementaires et quittât le pouvoir. Il ne serait pas toujours resté ministre, car aucun ministère n'est éternel, même devant la Chambre actuelle. Mais il serait demeuré comme une force bienfaisante en réserve. A l'Élysée, il est vrai, il a annoncé l'intention de concilier l'esprit de nos institutions avec son autorité personnelle ; il veut être un chef d'État constitutionnel, mais usant de tous les pouvoirs de la Constitution. Il est homme à le faire. S'il ne tire pas du pouvoir présidentiel quelque chose de neuf, c'est qu'il n'y a rien à en tirer. Car il est assez obstiné pour accomplir ses fonctions selon son idée, et il inspire assez de confiance pour que personne ne l'accuse de mégalomanie ni de tendance au pouvoir personnel. Courtois, simple, sincère et au besoin un peu rude, M. Milllerand s'est défini lui-même le jour où il a dit qu'il fallait être à la fois idéaliste et soucieux des réalités. Il y a un rêveur en lui, mais il y a aussi un homme d'un vigoureux bon sens; on le sent plein de probité et il a une haute idée de l'intérêt national : c'est pourquoi toute la nation a trouvé naturel qu'il fût le gardien suprême, laborieux et appliqué des affaires publiques.

IGNOTUS

LE DILEMME DU DOCTEUR[1]

— TRAGÉDIE —

ACTE II

Après dîner, sur la terrasse du restaurant l'Étoile et la Jarretière, *à Richmond. Il fait une nuit d'été sans nuages. Le calme est complet, troublé seulement de temps à autre par la longue trajectoire d'un train lointain et par le clapotement cadencé des rames, qui monte de la Tamise, dans la vallée. Le dîner est fini.*

Trois chaises sur les huit sont vides. Sir Patrick, le dos tourné à l'horizon est, avec Ridgeon, au haut bout de la table carrée. Les deux chaises qui font face sont vides. Sur leur droite viennent, d'abord une chaise vacante, puis une autre, bien remplie par Ralph Bon qui se baigne avec félicité dans les rayons lunaires. Sur leur gauche, Schutzmacher et Coutelier. L'entrée de l'hôtel est sur leur droite, derrière Bon. Les cinq hommes, pleins de nourriture, et pas tout à fait vides de vins, jouissent en silence de leur café et de leur cigarette.

MADAME DUBÉDAT, *arrivant, enveloppée de son manteau, pour le départ, et tandis que tous se lèvent, sauf Sir Patrick.* — Louis sera ici dans un instant. Il montre au Docteur Blenkinsop comment faire marcher le téléphone. (*Elle s'assied sur l'une des chaises vacantes, au bas bout de la table, à côté de Bon et tous se rasseyent.*) Oh! Ce que je regrette qu'il nous faille nous en aller déjà!... C'est si dommage par cette belle soirée. Et nous nous sommes si bien amusés.

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

RIDGEON. — Je ne crois pas qu'une demi-heure de plus fasse le moindre mal à monsieur Dubédat.

SIR PATRICK. — Voyons, voyons, mon petit! Voyons! Pas de ça, Lisette!... Vous allez emmener votre mari chez vous, madame Dubédat, et le faire se mettre au lit avant onze heures.

BON. — Oui, oui, oui, au lit avant onze heures... Vous avez bien raison, bien raison... Je regrette de vous perdre, chère Madame, mais les ordres de Sir Patrick, c'est la Loi et les Prophètes.

COUTELIER. — Permettez-moi de vous reconduire chez vous dans mon auto.

SIR PATRICK. — Non, non. Vous devriez avoir honte, Coutelier. Votre auto conduira monsieur et madame Dubédat à la gare, et c'est déjà bien assez loin pour rouler dans une voiture ouverte, la nuit.

MADAME DUBÉDAT. — Oui, oui, je suis certaine que le train vaut mieux.

RIDGEON. — Ah! Madame, comme nous avons eu une soirée délicieuse!

COUTELIER ET BON. — Tout à fait délicieuse. Ravissante. Charmante. Inoubliable.

MADAME DUBÉDAT, *avec une teinte d'anxiété soupçonneuse.* — Que pensez-vous de Louis?... Ou bien... ai-je tort de vous le demander?

RIDGEON. — Tort?... Mais il nous a tous charmés.

COUTELIER. — Enchantés.

BON. — Absolument heureux de l'avoir rencontré. C'est un privilège, un vrai privilège.

SIR PATRICK *grogne.*

MADAME DUBÉDAT, *avec vivacité.* — Est-ce que vous êtes inquiet à son sujet, Sir Patrick?

SIR PATRICK, *avec discrétion.* — J'admire énormément ses dessins, chère Madame.

MADAME DUBÉDAT. — Oui... mais je voulais dire...

RIDGEON. — Vous pouvez partir tout à fait heureuse. Il vaut qu'on le sauve. Il doit être sauvé... Il sera sauvé. (*Madame Dubédat se lève et respire péniblement, tant elle est heureuse, soulagée, reconnaissante. Tous se lèvent, à l'exception de Sir Patrick et de Schutzmacher, et s'approchent d'elle d'un air rassurant.*)

BON. — Bien sûr, bien sûr!

COUTELIER. — Il n'y a aucune difficulté, vraiment, du moment qu'on sait ce qu'il faut faire.

MADAME DUBÉDAT. — Ah!... Comment pourrais-je jamais vous remercier! Enfin!... A partir de ce soir, je peux commencer à être heureuse! Enfin!... Ah!... Vous ne savez pas ce que je ressens.

(*Elle s'assied, en pleurs. Ils s'empressent tous autour d'elle pour la consoler.*)

BON. — Voyons, voyons, ma chère dame, voyons, voyons! (*D'un ton très persuasif.*) Voyons, voyons!

COUTELIER. — Pleurez à votre aise!... Ne faites pas attention à nous!

RIDGEON. — Non, non, ne pleurez pas. Il vaut mieux que votre mari ne sache pas que nous avons parlé de lui.

MADAME DUBÉDAT, *se remettant vivement.* — Oui, oui... Vous avez raison... Je vous en prie : ne faites pas attention à moi... Quelle superbe chose ce doit être, que d'être docteur! (*Ils rient.*) Ne riez pas... Vous ne savez pas ce que vous avez fait pour moi... Je ne savais pas, jusqu'à présent, quelle peur mortelle j'avais... comme j'en étais arrivée à toujours craindre le pire... Je n'osais pas me l'avouer à moi-même... Mais maintenant, je suis soulagée... Maintenant je sais.

Louis Dubédat sort de l'hôtel, vêtu de son pardessus, le cou entouré d'un châle. C'est un frêle jeune homme de vingt-trois ans, physiquement encore un jouvenceau, joli, quoique pas du tout efféminé. Ses yeux sont bleu turquoise. Sa façon de vous regarder avec ces yeux-là, droit en face, jointe à un franc sourire, est tout à fait engageante. Il est tout nerfs, très observateur et très vif de compréhension. Cependant il n'est pas le moins du monde timide. Il est plus jeune que Jennifer, mais il a vis-à-vis d'elle un air protecteur, et c'est, pour lui, chose parfaitement naturelle. Les docteurs ne le troublent nullement. Les années de Sir Patrick, pas plus que la majesté de Sir Ralph Bon n'ont sur lui aucun effet apparent, même le plus infime. Il a autant de naturel qu'un chat. Il se meut au milieu des hommes comme la plupart des hommes se meuvent au milieu des choses, bien qu'en cette occasion, il se rende, avec intention, agréable à leur égard. Comme tous les gens sur lesquels on peut compter pour prendre soin d'eux-mêmes, il est d'une compagnie agréable. Son talent d'artiste pour provoquer l'imagination fait croire qu'il possède toutes sortes de qualités et de talents, qu'il les possède ou non en réalité.

LOUIS, *enfilant ses gants, derrière la chaise de Ridgeon.* — Eh bien, Jenny-Gwinny, l'auto nous attend.

RIDGEON. — Oh! Pourquoi lui laissez-vous gâter comme cela votre beau nom, madame Dubédat?

MADAME DUBÉDAT. — Dans les grandes occasions, Docteur, je suis Jennifer!

BON. — Vous êtes célibataire, vous, Ridgeon!... Vous ne comprenez pas ces choses-là! Tenez, regardez-moi... (*Tous le regardent.*) J'ai aussi deux noms, moi... Dans les moments d'ennuis

domestiques, je suis tout bonnement Sir Ralph. Mais quand le soleil brille à la maison, je suis mon gros poulot!... C'est ça la vie, quand on est marié! Dites-moi, monsieur Dubédat, permettez-moi de vous prier de me faire une faveur avant de vous en aller? Voulez-vous signer votre nom sur ce menu, au-dessous de l'esquisse que vous avez faite pour moi?

COUTELIER. — Oui, c'est cela! Et sur le mien aussi, n'est-ce pas?

LOUIS. — Certainement, certainement. (*Il s'assied et signe les menus.*)

MADAME DUBÉDAT. — Dis donc, Louis, tu ne signes pas celui du docteur Schutzmacher?

LOUIS. — Je ne crois pas que le docteur Schutzmacher soit content de son portrait. Je vais le déchirer. (*Il étend le bras par-dessus la table pour prendre le menu de Schutzmacher, et il fait mine de vouloir le déchirer. Schutzmacher ne fait pas un mouvement.*)

RIDGEON. — Non, non. Ce serait un meurtre... Si Léo n'en veut pas, moi, je le prends.

LOUIS. — Oh, pour vous, je le signerai avec plaisir. (*Il le signe et le tend à Ridgeon.*) Je viens de faire un petit croquis de la rivière dans la nuit. Cela me servira à faire quelque chose de bien. (*Il montre un petit album d'esquisses.*) Je crois que je l'intitulerai le Danube d'argent.

BON. — Ah! Charmant, charmant!

COUTELIER. — Très joli!... Vous avez vraiment la griffe de maître pour le pastel.

(*Louis tousse, d'abord par modestie, ensuite, à cause de sa phtisie.*)

SIR PATRICK. — Allons maintenant, monsieur Dubédat, vous en avez eu assez de l'air de la nuit... Emmenez-le chez lui, Madame.

MADAME DUBÉDAT. — Oui, Docteur!... Allons, viens, Louis!

RIDGEON. — N'ayez aucune crainte... Ne vous inquiétez pas... J'en fais mon affaire, de cette toux.

BON. — Nous stimulerons les phagocytes. (*Il serre la main de madame Dubédat avec une tendre effusion.*) Bonsoir, Madame, bonsoir, bonsoir!

COUTELIER. — Si les phagocytes n'ont pas de succès, venez chez moi... Je vous remettrai, moi.

LOUIS. — Au revoir, Sir Patrick. Au revoir. Heureux de vous avoir rencontré.

SIR PATRICK. — 'Soir! (*Un demi-grognement.*)

MADAME DUBÉDAT. — Au revoir, Docteur.

SIR PATRICK. — Couvrez-vous bien, vous aussi. N'allez pas vous imaginer que vos poumons sont de fer parce qu'il sont meilleurs que les siens! Bonsoir.

MADAME DUBÉDAT. — Merci, merci... Rien ne me fait mal... Au revoir.

Louis sort par l'hôtel, sans faire attention à Schutzmacher. Madame Dubédat hésite, puis lui fait un salut. Schutzmacher se lève et salue cérémonieusement, à la façon allemande. Elle sort accompagnée de Ridgeon. Les autres reprennent leur place, pour ruminer ou fumer tranquillement.

BON. — Quel couple délicieux! Quelle femme charmante! Comme il est doué, ce garçon! Un talent remarquable! Quelles esquisses gracieuses!... Quelle belle soirée! Quel énorme succès!... Quel cas intéressant! Quelle nuit merveilleuse! Quels décors exquis! Quel excellent dîner! Quelle conversation stimulante! Quel calme dehors! Quel bon vin! Comme tout s'est bien passé! et quelle gratitude touchante! Heureux Ridgeon!...

RIDGEON, *apparaissant.* — Qu'y a-t-il? Vous m'appeliez, Bon? (*Il retourne à sa place à côté de Sir Patrick.*)

BON. — Non, non, non. Je vous félicitais seulement pour cette soirée si réussie. Quelle femme ravissante! Quelle éducation parfaite! Quelle noble nature! Quel raffinement...

(*Blenkinsop sort de l'hôtel et prend la place vide à côté de Ridgeon.*)

BLENKINSOP. — Je suis vraiment au regret de vous avoir quitté comme cela, mon cher Ridgeon, mais c'était la police qui m'appelait au téléphone. On a trouvé la moitié d'un laitier, à notre passage à niveau, et il avait dans sa poche une ordonnance de moi... Mais où est monsieur Dubédat?

RIDGEON. — Parti.

BLENKINSOP, *se levant très pâle.* — Parti!

RIDGEON. — Oui, à l'instant même.

BLENKINSOP. — Peut-être pourrai-je encore le rattraper... (*Il s'élance du côté de l'hôtel.*)

COUTELIER, *criant après lui.* — Mais il est en auto, mon vieux, à des kilomètres d'ici. Vous ne pouvez pas... (*Il y renonce.*) Inutile!

RIDGEON. — Vraiment, ce sont des gens extrêmement aimables... Je l'avoue, je craignais que le mari ne se revélât ou un épouvantable sauteur, ou un désespérant amateur .. Mais il est, à sa façon, presque aussi charmant qu'elle l'est, à la sienne. Et il n'y a pas d'erreur, c'est un génie, un véritable génie... C'est quelque chose, d'avoir un cas qui vaille réellement la peine d'être sauvé... Un autre devra s'en aller, mais à coup sûr, il sera facile de trouver un homme plus mauvais.

SIR PATRICK. — Comment le sais-tu, mon petit?

RIDGEON. — Allons, allons, mon cher Paddy, pas de grondement... Voulez-vous encore boire quelque chose?

SIR PATRICK. — Non, merci.

COUTELIER. — Dites donc, Bon, est-ce que vous voyez quelque chose de mal chez Dubédat, vous?

BON. — C'est un jeune homme charmant, exquis... Et puis, d'ailleurs, après tout, quel mal pourrait-il y avoir chez lui?... Regardez-le! Quel mal pourrait-il y avoir chez lui?

SIR PATRICK. — Chez un homme, il peut y avoir deux choses de mal. L'argent et la femme. La femme et l'argent... Vous ne savez rien d'un homme tant que vous ne savez pas s'il est pur sur ces deux points.

BON. — Ah! Le cynique! Le cynique!

COUTELIER. — Du côté argent, il va bien, pour quelque temps du moins... Avant dîner, il a causé avec moi tout à fait franchement, au sujet de la pression qu'exercent sur un artiste les difficultés d'argent. Il m'a dit qu'il n'avait aucun vice et qu'il était très économe, mais, qu'il y avait une dépense extravagante qu'il ne pouvait se permettre et à laquelle, pourtant, il ne pouvait résister, et cette extravagance, c'était d'habiller sa femme avec élégance. Aussi, je lui ai dit à brûle-pourpoint : « Permettez-moi de vous prêter cinq cents francs, vous me paierez quand vous aurez réussi. » Oh, il a été gentil, vraiment gentil. Il s'est véritablement conduit en galant homme; c'était plaisir de voir comme cela le rendait heureux, le pauvre garçon!

BON, *qui a écouté Walpole avec un trouble croissant.* — Mais... mais... mais... dites donc, quand cela s'est-il passé?

COUTELIER. — Mais, quand je vous ai rejoint, là-bas, près de la rivière.

BON. — Tiens! Mais il venait justement, mon cher, de m'emprunter à moi-même, deux cent cinquante francs.

COUTELIER. — Comment!

SIR PATRIK *grogne.*

BON, *avec indulgence.* — Bon, bon, bon! En vérité, on ne peut appeler cela emprunter, car il a dit que Dieu seul savait quand il pourrait jamais me le rendre... Je ne pouvais pas lui refuser... Il paraît que madame Dubédat m'a pris quasi en affection...

COUTELIER, *avec vivacité.* — Mais non, c'est moi.

BON. — Non, non, certes non! Jamais votre nom n'a même été mentionné entre nous. Il est, dit-il, si absorbé par son travail, qu'il est obligé de la laisser souvent seule; aussi, le pauvre jeune homme innocent — il n'a aucune idée de ma situation et de tout le travail que j'ai — a été jusqu'à souhaiter que je vienne de temps en temps tenir compagnie à sa femme, pour causer avec elle.

COUTELIER. — C'est exactement ce qu'il m'a dit à moi aussi.

BON. — Ah bah! ah bah! ah bah!... C'est raide tout de même!

(*Très bouleversé, il se lève et va, d'un air vexé, à la balustrade pour contempler le paysage.*)

COUTELIER. — Dites donc, Ridgeon, cela commence à devenir intéressant!

(*Blenkinsop revient, l'air soucieux et malheureux; mais s'efforçant de paraître indifférent.*)

RIDGEON. — Eh bien, l'avez-vous rattrapé?

BLENKINSOP. — Non... Excusez-moi de m'être sauvé comme ça. (*Il s'assied au bout de la table, à côté de la chaise de Bon.*)

COUTELIER. — Quelque chose qui vous ennuie?

BLENKINSOP. — Non, non... Une bagatelle... Quelque chose de ridicule... Rien à faire... Ça n'a pas d'importance.

RIDGEON. — Est-ce quelque chose qui soit contre Dubédat?

BLENKINSOP, *presque en larmes.* — Je devrais garder ça pour moi, je le sais... Enfin!... Écoutez, Ridgeon, je ne peux pas vous dire combien, après votre bonté à mon égard, je suis honteux de traîner à votre dîner ma malheureuse pauvreté! Oh! Ce n'est pas la peur que vous ne me réinvitiez plus; mais c'est si humiliant... Et j'avais tant attendu cette soirée, où j'endossais mon meilleur habit — il est encore présentable, vous voyez — et où je laissais derrière moi tous mes soucis, exactement comme autrefois.

RIDGEON. — Mais enfin, qu'est-ce qui est arrivé?

BLENKINSOP. — Rien, rien!... C'est par trop ridicule... Imaginez-vous que je m'étais arrangé à économiser cent sous pour cette petite fête. J'ai dépensé trente-six sous pour venir jusqu'ici. Et voilà que Dubédat me demande de lui prêter trois francs pour les donner comme pourboire à la femme de chambre de l'appartement où sa femme a quitté son manteau, et pour le vestiaire. Il disait qu'il n'en avait besoin que pour cinq minutes, car c'était sa femme qui avait son porte-monnaie. Naturellement, je les lui prêtai, ces trois francs... Et il a oublié de me les rendre. Et j'ai juste quatre sous pour m'en retourner.

RIDGEON. — Ce n'est rien, ce n'est rien, je...

BLENKINSOP, *l'interrompant résolument.* — Non, non... Je sais ce que vous allez dire, mais je ne veux rien accepter... Jamais je n'ai emprunté un sou; et je ne veux pas commencer... Jamais je n'en emprunterai. Je n'ai rien qui me reste, sauf mes amis, et je ne veux pas les perdre. Si l'un de vous ne pouvait me rencontrer sans craindre qu'aussitôt je ne lui emprunte cent sous, ce serait la fin de tout pour moi... Je veux bien accepter vos vieux vêtements, Ridgeon, plutôt que de vous déshonorer avec les miens, quand je vous rencontre dans la rue; mais je ne veux pas emprunter d'argent... Avec mes quatre sous, je prendrai le chemin de fer, et j'irai aussi loin qu'il me mènera pour ce prix. Le reste, je le ferai à pied.

COUTELIER. — Vous ferez toute la route dans mon auto, mon cher. (*Tous sont immensément soulagés, et Coutelier, pour sortir de ce sujet pénible, se hâte d'ajouter.*) Et à vous, Schutzmacher, est-ce que Dubédat a emprunté quelque chose aussi?

SCHUTZMACHER *secoue la tête en signe de la plus expressive dénégation.*

COUTELIER. — Vous n'avez pas apprécié son dessin, je crois.

SCHUTZMACHER. — Si, si, beaucoup... J'aurais beaucoup aimé garder cette esquisse signée de lui.

BON. — Alors, pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

SCHUTZMACHER. — Pourquoi?... Voici. Quand j'eus rejoint Dubédat, après sa conversation avec Coutelier, il me déclara que les Juifs étaient le seul peuple qui eût quelque connaissance en art, et qu'il n'y avait que ce que moi je disais de ses dessins qui lui plût réellement. Ce que vous autres Philistins disiez, prétendait-il, c'étaient des niaiseries. Il me dit aussi que sa femme était très frappée de mes connaissances et qu'elle avait toujours admiré les Juifs. Et alors, il me demanda de lui avancer mille francs sur la valeur de ses dessins.

BON, COUTELIER, BLENKINSOP, *s'exclamant ensemble.* — Comment! Réellement! Sérieusement! Quoi! Encore mille francs! Pensez donc!

SIR PATRICK *grogne.*

SCHUTZMACHER. — Naturellement, je ne pouvais pas prêter comme cela de l'argent à un étranger.

BON. — Je vous envie de pouvoir dire non, monsieur Schutzmacher!... Évidemment, je savais bien que j'avais tort de prêter comme cela de l'argent à un jeune homme; mais je n'avais tout bonnement pas le courage de le lui refuser... Ce n'est pas bien facile, vous savez... Convenez-en!

SCHUTZMACHER. — Moi, je ne comprends pas cela. J'ai parfaitement senti, moi, que j'aurais eu tort de lui prêter.

COUTELIER. — Et qu'est-ce qu'il a répondu?

SCHUTZMACHER. — Eh bien, il a fait une remarque très déplacée sur les Juifs qui ne comprennent pas les sentiments d'un homme du monde... Vous autres, Gentils, je dois le dire, vous êtes très difficiles à satisfaire. Vous dites, en effet, que nous ne sommes pas des hommes du monde quand nous prêtons de l'argent; et quand nous refusons d'en prêter, vous dites exactement la même chose. Je n'avais pas l'intention de me mal conduire... Comme je le lui ai dit, j'aurais pu les lui prêter si lui-même avait été Juif.

SIR PATRICK, *avec un grognement.* — Et qu'a-t-il répondu à cela?

SCHUTZMACHER. — Il a commencé par essayer de me persuader

qu'il était de la tribu, lui aussi, qu'il appartenait au peuple élu, comme moi, et la preuve, c'était sa faculté artistique... Il me dit qu'en réalité il n'avait pas besoin de mille francs, qu'il plaisantait simplement, et que, tout ce qu'il voulait, c'était deux louis.

BON. — Non, non, M. Schutzmacher!... Vous devez inventer ce dernier trait. C'est sérieux, dites?

SCHUTZMACHER. — Absolument sérieux... On ne peut pas faire mieux que nature, lorsqu'on raconte des histoires à propos de gens comme M. Dubédat.

BLENKINSOP. — Les Juifs se soutiennent certainement entre eux, M. Schutzmacher.

SCHUTZMACHER. — Pas du tout... Personnellement, j'aime mieux les non-Juifs que les Juifs, aussi, je les fréquente toujours. Et ce n'est que naturel, puisqu'en ma qualité de Juif, il n'y a rien d'intéressant pour moi chez les Juifs, tandis que chez un non-Juif, il y a toujours quelque chose d'intéressant et d'étranger... En matière d'argent, par contre, c'est tout différent. Quand un non-Juif emprunte, il ne sait qu'une chose, il ne se soucie que d'une chose; c'est qu'il a besoin d'argent. Et pour obtenir cet argent, il signera n'importe quoi, sans s'occuper de ce que c'est, et sans la moindre intention de remplir son engagement, si cela tourne à son désavantage... En fait, il trouve que vous êtes vulgaire, vil même, si, dans cette occurrence, vous lui demandez d'exécuter son engagement... Le marchand de Venise, vous savez, le marchand de Venise!... Quand un Juif fait un traité, lui, il a bien l'intention de le remplir et il s'attend aussi à ce que vous le remplissiez. S'il veut de l'argent pour un temps déterminé, il l'emprunte, et il sait qu'à l'échéance, il doit le payer. S'il sait qu'il ne peut pas le payer, alors, il le demande comme un don, non comme un prêt.

RIDGEON. — Voyons, Léo! Est-ce que vous voulez dire que les Juifs ne sont jamais ni brigands ni voleurs?

SCHUTZMACHER. — Pas du tout! pas du tout! Je ne dis pas cela. Je ne parlais pas des criminels. Je comparais seulement les Juifs honnêtes avec les non-Juifs honnêtes. (*Tandis qu'il prononce ces derniers mots, une des bonnes de l'hôtel sort, un peu furtivement de l'hôtel. C'est une jolie femme aux cheveux blonds qui paraît avoir environ vingt-cinq ans.*)

LA SERVANTE, *accostant Ridgeon.* — Pardon, Monsieur...

RIDGEON. — De quoi?

LA SERVANTE. — Je demande pardon à Monsieur. Ce n'est pas pour l'hôtel. On ne me permet pas d'être sur la terrasse et on me renverrait si on me voyait parler à Monsieur, à moins que Monsieur n'ait la bonté de dire qu'il m'a appelée, pour savoir si l'automobile était déjà revenue de la gare.

COUTELIER. — Est-ce qu'elle est revenue?

LA SERVANTE. — Oui, Monsieur.

RIDGEON. — Eh bien, que désirez-vous?

LA SERVANTE. — Cela déplairait-il à Monsieur de me dire l'adresse du monsieur qui a dîné avec lui, ici?

RIDGEON, *avec raideur*. — Certes oui, cela me déplairait! Et beaucoup encore! Vous n'avez pas le droit de me demander cela.

LA SERVANTE. — Oui, Monsieur, cela semble ainsi, je le sais... Mais comment dois-je faire?

SIR PATRICK. — Voyons, de quoi s'agit-il?

LA SERVANTE. — De rien, Monsieur, de rien. Je désire cette adresse, voilà tout.

BON. — Vous voulez parler du jeune monsieur?

LA SERVANTE. — Oui, Monsieur; celui qui est parti prendre le train avec la femme qu'il avait amenée avec lui.

RIDGEON. — La femme!... Vous voulez parler de la dame qui a dîné ici? L'épouse de ce monsieur?

LA SERVANTE. — Que monsieur ne les croie pas! Elle ne peut pas être sa femme. C'est moi qui suis sa femme!

BON, RIDGEON et COUTELIER, *tous trois à la fois*.

BON, *d'un ton de remontrance étonnée*. — Ma fille!

RIDGEON. — Vous, sa femme!

COUTELIER. — De quoi?... En voilà une affaire!... Mais cela devient tout à fait charmant, Ridgeon!

LA SERVANTE. — Il ne me faut pas plus d'une minute pour courir là-haut chercher mon livret de mariage, si monsieur doute de ma parole... C'est bien M. Dubédat, n'est-ce pas!

RIDGEON. — Oui.

LA SERVANTE. — Monsieur peut me croire ou non, mais je suis la légitime madame Dubédat.

SIR PATRICK. — Et pourquoi ne vivez-vous pas avec votre mari?

LA SERVANTE. — Nous n'avions pas de quoi vivre ensemble, Monsieur... J'avais économisé huit cents francs, et nous avons tout dépensé pendant notre lune de miel, en trois semaines, et bien plus encore, qu'il avait emprunté! — Alors, j'ai dû me replacer, et lui, il est retourné à Londres, pour travailler à ses dessins; et depuis, il ne m'a jamais écrit un mot, ni même envoyé son adresse. Je ne l'avais plus vu ou entendu jusqu'au moment où, de la fenêtre, je l'ai aperçu monter en auto avec cette femme.

SIR PATRICK. — Alors, pour débuter, cela lui fait deux femmes.

BON. — Ma parole! Je ne voudrais pas manquer de charité, mais tout de même, je commence réellement à soupçonner que notre jeune ami est plutôt insouciant. Oui, disons-le, insouciant.

SIR PATRICK. — Vous commencez à croire!... Alors, mon

bonhomme, combien de temps vous faudra-t-il encore pour découvrir que c'est un ignoble jeune drôle?

BLENKINSOP. — Oh! Sir Patrick, vous êtes sévère... Évidemment, c'est de la bigamie; mais il est si jeune, et puis elle est si jolie... Coutelier, puis-je vous écornifler encore d'une de vos délicieuses cigarettes? (*Il change de place, pour aller s'asseoir à côté de Coutelier.*)

COUTELIER. — Certainement... (*Il cherche dans ses poches.*) Tiens!... Sacrédié! Où... (*Se rappelant soudain.*) Mais j'y pense!... Maintenant, je me rappelle! C'est Dubédat qui a mon étui à cigarettes! Je le lui ai passé et il ne me l'a pas rendu... Un étui en or!

LA SERVANTE. — Oh Monsieur, il n'avait pas de mauvaise intention... Jamais il ne pense à des choses comme ça, Monsieur. J'irai le chercher pour Monsieur, si Monsieur veut me dire où trouver monsieur Dubédat.

RIDGEON. — Que faire?... Faut-il oui ou non, donner l'adresse à cette pauvre fille?

SIR PATRICK, — Donne-lui ton adresse à toi, et après nous verrons. (*A la servante.*) Il faudra vous contenter de cela pour le moment, ma fille. (*Ridgeon lui donne sa carte.*) Comment vous appelez-vous?

LA SERVANTE. — Jeanne Legrand, Monsieur.

SIR PATRICK. — Bon. Ecrivez-lui une lettre, aux bons soins de ce Monsieur; on la lui fera suivre... Et maintenant, sauvez-vous.

LA SERVANTE. — Merci, Monsieur, merci. Je suis sûre que Monsieur ne voudrait pas qu'on me fasse du tort... Merci, Messieurs... et excusez ma liberté (*Elle rentre dans l'hôtel. Silencieusement, ils la suivent des yeux.*)

RIDGEON, *quand elle a disparu.* — Savez-vous, mes amis, que nous avons promis à madame Dubédat de sauver la vie à ce garcon?

BLENKINSOP. — Qu'est-ce qu'il a?

RIDGEON. — La tuberculose.

BLENKINSOP, *intéressé.* — Et vous pouvez le guérir?

RIDGEON. — Je le crois.

BLENKINSOP. — Alors, je voudrais bien que vous me guérissiez, moi... Mon poumon droit est atteint, malheureusement.

RIDGEON, BON, SIR PATRICK, COUTELIER, *tous ensemble.*

RIDGEON. — Comment! Votre poumon droit est malade?

BON. — Que dites-vous là, mon cher Blenkinsop? (*Plein de sollicitude pour Blenkinsop il quitte la balustrade.*)

SIR PATRICK. — Eh! Eh!... Quoi donc?

COUTELIER. — Tiens! il ne faut pas négliger cela, vous savez!

BLENKINSOP, *se bouchant les oreilles avec ses doigts.* — Non,

non, non... C'est inutile! Je sais ce que vous allez me dire. Je l'ai souvent dit moi-même aux autres... Mais je ne suis pas assez riche pour me soigner, voilà tout. S'il ne me fallait qu'une quinzaine de jours de repos pour me sauver la vie, je devrais tout de même mourir. Je ferai comme d'autres ont fait. Je continuerai... Nous ne pouvons pas tous aller à Saint-Moritz ou en Égypte, Sir Ralph, vous savez... N'en parlons donc plus. (*Silence embarrassé.*)

SIR PATRICK, *grogne et regarde fixement Ridgeon.*

SCHUTZMACHER, *consulte sa montre et se lève.* — Il faut que je m'en aille... J'ai passé, mon cher Ridgeon, une très agréable soirée... Si cela vous est égal, rendez-moi mon portrait. J'enverrai deux louis à M. Dubédat, pour son dessin.

RIDGEON, *lui passant le menu.* — Oh! Léo, je vous en prie, ne faites pas cela. Je crois que cela ne lui plairait pas.

SCHUTZMACHER. — Bon... Naturellement, je ne le ferai pas, si vous avez cette idée-là. Mais je crois que vous ne comprenez pas Dubédat... Enfin, c'est peut-être parce que je suis Juif... Au revoir docteur. (*Il donne une poignée de main à Blenkinsop.*)

BLENKINSOP. — Au revoir, Monsieur... je veux dire... au revoir.

SCHUTZMACHER, *en saluant tous les autres de la main.* — Au revoir, tout le monde, au revoir.

COUTELIER, BON, SIR PATRICK, RIDGEON, *tous ensemble.* — Au revoir.

Bon répète plusieurs fois cette salutation sur des tons musicaux variés. Schutzmacher sort.

SIR PATRICK. — Il est temps que nous nous en allions tous... (*Il se lève et vient se placer entre Blenkinsop et Coutelier, Ridgeon se lève aussi.*) Monsieur Coutelier, emmenez monsieur Blenkinsop chez lui; il en a eu assez pour ce soir de la cure de plein air... Dites-moi, Docteur Blenkinsop, avez-vous un manteau épais pour porter dans l'auto?

BLENKINSOP. — Non, mais à l'hôtel, on me donnera bien du papier brun, et quelques épaisseurs de papier brun sur la poitrine valent mieux qu'un manteau de fourrure.

COUTELIER. — Alors, en route! Au revoir, Ridgeon... Vous venez avec nous, Bon?

BON. — Oui, oui, je vous suis. (*Coutelier et Blenkinsop rentrent dans l'hôtel.*) Au revoir, mon cher Ridgeon. (*Il lui serre affectueusement la main.*) Ne perdons pas de vue notre intéressant malade et sa très charmante femme... Nous ne devons pas le juger trop précipitamment, vous savez. (*Avec onction.*) Au revoir, au revoir, au revoir. Au-au-au-au-revoir, Paddy. Que Dieu vous garde, mon vieil ami! (*Sir Patrick profère un formidable grognement. Bon rit et lui tapote l'épaule avec indulgence.*) Au revoir, au revoir, au

revoir, au revoir. (*Il continue ses au revoirs jusqu'à ce qu'il ait disparu dans l'hôtel.*)

Les autres étant partis sans cérémonie, Ridgeon et Sir Patrick restent seuls ensemble. Ridgeon, plongé dans ses pensées, se rapproche de Sir Patrick.

SIR PATRICK. — Eh bien, M. le Sauveur de vies? Qui sera-ce? Blenkinsop, l'homme honnête et modeste, ou cette dégoûtante canaille d'artiste?

RIDGEON. — Ce n'est pas un cas facile à juger, ne trouvez-vous pas? Évidemment, Blenkinsop est un homme honnête et modeste; mais est-il utile? Dubédat est une dégoûtante canaille, mais c'est une véritable source de choses jolies, agréables et bonnes.

SIR PATRICK. — De quoi ne sera-t-il pas la source pour sa pauvre et innocente femme, quand elle verra comment il est?

RIDGEON. — C'est vrai. Sa vie sera un enfer.

SIR PATRICK. — Dis donc, mon petit! Suppose que tu aies à choisir; ou de traverser la vie en trouvant mauvais tous les tableaux, mais en trouvant bons tous les hommes et toutes les femmes; ou de traverser la vie en trouvant bons tous les tableaux et en trouvant dégoûtants tous les hommes et toutes les femmes. Que choisirais-tu?

RIDGEON. — Sacristi! C'est une question diablement difficile à résoudre, mon cher Paddy. Les tableaux sont si agréables, et les hommes bons si embêtants et si malfaisants, que vraiment je ne peux pas dire à brûle-pourpoint ce dont je préférerais me passer.

SIR PATRICK. — Allons, allons! Pas de ces finesses avec moi, mon petit. Je suis bien trop vieux pour ça... Tu le sais très bien, Blenkinsop n'est pas de cette espèce d'hommes bons.

RIDGEON. — Ah! Ce serait rudement plus simple si Blenkinsop pouvait peindre les tableaux de Dubédat!

SIR PATRICK. — Ce serait encore bien plus simple si Dubédat avait un peu de l'honnêteté de Blenkinsop... On ne va pas simplifier le monde pour ton usage, mon petit. Il faut le prendre tel qu'il est. Tu as à tenir la balance entre Blenkinsop et Dubédat. Tiens-la équitablement.

RIDGEON. — Je serai aussi équitable que je peux. Je mettrai sur des plateaux tous les louis que Dubédat a empruntés et sur l'autre, toutes les pièces de cent sous que Blenkinsop n'a pas empruntées.

SIR PATRICK. — Et tu enlèveras du plateau de Dubédat toute la foi qu'il a détruite et tout l'honneur qu'il a perdu, et tu mettras sur le plateau de Blenkinsop toute la foi qu'il a justifiée et tout l'honneur qu'il a créé.

RIDGEON. — Voyons, voyons, Paddy! Pas d'attrape-nigaud avec moi!... Je suis bien trop sceptique pour ça... Et puis, vous savez, je ne suis pas du tout, mais là, pas du tout convaincu, que si tous

se conduisaient comme Dubédat, le monde ne serait pas meilleur qu'il ne l'est actuellement où tous se conduisent comme Blenkinsop.

SIR PATRICK. — D'abord, tous ne se conduisent pas comme Blenkinsop, tu le sais bien. Et puis alors, pourquoi toi, ne te conduis-tu pas comme le fait Dubédat?

RIDGEON. — Ah! Je suis pincé. L'épreuve expérimentale... Pourtant, il y a là un dilemme, un vrai dilemme... Il y a là une complication dont nous n'avons pas parlé.

SIR PATRICK. — Et quelle est-elle?

RIDGEON. — Eh bien, mon cher, si je laisse mourir Blenkinsop, personne au moins ne pourra dire que je l'ai fait parce que je voulais épouser sa veuve.

SIR PATRICK. — Hein?... Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?

RIDGEON. — Tandis que si je laisse mourir Dubédat, j'épouserai sa veuve.

SIR PATRICK. — Peut-être qu'elle ne voudra pas de toi, tu sais!

RIDGEON, *avec un mouvement de tête plein d'assurance.* — En ces sortes d'affaires, mon cher, j'ai un assez bon flair... Je sais quand une femme s'intéresse à moi... C'est son cas.

SIR PATRICK. — Ah! mon petit, l'homme n'est pas infaillible. Parfois il voit juste, mais parfois il se trompe... Tu ferais mieux de les guérir tous deux.

RIDGEON. — Je ne le peux pas. Je suis à la limite de mon service. Je peux encore faire entrer un cas mais pas deux... Il faut que je choisisse.

SIR PATRICK. — Dans ce cas, il faut choisir comme si elle n'existait pas, c'est clair.

RIDGEON. — Clair? Pas pour moi, toujours! Elle trouble mon jugement.

SIR PATRICK. — Si, c'est tout à fait clair. Pour moi, il ne s'agit que de choisir entre un homme et un lot de tableaux.

RIDGEON. — Il est plus facile de remplacer un homme mort qu'un bon tableau.

SIR PATRICK. — Mon petit, quand on vit, comme toi, à une époque qui court voir des tableaux et des statues, qui court écouter des pièces et des orchestres parce que ses hommes et ses femmes ne sont pas assez bons pour réconforter sa pauvre âme endolorie, il faut remercier la Providence d'appartenir à une profession qui est une haute et grande profession, car son rôle est de guérir et de rendre meilleurs les hommes et les femmes.

RIDGEON. — Bref, en ma qualité de membre d'une haute et grande profession, il faut que je tue mon malade.

SIR PATRICK. — Ne dis donc pas de bêtises, de méchancetés. Tu ne peux pas le tuer. Mais tu peux l'abandonner à d'autres mains.

RIDGEON. — Celles de Sir Ralph Bon, par exemple, n'est-ce pas? (*Il regarde Sir Patrick d'un air significatif.*)

SIR PATRICK, *le regardant en face, d'un air solennel.* — Sir Ralph Bon est un médecin très éminent.

RIDGEON. — C'est vrai.

SIR PATRICK. — Je vais chercher mon chapeau. (*Ridgeon sonne, tandis que Sir Patrick regagne l'hôtel. Un garçon arrive.*)

RIDGEON, *au garçon.* — L'addition, s'il vous plaît.

LE GARÇON. — Oui, Monsieur. (*Il sort pour aller la chercher.*)

ACTE III

L'atelier de Dubédat. Si on regarde dans l'intérieur, par la grande fenêtre, on voit dans le même mur, à l'extrémité la plus proche, une porte, c'est celle qui mène au dehors. Dans le mur opposé, à l'extrémité la plus éloignée, est une porte qui conduit aux chambres intérieures. Le mur de face n'a ni fenêtre, ni porte. Le plâtre qui revêt les murs est nu, sans aucune décoration, sauf des griffonnages d'esquisses au fusain et des annotations pour se souvenir. Un peu à gauche, en face la porte intérieure, une estrade basse, avec, dessus, une chaise. Sur la droite, en face de la porte extérieure, un chevalet avec, devant, une chaise en mauvais état. Près du chevalet, contre le mur, une table de bois blanc, avec, dessus, des bouteilles et des cruchons d'huile et de minium, des chiffons tout barbouillés de peinture, des tubes à couleurs, des pinceaux, des fusains, un petit mannequin, une bouilloire, une lampe à alcool et un tas d'autres objets hétéroclites. Près de la table, un canapé jonché d'albums à esquisses, de cahiers à dessiner, de feuilles volantes, de journaux, de livres, d'autres chiffons barbouillés. Près de la porte extérieure, un porte-parapluies avec patères, qui sont occupés en partie par les chapeaux, le pardessus, le cache-nez de Louis, en partie par des bribes de costumes de toutes espèces. Tout proche de cette porte, se trouve un vieux tabouret de piano. Dans le coin près de la porte intérieure, une petite table à thé. Un grand mannequin est revêtu d'un manteau et d'un chapeau de cardinal. Portant un sablier dans une main et sur son dos une faulx, il sourit malicieusement et vainement à Louis. Celui-ci, couvert d'une grande blouse de bouvier toute tachée de peinture, est en train de peindre un lambeau de brocart qu'il a drapé sur sa femme. Elle est assise sur la chaise au haut de l'estrade. La peinture ne l'intéresse point, et c'est avec une grande anxiété qu'elle appelle l'attention de Louis sur un autre sujet.

MADAME DUBÉDAT. — Promets-le moi.

LOUIS, *tandis qu'il ajoute une touche de peinture avec un*

extrême soin et un grand talent, réplique par manière d'acquit. — Je te le promets, ma chérie.

MADAME DUBÉDAT. — Quand tu as besoin d'argent, tu viendras toujours m'en demander, c'est promis.

LOUIS. — Mais, mon aimée, c'est si sordide, ça... Je déteste l'argent... Je ne peux pourtant pas t'ennuyer continuellement pour de l'argent, de l'argent, de l'argent... C'est cela qui parfois me pousse à en demander à d'autres, tout en détestant le faire.

MADAME DUBÉDAT. — Il vaut bien mieux t'adresser à moi, mon chéri. Cela donne aux gens une fausse idée de toi.

LOUIS. — Mais je tiens à épargner ta petite fortune et à tirer de l'argent de mon travail à moi... Allons, ne te rends pas malheureuse, mon amour, je puis facilement gagner assez pour rendre tout. La saison prochaine, je ferai une exposition à moi tout seul, et après, plus d'ennuis d'argent... (*Déposant sa palette.*) Là!... Il ne faut plus que j'y retouche avant que ce soit sec comme une allumette. Ainsi, tu peux descendre.

MADAME DUBÉDAT, *se débarrassant de sa draperie, tout en descendant de l'estrade, découvrant ainsi une simple robe de tussor.* — Rappelle-toi sérieusement et fidèlement que tu as promis de ne plus jamais emprunter, avant de m'avoir d'abord demandé.

LOUIS. — Oui, sérieusement et fidèlement!... (*Il la prend dans ses bras.*) Oh mon amour! Comme tu as raison! Comme je suis heureux de t'avoir près de moi, pour m'empêcher de vivre trop dans les nuages... Ma parole la plus sacrée, à partir de maintenant, je n'emprunterai plus jamais un sou.

MADAME DUBÉDAT, *charmée.* — C'est bien cela, chéri aimé, c'est bien... Alors, c'est votre méchante et tracassière petite femme qui vous tourmente et qui vous fait descendre de force de vos nuages!... (*Elle l'embrasse.*) Dis-moi, mignon, est-ce que tu ne vas pas finir ces dessins pour Wolfgang?

LOUIS. — Peuh! Ça n'a pas d'importance! Il m'a déjà presque tout payé d'avance.

MADAME DUBÉDAT. — Mais, chéri, c'est justement à cause de cela qu'il faut les finir. Il m'a demandé l'autre jour si tu avais réellement l'intention de les lui livrer.

LOUIS. — Quel toupet!... Pour qui diable me prend-il?... Ah! Cela détruit tout l'intérêt que j'avais à cette sale besogne... J'ai fichtrement envie de renoncer à cette affaire et de lui rendre son argent.

MADAME DUBÉDAT. — Mais nos moyens ne nous le permettent pas, mon chéri. Tu ferais bien mieux de terminer ces dessins, et tu en seras débarrassé... C'est une erreur, je crois, d'accepter de l'argent d'avance.

LOUIS. — Mais comment ferons-nous pour vivre, alors?

MADAME DUBÉDAT. — Oui, c'est vrai, c'est déjà devenu assez difficile maintenant que tous refusent de payer, sauf contre livraison.

LOUIS. — Qu'ils fichent tous le camp au diable, bon Dieu! Ils ne pensent à rien qu'à leur sale argent! Ils ne se soucient que de cela!... Toujours leur ignoble argent!

MADAME DUBÉDAT. — Je ne dis pas, mais enfin, s'ils nous payent, ils doivent au moins recevoir ce pourquoi ils ont payé.

LOUIS, *la cajolant.* — Là, ma mignonne, là... Assez de sermon pour aujourd'hui... J'ai promis d'être sage, tu sais!

MADAME DUBÉDAT, *lui passant ses bras autour du cou.* — Tu le sais bien, chéri, je déteste faire des sermons, et, pas un instant, je ne me méprends sur tes intentions.

LOUIS, *avec une tendre ardeur.* — Je le sais, je le sais, mon aimée... Je suis un misérable, et toi, tu es un ange... Ah! Si j'avais le bonheur d'être assez solide pour travailler d'une manière suivie, je ferais un temple de la maison de mon adorée et son autel serait une chapelle plus belle que tout ce qu'on a jamais imaginé... Je ne peux pas passer devant un magasin sans être obligé de lutter contre la tentation que j'ai d'entrer et de commander pour toi toutes les choses vraiment belles qui s'y trouvent.

MADAME DUBÉDAT. — Je ne veux rien que toi mon chéri adoré!... (*Elle lui fait une caresse à laquelle il répond si passionnément qu'elle se dégage de son étreinte.*) Voyons, mignon, sois sage. Souviens-toi que les docteurs viennent ce matin... Ils viennent tous pour te donner une consultation. C'est extraordinairement gentil de leur part d'avoir insisté comme ils l'ont fait, ne trouves-tu pas?

LOUIS, *avec froideur.* — Bah! Je parierais qu'ils s'imaginent que ce sera un fleuron de plus à leur renommée que de guérir un artiste qui fera son chemin!... En tout cas, ils ne viendraient pas si cela ne les amusait pas... (*Quelqu'un frappe à la porte.*) Dis donc, ce n'est pas encore l'heure, n'est-ce pas?

MADAME DUBÉDAT. — Non, pas encore.

LOUIS, *ouvre la porte et trouve Ridgeon.* — Tiens. Ridgeon!... Charmé de vous voir... Entrez donc.

MADAME DUBÉDAT, *lui serrant la main.* — Que c'est aimable de venir, docteur!

LOUIS. — Excusez-moi de vous recevoir ici! Ce n'est qu'un simple atelier, et il ne s'y trouve vraiment aucune commodité pour y vivre. Mais, grâce à Jennifer, nous nous arrangeons pour y camper, tant bien que mal.

MADAME DUBÉDAT. — Je me sauve, maintenant... Peut-être

plus tard, quand vous en aurez fini avec Louis, pourrai-je revenir pour entendre votre décision, n'est-ce pas? (*Ridgeon s'incline, l'air assez contraint.*) Préférez-vous que je ne revienne pas?

RIDGEON. — Pas du tout, pas du tout. (*Madame Dubédat le regarde, un peu intriguée par ses manières cérémonieuses, puis elle sort par la porte qui conduit à l'intérieur de l'appartement.*)

LOUIS, *d'un ton dégagé.* — Dites donc, ne prenez pas un air aussi grave. Il ne va rien se passer de terrible, n'est-ce pas?

RIDGEON. — Non.

LOUIS. — Tant mieux. La pauvre Jennifer attendait votre visite avec bien plus d'impatience que vous ne pouvez vous l'imaginer. Savez-vous, Ridgeon, qu'elle vous a pris tout à fait en affection? La pauvre enfant n'a personne avec qui causer. Je suis toujours à peindre, moi... (*Il prend une esquisse.*) Tenez voilà une petite esquisse que j'ai faite d'elle, hier.

RIDGEON. — Elle me l'a montrée il y a quinze jours, quand elle est venue me voir pour la première fois.

LOUIS, *nullement troublé.* — Ah!... Vraiment! Que le temps passe donc vite! Bon Dieu! je me figurais que je venais seulement de la terminer. Je l'aurais juré!... C'est dur pour elle de me voir ici empiler des dessins, sans qu'il en résulte rien. Évidemment, l'année prochaine, je les vendrai assez aisément, après mon exposition particulière. Mais pendant que l'herbe croît, le coursier crève de faim... Je déteste la voir venir me demander de l'argent quand je n'en ai pas à lui donner... Mais qu'y puis-je faire?

RIDGEON. — J'avais compris que madame Dubédat avait quelques revenus personnels.

LOUIS. — Oui, oui, un peu. Mais un homme qui a un peu de pudeur ne peut pas y toucher, vous le savez!... Supposez un instant que je le fasse, et alors, si je venais à mourir, que lui resterait-il pour vivre?... Je ne suis pas assuré sur la vie, car je n'ai pas les moyens de payer la prime. (*Il prend un autre dessin.*) Comment trouvez-vous ceci?

RIDGEON, *le mettant de côté.* — Je ne suis pas venu ici, aujourd'hui, pour regarder vos dessins... J'ai à m'entretenir avec vous d'affaires plus sérieuses et plus pressantes.

LOUIS. — Vous voulez ausculter mon malheureux poumon... (*Avec une candeur impulsive.*) Écoutez, mon cher Ridgeon, je serai franc avec vous. Ce qui va mal dans cette maison, ce ne sont pas les poumons, ce sont les paiements. Peu importe ma personne; mais la pauvre Jennifer est actuellement obligée d'économiser sur la nourriture... Vous nous avez laissé entendre que

nous pouvions vous traiter en ami. Eh bien, voulez-vous nous prêter cent cinquante louis?

RIDGEON. — Non.

LOUIS, *surpris*. — Et pourquoi?

RIDGEON. — Je ne suis pas riche, et pour mes recherches, j'ai besoin de tous les sous que je peux économiser.

LOUIS. — Vous voulez dire que vous auriez besoin que je vous rende cet argent?

RIDGEON. — Mais, je présume que l'on a parfois cela en vue quand on prête de l'argent.

LOUIS, *après un moment de réflexion*. — Eh bien, mais cela peut s'arranger, ça... Je vais vous donner un chèque de... au fait, il n'y a pas de raison pour que vous n'ayez pas aussi votre part du gâteau... Je vais vous donner un chèque de deux cents louis.

RIDGEON. — Mais pourquoi ne pas encaisser tout de suite le chèque, sans me déranger?

LOUIS. — Mon Dieu, parce qu'on ne l'encaisserait pas! Je dépasse déjà le montant de mon crédit... Non, non. Voici la façon de procéder. Je postdaterai le chèque pour octobre prochain. En octobre, Jennifer touche ses revenus. Alors, vous présentez le chèque. Il vous sera retourné avec l'inscription « aucune couverture, à retourner au tireur » ou une autre bêtise semblable. Alors, vous le présentez à Jennifer et vous lui laisserez entendre que si le chèque n'est pas payé immédiatement, je serai mis en prison. Et elle vous payera sans barguigner. Vous en tirerez ainsi cinquante louis, et vous m'aurez rendu un réel service, car je vous assure, mon vieux, que j'ai grand besoin de cet argent.

RIDGEON, *le regardant avec de grands yeux*. — Alors, vous ne voyez aucune objection à cette transaction, et vous n'en prévoyez aucune de ma part?

LOUIS. — Fichtre non, je n'en vois pas!... Quelle objection pourriez faire? C'est tout à fait sûr... Je peux vous prouver que les revenus existent.

RIDGEON. — Mais parce que c'est... dirai-je... malhonnête?

LOUIS. — Peuh! C'est bon pour le vulgaire, ça... Entre nous, pas besoin de s'occuper de ça... Évidemment, je ne vous ferais pas pareille proposition si je n'avais pas besoin d'argent.

RIDGEON. — Eh bien, il faudra que vous trouviez quelqu'autre moyen de vous en procurer.

LOUIS. — Vous voulez dire que vous refusez?

RIDGEON. — Si je veux le dire!... (*Il donne libre cours à son indignation.*) Oui, oui, je refuse, jeune homme!... Mais pour qui me prenez-vous donc?... Comment osez-vous me faire une pareille proposition, à moi?

LOUIS. — Mais pourquoi pas?

RIDGEON. — Pourquoi pas?... Tenez, vous ne me comprendriez pas, si j'essayais de vous l'expliquer... Écoutez... Une fois pour toutes, je ne veux pas vous prêter un liard. Je serais heureux d'aider votre femme; mais vous prêter de l'argent, à vous, ce n'est pas lui rendre service à elle.

LOUIS. — Bon, mais si c'est sérieux que vous vouliez l'aider, je vais vous dire ce que vous pourriez faire. Vous pourriez dire à quelques-uns de vos malades de m'acheter des dessins ou de me donner quelques commandes de portraits.

RIDGEON. — Mes malades viennent me voir en ma qualité de médecin, et non pas comme voyageur de commerce. (*On frappe à la porte; Louis, tout en allant ouvrir d'un air indifférent, continue sur le même sujet.*)

LOUIS. — Vous devez certainement avoir une grande influence sur eux. Vous devez savoir sur eux, un tas de choses... des choses particulières qu'ils ne voudraient pas qu'on sache... Ils n'oseraient pas vous refuser.

RIDGEON, *éclatant.* — Ma parole!... (*Louis ouvre la porte pour laisser entrer Sir Patrick, Bon et Coutelier.*)

RIDGEON, *continuant avec fureur.* — Dites donc, Coutelier, je suis à peine ici depuis dix minutes, et il a déjà essayé de m'emprunter cent cinquante louis. Et il m'a proposé de lui procurer de l'argent en en extorquant à sa femme; et votre entrée l'a interrompu au moment où il me proposait d'obliger mes malades à lui acheter des dessins ou à lui commander leurs portraits!

LOUIS. — Ah! Ridgeon, si c'est ça ce que vous appelez être un honnête homme! Je vous ai parlé confidentiellement.

SIR PATRICK. — Nous allons tous vous parler confidentiellement, jeune homme.

COUTELIER, *suspendant son chapeau à la seule patère vacante du porte-parapluies.* — Nous allons agir comme chez nous pendant une demi-heure, Dubédat. Ne vous alarmez pas. Vous êtes un garçon on ne peut plus charmant et nous vous aimons tous.

LOUIS. — Bon, bon, bon!... Asseyez-vous... où vous pourrez... Sir Patrick, prenez donc cette chaise, ci. (*Il lui indique celle de l'estrade.*) Hop!... (*Il l'aide à monter et Sir Patrick, en grognant, s'installe sur la chaise.*) Ici, vous, Bontemps. (*Bon à cette familiarité, lance un regard farouche. Mais Louis nullement effarouché, pose tranquillement sur l'estrade, à côté de Sir Patrick, un gros livre et un coussin du canapé. Tout en protestant, un peu, Bon s'assoit dessus.*) Vous permettez! (*Et Louis prend sans cérémonie le chapeau de Bon. Il enlève le chapeau du cardinal et le met à sa place, sur la tête du mannequin, détrui-*

sant ainsi fort spirituellement la dignité du conclave. Ensuite, il prend près du mur le tabouret de piano et l'offre à Coutelier.) Vous voulez bien de ce tabouret, n'est-ce pas, Coutelier?

COUTELIER. — Ah! A propos, vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous réclamer mon étui à cigarettes?

LOUIS. — Quel étui à cigarettes?

COUTELIER. — L'étui en or que je vous ai passé à l'hôtellerie de *l'Étoile et la Jarretière.*

LOUIS, *surpris.* — Alors, c'était à vous?

COUTELIER. — Oui.

LOUIS. — Eh bien, mon vieux, je le regrette infiniment... Je me suis demandé à qui c'était... Et voilà tout ce qui m'en reste, je regrette beaucoup. (*Il soulève sa blouse et tire de la poche de son gilet un bout de papier rose qu'il tend à Coutelier.*)

COUTELIER. — Une reconnaissance du Mont de Piété!

LOUIS. — Oui... C'est de toute sûreté, vous savez. Ils ne peuvent pas le vendre avant un an... Je vous assure, mon cher Coutelier, que j'en suis au regret. (*Il pose ingénument sa main sur l'épaule de Coutelier et le regarde avec franchise.*)

COUTELIER, *tandis qu'il s'effondre sur le tabouret avec un soupir convulsif.* — N'en parlons plus... Cela augmente encore votre charme.

RIDGEON, *qui est demeuré debout près du chevalet.* — Avant d'aller plus loin, monsieur Dubédat, vous avez une dette à payer.

LOUIS. — Oh! j'en ai des tas de dettes à payer, Ridgeon!... Mais je cours vous chercher une chaise. (*Il fait le mouvement pour aller du côté de la porte intérieure.*)

RIDGEON, *l'arrêtant.* — Attendez! Vous ne quitterez pas cette pièce avant d'avoir payé cette dette. C'est une somme très minime. Vous devez la payer et vous la payerez... Je ne vous en veux pas autant d'avoir emprunté dix louis à l'un de mes hôtes et vingt louis à l'autre...

COUTELIER. — C'est moi qui ait fait l'offre, rappelez-vous, Ridgeon!

RIDGEON. — ... Ils étaient assez riches pour cela. Mais râtisser à ce pauvre Blenkinsop son dernier écu, c'est abominable! Je désire lui rendre ces trois francs et je veux pouvoir lui donner ma parole que c'est vous qui me les avez remis. Je veux que vous me les remettiez avant que je m'en aille.

BON. — Vous avez parfaitement raison, Ridgeon... Allons, jeune homme, assez de poudre aux yeux!... Payez!

LOUIS. — C'est pas la peine de faire tant d'embarras pour si peu! Bien sûr que je paierai... Je ne m'imaginais pas que le pauvre

garçon était si embêté... J'en suis tout aussi contrit que vous... (*Mettant sa main à sa poche.*) Voilà!... (*Il trouve sa poche vide.*) Ah! Diable! C'est que je n'ai pas d'argent sur moi en ce moment. Dites donc, Coutelier, cela ne vous ferait-il rien de me prêter ces trois francs, rien que pour arranger cette affaire?

COUTELIER. — Vous prêter ces trois... (*sa voix s'éteint.*)

LOUIS. — Oh! Si vous ne voulez pas, Blenkinsop ne les aura pas, car je n'ai pas un liard... Vous pouvez fouiller mes poches, si vous voulez.

COUTELIER. — Cela, c'est concluant! (*Il tire trois francs de sa poche et les lui donne.*)

LOUIS, *les passant à Ridgeon.* — Voilà. Je suis vraiment heureux d'avoir arrangé cette petite affaire, car c'était la seule chose que j'avais sur la conscience. M'en voilà donc débarrassé!... Et maintenant, vous voilà tous satisfaits, hein?

SIR PATRICK. — Pas encore complètement, monsieur Dubédat... Ne connaîtriez-vous pas, par hasard, une jeune femme du nom de Jeanne Legrand?

LOUIS. — Jeanne!... Ah! je crois bien que je la connais! Et Jeanne, ce qu'elle me connaît aussi!... C'est réellement une bonne fille, bien gentille, étant donnée sa condition... Et qu'est-elle devenue?

COUTELIER. — Inutile de bluffer, Dubédat. Nous avons vu le livret de mariage de Jeanne.

LOUIS, *froidement.* — Bah!... Et avez-vous vu celui de Jennifer?

RIDGEON, *se lève, pris d'une colère irrépressible.* — Osez-vous insinuer que madame Dubédat vit avec vous, sans être mariée?

LOUIS. — Et pourquoi pas?

BON, SIR PATRICK, RIDGEON, COUTELIER, *tous ensemble, lui faisant écho sur des tons variés d'étonnement scandalisé.* — Pourquoi pas! Pourquoi pas! Pourquoi pas! Pourquoi pas!

LOUIS. — Mais oui, pourquoi pas?... Il y a des tas de gens qui vivent ainsi, des gens aussi bien que vous... Pourquoi n'apprenez-vous donc pas à RÉFLÉCHIR, au lieu d'être là à bêler, à faire bê, bê, comme un tas de moutons, quand vous rencontrez par hasard quelque chose que vous ne connaissez pas? (*Il considère leurs figures étonnées en riant d'un petit rire qui ressemble à un gloussement.*) Dites donc, j'aimerais bien vous dessiner tous ainsi, en ce moment, vous avez l'air si amusants!... Surtout vous, Ridgeon... Je vous tiens cette fois, vous savez.

RIDGEON. — Et comment cela, je vous prie?

LOUIS. — Vous, mon cher, vous vous êtes mis à apprécier Jennifer. Et moi, vous me méprisez, n'est-ce pas?

RIDGEON, *d'un ton bref.* — Vous, vous me dégoûtez! (*Il se rassied sur le canapé.*)

LOUIS. — Oui, c'est cela, c'est bien cela!... Et pourtant, maintenant que vous vous figurez que je vous ai dit cela, vous croyez, n'est-ce pas, que Jennifer est une femme de mauvaise vie?

RIDGEON. — Vous mentiez donc?

LOUIS. — Non... Mais au lieu de garder votre esprit clair et sain, au lieu de réfléchir, vous avez flairé un scandale... On peut s'amuser, vous savez, avec des gens comme vous!... Je vous demande tout bonnement si vous avez vu le certificat de mariage de Jennifer, et immédiatement, vous en concluez qu'elle n'en a pas!... Tenez, vous ne savez pas reconnaître une femme comme il faut quand vous en voyez une!

BON, *d'un air majestueux.* — Que voulez-vous dire par là, monsieur Dubédat, si vous me permettez de poser cette question?

LOUIS. — Mais moi, moi qui ne suis qu'un artiste immoral, si vous m'aviez dit que Jennifer n'était pas mariée, j'aurais eu le tact de l'homme du monde et l'instinct de l'artiste de dire qu'elle portait son certificat de mariage sur son visage et dans son caractère. Mais pour vous, pour vous, un tas d'hommes très moraux, Jennifer n'est qu'une femme d'artiste, un modèle peut-être!... Et la moralité, cela consiste à soupçonner les autres de n'être pas mariés légalement!... Vous n'avez pas honte?... Y en a-t-il un qui, après cela, puisse encore me regarder en face?

COUTELIER. — Ah! Dubédat, c'est diantrement difficile de vous regarder en face! Votre impudence éblouit, mon cher. Mais parlez-nous donc un peu de Jeanne Legrand.

LOUIS. — Jeanne Legrand est une jeune femme qui, dans sa pauvre petite vie, a eu trois jours de bonheur resplendissant. C'est plus que la plupart des jeunes filles de sa condition ne reçoivent en partage, je peux vous l'assurer... Demandez-lui si elle voudrait les reprendre, si elle pouvait? Elle a son nom dans l'histoire, cette fille. Les collectionneurs se battront pour avoir mes petites esquisses d'elle. Elle aura une page dans ma biographie. Ce n'est pas mal, ça, pour une bonne d'hôtel! Hein, qu'en dites-vous?... Et vous autres? Qu'est-ce que vous avez fait pour elle qui puisse être comparé à cela?

RIDGEON. — Nous, nous n'avons pas tendu le piège d'un mariage faux, pour l'abandonner ensuite.

LOUIS. — Non certes, vous n'auriez pas eu ce courage-là... Mais ne faites pas tant d'embarras pour si peu... Ce n'est pas moi qui ai abandonné la petite Jeanne. Nous avons dépensé tout notre argent...

COUTELIER. — Son argent, voulez-vous dire! Trente louis.

LOUIS. — Non, je dis bien, tout notre argent. Le sien et le mien aussi... Ses trente louis n'ont pas duré trois jours. Il m'a fallu en emprunter quatre fois plus pour le dépenser pour elle. Mais je ne l'ai pas regretté. Et elle non plus, la pauvre petite, elle n'a pas regretté ses quelques louis. Quand nous avons eu dépensé notre dernier sou, nous en avions assez. Vous n'allez pas supposer, je pense, que nous étions faits pour vivre ensemble plus longtemps que ça, moi un artiste et elle sans la moindre idée de l'art, de la littérature, de la vie raffinée et d'un tas d'autres choses. Il n'y eut point d'abandon, point de désaccord, point de tribunaux correctionnels, point de divorce, pour que vous autres, les gens moraux, vous puissiez vous en pourlécher les babines au déjeuner... Non, rien de tout cela. Nous nous dîmes tout bonnement : l'argent est parti; nous avons eu de bons moments que jamais personne ne pourra nous ravir; aussi, embrassons-nous et quittons-nous bons amis. Et elle s'en est retournée à son service, et moi, je m'en suis retourné à mon atelier et à ma Jennifer, tous deux beaucoup mieux et bien plus heureux après ces petites vacances.

COUTELIER. — Un vrai poème, quoi!

BON. — Ah! mon cher monsieur Dubédat, vous n'avez pas fait d'études scientifiques! Si vous en aviez fait, des études scientifiques, vous sauriez comme il est rare qu'un cas réel, vivant, confirme un principe... Tenez, dans la pratique médicale, parfois un homme meurt, alors que scientifiquement parlant, il aurait dû vivre. Ainsi, dernièrement, j'ai vu un homme mourir d'une maladie dont, scientifiquement parlant, il était vraiment immunisé. C'est la même chose dans les cas de moralité, mon cher monsieur. Rappelez-vous donc que tout acte a les conséquences les plus différentes et dans les sens les plus divers, l'avers et le revers de la médaille... La conduite d'un homme peut être absolument inoffensive et même bienfaisante, alors que, au point de vue moral, il se conduit comme un gredin. Par contre, il peut arriver qu'il fasse beaucoup de mal lorsqu'il agit selon la morale, selon ses principes les plus élevés. Mais cela n'affecte pas la vérité fondamentale de la moralité.

SIR PATRICK. — Pas plus que cela n'affecte la loi qui punit le crime de bigamie.

LOUIS. — Ah! Le voilà le grand mot! Bigamie! Bigamie! En vérité, mais quelle fascination exerce donc sur vous, les moralistes, tout ce qui se rattache à la police! Je vous ai prouvé qu'au point de vue moral, vous aviez tout à fait tort. Je vais vous prouver maintenant, qu'au point de vue légal, vous avez complètement tort aussi; et j'espère que ce sera pour vous une leçon qui vous empêchera, la prochaine fois, d'être aussi joliment confiants en vous.

COUTELIER. — C'est dégoûtant!... Vous étiez déjà marié quand vous l'avez épousée! Eh bien, voilà le comble!

LOUIS. — Vraiment! Et savez-vous si elle n'était pas déjà mariée elle-même? Mais enfin, pourquoi ne pouvez-vous donc pas RÉFLÉCHIR un peu?

(*Tous s'exclamant ensemble.*)

BON. — Coutelier, Ridgeon! Vous entendez!

RIDGEON. — Oh! Cela dépasse tout!

COUTELIER. — Sacristi! Que je sois pendu!

SIR PATRICK. — Polisson, va!

LOUIS, *ignorant leurs exclamations.* — Elle était mariée au maître d'hôtel d'un transatlantique. Il s'en était allé en la plantant là; et elle croyait, la pauvre fille, que la loi était que lorsqu'on n'a plus de nouvelles de son mari pendant trois ans, on peut se remarier. Aussi, comme c'était une fille absolument imprégnée de convenances et qu'elle se refusait à avoir affaire à moi si nous n'étions pas mariés, j'ai passé par cette cérémonie pour lui faire plaisir et pour l'empêcher de perdre le respect qu'elle avait d'elle-même.

RIDGEON. — Lui avez-vous dit que vous étiez déjà marié?

LOUIS. — Évidemment non! Vous ne voyez donc pas que si elle l'avait su, elle ne se serait pas considérée comme ma femme?... On dirait vraiment que vous ne comprenez rien!

SIR PATRICK. — Et dans son ignorance de la loi, vous lui laissiez courir le risque de la prison?

LOUIS. — Mais moi-même, moi-même, je courais bien le risque de la prison pour lui faire plaisir à elle. On aurait pu m'arrêter tout comme elle. Quand un homme fait pour une femme un sacrifice de ce genre, il ne va pas s'en vanter auprès d'elle, du moins quand c'est un homme du monde.

COUTELIER. — Eh bien, qu'allons-nous faire de cette linotte?

LOUIS, *avec impatience.* — Oh! Faites-en ce que le diable voudra! Mettez Jeanne en prison! Mettez-moi en prison! Faites mourir Jennifer de tout ce déshonneur! Et après, quand vous aurez fait tout le mal que vous aurez pu, allez à l'église et donnez-vous l'illusion d'être des saints à cause de tout ça! (*Il s'assied avec humeur sur la vieille chaise, devant son chevalet, et prend un bloc à croquis sur lequel il commence à dessiner.*)

COUTELIER. — Il nous tient, Sir Paddy, il nous tient!

SIR PATRICK, *d'un ton farouche.* — Oui. Il nous tient!

BON. — Mais est-ce que nous allons le laisser se ficher de la loi?

SIR PATRICK. — La loi, mon cher, est inutile pour les gens honnêtes. Et elle ne fait qu'aider les canailles à rançonner leur

famille... La moitié du temps, qu'est-ce que nous faisons, nous, médecins des familles, si ce n'est conspirer avec l'avoué de la famille, pour empêcher quelque gredin d'entrer en prison et quelque famille d'être déshonorée?

BON. — Je ne dis pas, mais, au moins, la loi le punira.

SIR PATRICK. — Oh! oui, allez, elle le punira! Et en même temps que lui, elle punira aussi tous ceux qui ont des rapports avec lui, les innocents comme les coupables. Pendant une couple d'années, elle va nous rejeter sa nourriture et son logement sur nos impôts et nos taxes, puis ensuite elle le lâchera de nouveau sur nous, une canaille plus dangereuse que jamais. Elle mettra la fille en prison et sera cause de sa perte. Elle détruira la vie de sa femme... Une fois pour toutes, mes amis, rayez donc la loi de vos idées; elle n'est bonne que pour les imbéciles et les sauvages.

LOUIS. — Voulez-vous avoir l'obligeance, Sir Patrick, de tourner votre tête un peu plus par ici?... (*Sir Patrick se retourne avec indignation et le regarde avec fureur*). C'est trop, ça, c'est trop!...

SIR PATRICK. — Laissez donc là votre absurde crayon, jeune homme, et songez à votre position. Vous pouvez vous ficher des lois faites par les hommes, mais il y a d'autres lois avec lesquelles il vous faut compter... Savez-vous que vous allez mourir?

LOUIS. — Mais nous allons tous mourir!

COUTELIER. — Oui, mais nous n'allons pas tous mourir dans six mois!

LOUIS. — Qu'en savez-vous? (*Ceci est le dernier coup pour Bontemps. Il perd complètement patience, et se met à marcher avec animation par la chambre.*)

BON. — Ma parole! je ne supporterai pas cela plus longtemps... je ne le supporterai pas! C'est d'un goût douteux, en n'importe quelle circonstance ou en n'importe quelle compagnie, de rabâcher à propos de la mort, mais en outre, c'est lâche d'en tirer avantage vis-à-vis d'un homme de profession médicale. (*D'une voix de tonnerre, en s'adressant à Dubédat.*) Je ne le permettrai pas, vous entendez! Je ne le permettrai pas!

LOUIS. — Bon, bon! Mais ce n'est pas moi qui ai commencé, c'est vous autres! C'est toujours la même chose avec les professions inartistiques : quand ils sont battus dans leurs arguments, ils ont recours à l'intimidation. Jamais encore je n'ai connu d'avocat qui ne m'ait pas menacé de la damnation. Et maintenant vous, vous me menacez de la mort! Malgré toutes vos belles paroles, vous n'avez en réalité qu'un seul atout dans votre jeu : l'intimidation... Or moi, voyez-vous, je ne suis pas un lâche : donc tout cela est inutile, tout à fait inutile avec moi.

BON, *s'avançant sur lui.* — Je vais vous dire ce que vous êtes, moi!... Vous êtes une crapule, une crapule!

LOUIS. — Qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche que vous m'appeliez une crapule? Ce n'est qu'un mot, ça! Et un mot dont vous ne savez même pas la signification... Qu'est-ce qu'une crapule, dites?

BON. — Une crapule! Une crapule!... C'est vous!

LOUIS. — Précisément. Qu'est-ce qu'une crapule? c'est moi... Qu'est-ce que je suis? Une crapule!... C'est tourner dans un cercle, ça, mon cher Monsieur. Et vous vous imaginez être un homme de science!

BON. — Je... je... je... je... j'ai bonne envie de vous empoigner par la peau du cou, sale canaille, et de vous f... une solide raclée.

LOUIS. — A votre aise! Je veux bien! Après, vous m'aboulerez la grosse somme, pour éviter la correctionnelle! (*Bon s'écarte de lui en renâclant avec force.*) Avez-vous encore d'autres politesses à m'adresser, chez moi?... J'aimerais bien que vous en finissiez avant que ma femme revienne. (*Il reprend son dessin.*)

RIDGEON. — Ma décision est prise. Quand la loi est impuissante, les honnêtes gens doivent trouver leur remède eux-mêmes. Je ne lèverai pas un doigt pour sauver cette vipère.

BON. — Voilà le mot que je cherchais! Vipère!

COUTELIER. — Tout de même, Dubédat, à un certain point de vue, je ne peux pas m'empêcher de vous aimer. Vous êtes certainement un beau type d'outrancier.

SIR PATRICK. — Eh bien, en tous cas, maintenant vous savez ce que nous pensons de vous.

LOUIS, *plein de patience, dépose son crayon.* — Voyons. Tout cela, ça ne rime à rien... Vous ne comprenez pas. Vous vous imaginez tous que je suis un vulgaire criminel, tout simplement.

COUTELIER. — Non, pas vulgaire, mon cher. Rendez-vous donc justice.

LOUIS. — Eh bien, mes amis, vous êtes tout à fait sur une fausse piste... Toutes vos leçons de morale n'ont aucune espèce de valeur pour moi... Je ne crois pas à la morale. Je suis un disciple de Bernard Shaw. (*Sir Patrick et Bon parlant tous deux à la fois.*)

SIR PATRICK, *intrigué.* — Qu'est-ce que c'est?

BON, *faisant un geste de la main comme si maintenant ce sujet devait être écarté.* — Cela suffit! Pas besoin d'en entendre davantage!

LOUIS. — Naturellement, je n'ai pas la vanité ridicule de vouloir passer exactement pour un surhomme; mais tout de même, c'est

là un idéal auquel j'aspire et il m'est bien permis d'y aspirer, tout comme n'importe qui aspire à son idéal particulier.

BON, *avec intolérance.* — Ne vous donnez donc pas la peine de vous expliquer, allez... Je comprends parfaitement, maintenant. Plus un mot, je vous prie. Quand un homme prétend discuter science, morale et religion, puis ensuite s'avoue partisan d'un antivaccinateur reconnu, avéré, il n'y a plus rien à dire. (*Soudain, en un épanchement, il s'adresse à Ridgeon, comme entre parenthèses, pour placer une clause d'exception.*) Ce n'est pas, mon cher Ridgeon, que je croie plus que vous dans la vaccination au sens populaire de la chose; je n'ai pas besoin de vous le dire, n'est-ce pas? Mais il y a des choses qui situent un homme socialement, et l'antivaccination est une de ces choses. (*Il reprend sa place sur l'estrade.*)

SIR PATRICK. — Bernard Shaw!! Je n'ai jamais entendu parler de lui... C'est sans doute un de ces prédicateurs méthodistes?

LOUIS, *scandalisé.* — Mais non, mais non!... C'est l'homme le plus avancé de notre temps. Il n'est rien du tout.

SIR PATRICK. — Je vous assure, jeune homme, que mon père a appris la doctrine de la délivrance du péché par la foi et non par les œuvres, des lèvres mêmes de John Wesley, bien avant que vous ou M. Shaw fussiez nés. C'était devenu très populaire comme excuse pour mettre du sable dans le sucre et de l'eau dans le lait. . Vous êtes un pur méthodiste, mon garçon, seulement, vous ne le savez pas.

LOUIS, *qui, pour la première fois est sérieusement ennuyé.* — C'est une insulte intellectuelle, ça!... Je ne crois pas que cela existe, le péché.

SIR PATRICK. — Il y a aussi des gens, monsieur, qui ne croient pas à l'existence de la maladie. Ils s'intitulent Scientistes Chrétiens, je crois. Ils feront absolument votre affaire, pour votre maladie. Quant à nous, nous ne pouvons rien pour vous. (*Il se lève.*) Bonjour, monsieur!

LOUIS, *courant piteusement à lui.* — Ne vous levez pas encore, Sir Patrick, ne vous levez pas encore, je vous en prie! Ne vous en allez pas! Restez!... Ma parole, je ne voulais pas vous offenser... Allons! Rasseyez-vous, je vous en prie... Encore un moment. Deux minutes seulement, c'est tout ce que je demande.

SIR PATRICK, *surpris par cet appel de grâce, et aussi un peu touché.* — Oui... (*Il s'assied.*)

LOUIS, *avec reconnaissance.* — Merci infiniment.

SIR PATRICK, *continuant.* — ... Je veux bien vous accorder encore deux minutes. Mais ne comptez pas sur moi, car je ne pratique plus, et je ne prétends pas être à même de gué-

rir votre maladie. Votre vie est entre les mains de ces messieurs.

RIDGEON. — Pas entre les miennes, toujours... J'ai les mains pleines. Je n'ai ni le temps, ni les moyens pour ce cas.

SIR PATRICK. — Et vous, Coutelier?

COUTELIER. — Oh moi, je m'en chargerai volontiers, ça m'est égal... Je suis parfaitement convaincu que nous ne sommes pas en présence d'un cas moral, mais d'un cas physique. Il y a quelque chose d'anormal dans son cerveau. Cela veut dire, sans doute, que quelque condition morbide affecte la moelle épinière, c'est à-dire la circulation. Bref, il est très clair pour moi qu'il souffre d'une forme obscure d'empoisonnement du sang, dû, c'est presque sûr, à une accumulation de ptomaïnes dans le sac nuciforme. J'enlèverai le sac...

LOUIS, *changeant de couleur.* — Vous voulez m'opérer, alors!... Non!... Non, non, merci!

COUTELIER. — N'ayez crainte, vous ne sentirez rien. Vous serez anesthésié, naturellement. Et ce sera intéressant, extraordinairement intéressant.

LOUIS. — Ah! Mais, mon cher, si cela vous intéresse et que cela ne fait pas de mal, c'est autre chose... Et combien me donnerez-vous pour vous laisser m'opérer?

COUTELIER, *se levant, rempli d'indignation.* — Combien pour!... Que voulez-vous dire?

LOUIS. — Voyons! Mais tout de même, vous ne vous imaginez pas que je veuille me laisser découper par vous pour rien, n'est-ce pas?

COUTELIER. — Dites-donc, voulez-vous peindre mon portrait pour rien?

LOUIS. — Non, mais ce n'est pas pareil. Quand il sera peint, je vous donnerai le portrait, et ensuite, vous pourrez le vendre, peut-être le double de ce qu'il vous aura coûté. Mais moi, je ne pourrai pas vendre mon sac nuciforme quand vous me l'aurez enlevé.

COUTELIER. — Dites-donc, Ridgeon, avez-vous jamais entendu dire des choses pareilles? (*A Louis.*) Eh bien, monsieur Dubédat, gardez votre sac nuciforme, votre poumon tuberculeux et votre cerveau malade!... Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. On croirait vraiment que ce n'était pas une faveur que je vous accordais! (*Il retourne à son tabouret, fort en colère.*)

SIR PATRICK. — Vous voyez, jeune homme, tous se désintéressent de votre cas, sauf un seul. Il ne vous reste plus que Sir Ralph Bontemps à qui vous puissiez vous adresser maintenant.

COUTELIER. — Bontemps, si j'étais vous, je ne le toucherais même pas avec une paire de pincettes! Qu'il aille à l'hôpital. On ne

l'y guérira pas, mais au moins on lui apprendra les bonnes manières!

BON. — Mon point faible, c'est que je ne peux jamais dire non, même aux gens les plus foncièrement indignes. D'ailleurs, je dois dire qu'il ne me semble pas possible, dans la pratique médicale, d'entrer dans ces considérations sur la valeur des vies que nous sauvons... Réfléchissez, Ridgeon!... Vous permettez que je vous expose cette idée, Paddy... Débarrassez-vous de votre hypocrisie, Coutelier.

COUTELIER, *avec indignation.* — Je suis parfaitement débarrassé de toute hypocrisie!

BON. — Parfaitement... Alors, écoutez-moi!... Considérez un moment ma clientèle... C'est, je crois, ce qu'on peut appeler une clientèle mondaine, une clientèle élégante, une clientèle des plus riches. Vous me demandez d'entrer dans cette question de savoir si mes malades sont d'une utilité quelconque, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres. Eh bien, appliquez à cette question n'importe laquelle des épreuves scientifiques qui soient connues, et vous arriverez simplement à la réduire à l'absurde. Vous serez forcément conduits à cette conclusion que la majorité d'entre eux seraient mieux morts, comme mon ami J. M. Barrie l'a si élégamment exprimé dans l'un de ses romans. Oui, mieux morts... Sans doute il est des exceptions. Par exemple, la Cour Royale en est une. C'est une institution essentiellement sociale-démocratique, entretenue par le public, à l'aide des fonds publics, parce que le public en a besoin et l'aime. Mes malades de la Cour sont des gens qui travaillent dur, et qui donnent toute satisfaction, il n'y a pas d'erreur... J'ai ensuite un ou deux ducs, dont les biens sont probablement mieux gérés que s'ils étaient aux mains de la nation. Mais quant à la plupart des autres, si je me mets à les discuter, il n'y a pas de doute que le verdict ne soit : Ils seraient mieux morts! Et lorsqu'ils meurent effectivement, je suis parfois obligé d'offrir à la famille cette consolation, à peine déguisée... (*Bercé par la cadence de sa propre voix, il s'assoupit de plus en plus.*) Le fait qu'ils dépensent leur argent d'une façon si extravagante pour se faire soigner, ne justifie vraiment pas que je gaspille mon talent à les garder en vie, étant donné ce que vaut mon talent... Après tout, si mes honoraires sont élevés, j'ai de lourdes dépenses... Mes goûts personnels sont suffisamment simples : un lit de camp, deux chambres, une croûte, une bouteille de vin, et me voilà heureux et content. Ma femme, elle, a des goûts peut-être un peu plus luxueux, mais elle aussi déplore la dépense qui n'a pour but que de maintenir le rang que mes malades exigent de leur médecin. Le... eu... eu... (*Il se réveille soudain.*) Ah diable! j'ai perdu

le fil de mes remarques... Ridgeon, de quoi donc est-ce que je parlais?

RIDGEON. — De Dubédat.

BON. — Ah oui, oui! C'est vrai... Merci. De Dubédat, évidemment. Donc, qu'est-ce que notre ami Dubédat? Un jeune homme vicieux et ignorant qui a du talent pour le dessin.

LOUIS. — Merci... Ne faites pas attention à moi, je vous prie.

BON. — Mais que sont la plupart de mes malades? Des jeunes gens vicieux et ignorants, qui n'ont de talent pour rien du tout. S'il me fallait discuter leurs mérites avant de les accepter pour clients, il me faudrait renoncer aux trois quarts de ma clientèle. C'est pourquoi je me suis fait une règle de ne jamais rien discuter. Alors, puisque je me suis imposé cette règle vis-à-vis de mes malades payants, serait-ce honorable de faire une exception à l'égard d'un malade qui, loin d'être un malade payant, peut être décrit avec plus d'exactitude comme un malade empruntant? Non. Évidemment non... Je dis formellement non... Votre caractère moral, M. Dubédat, n'est rien pour moi. C'est à un point de vue purement scientifique que je vous considère. Pour moi, vous êtes tout simplement un champ de bataille où une armée d'invasion de bacilles de la tuberculose se bat contre les forces patriotiques des phagocytes. J'ai fait à votre femme une promesse que mes principes ne me permettent pas de violer. Cette promesse, c'est de stimuler les phagocytes, aussi, je veux les stimuler. C'est là la seule responsabilité que j'assume. (*Il retombe en arrière sur son siège, épuisé.*)

SIR PATRICK. — Alors, monsieur Dubédat, puisque Sir Ralph a offert, avec beaucoup d'amabilité, de se charger de votre cas, et puisque les deux minutes que je vous ai accordées sont largement passées, je vous prie de m'excuser. (*Il se lève.*)

LOUIS. — Oh! Certainement, certainement! J'ai tout à fait fini; je n'ai plus besoin de vous... (*Il se lève et tient en l'air le bloc à esquisses.*) Voilà!... Pendant que vous, vous avez parlé, moi, j'ai agi... Que reste-t-il de votre leçon de morale? Rien qu'un peu d'acide carbonique qui rend la chambre malsaine... Que reste-t-il de mon travail? Ceci! Regardez. (*Ridgeon se lève pour regarder.*)

SIR PATRICK, *qui est descendu de l'estrade pour s'approcher de Dubédat.* — Comment, jeune drôle! C'était mon portrait que vous étiez occupé à dessiner?

LOUIS. — Mais certainement!... Que pouvais-je faire d'autre?

SIR PATRICK, *lui prend le dessin des mains et grogne d'un air approbateur.* — Pas mal, ça, pas mal! Vous ne trouvez pas, Ridgeon?

RIDGEON. — Ma foi oui. Si bon même que je voudrais bien l'avoir.

SIR PATRICK. — Merci, mais moi-même je tiens aussi à l'avoir... Qu'en pensez-vous Coutelier?

COUTELIER, *se lève et s'approche pour regarder.* — Ah non, sacredié! C'est moi qui aurai cela.

LOUIS. — Je voudrais bien pouvoir vous l'offrir, Sir Patrick, mais je paierais plutôt cinq louis que de m'en séparer.

RIDGEON. — Eh bien, je vous en donne six, moi.

COUTELIER. — Et moi dix.

LOUIS. — Sir Patrick y a moralement droit, je crois, puisque c'est lui qui a posé... Puis-je envoyer cela chez vous, Sir Patrick, pour douze louis?

SIR PATRICK. — Douze louis! Ah non, fussiez-vous même Président de l'Académie des Beaux-Arts, jeune homme! (*Il lui rend son dessin d'un air décidé et se détourne pour prendre son chapeau.*)

LOUIS. — Bontemps, en voulez-vous pour douze louis?

BON, *venant se placer entre Louis et Coutelier.* — Douze louis? Oui, je le prends à ce prix. (*Il le prend et le présente à Sir Patrick.*) Acceptez cela de moi, Paddy; et puissiez-vous le contempler de longues années encore!

SIR PATRICK. — Merci. (*Il met le dessin dans son chapeau.*)

BON. — Inutile de régler cela avec vous maintenant, mon cher monsieur Dubédat. Mes honoraires s'élèveront à bien plus que cela... (*Il prend lui aussi son chapeau.*)

LOUIS, *avec indignation.* — Sacré nom de Dieu!... En voilà une saleté!... Je me laisserais plutôt tuer que de faire une chose comme celle-là!... En réalité, vous me volez ce dessin.

SIR PATRICK, *d'un ton sec.* — Enfin, Monsieur, nous avons tout de même réussi à vous convertir à croire à la moralité, n'est-ce pas?

LOUIS. — Ouat!... (*A Coutelier.*) Je ferai un autre dessin pour vous, Coutelier, si vous voulez me donner les dix louis que vous me promettiez.

COUTELIER. — Entendu. Je paierai à la livraison.

LOUIS. — Oh!... Mais pour qui me prenez-vous donc?... Vous n'avez donc pas confiance en mon honneur?

COUTELIER. — Ma foi non, aucune.

LOUIS. — Ah!... Évidemment, si ce sont là vos sentiments, vous ne pouvez rien y changer... Avant que vous ne partiez, Sir Patrick, vous me permettrez, n'est-ce pas, d'aller chercher Jennifer? Je sais qu'elle aimerait bien vous voir, si vous n'y voyez pas d'inconvénient... (*Il se dirige du côté de la porte intérieure.*) — Mais avant qu'elle entre, un mot, je vous prie. Vous tous, ici, vous venez de parler de moi d'une façon passablement libre, et dans ma propre maison, encore. Cela m'est égal, à moi, tout à fait égal. Je

suis un homme et je sais ce que j'ai à faire. Mais dès que Jennifer sera entrée, n'oubliez pas, je vous prie, que c'est une femme comme il faut et que vous, vous êtes supposés être des hommes comme il faut. (*Il sort.*)

COUTELIER. — Eh bien, ma parole!!! (*Il abandonne la partie, car il la considère comme indescriptible, et s'en va, en hochant la tête, prendre son chapeau.*)

RIDGEON. — En voilà de l'impudence!... Sacristi!...

BON. — Je ne serais nullement surpris d'apprendre qu'il soit très bien apparenté. Chaque fois que je rencontre de la dignité et une grande possession de soi, sans aucune cause apparente, je diagnostique une bonne famille.

RIDGEON. — Diagnostiquez le génie artistique, mon cher. Voilà qui explique sa dignité et sa possession de soi.

SIR PATRICK. — Oui, le monde est ainsi fait. Les honnêtes gens sont toujours sermonnés et décontenancés par les snobs.

BON, *se refusant complètement à admettre cela.* — Je ne suis pas décontenancé, moi, pas du tout... Par Dieu, je voudrais bien le voir, l'homme qui pourrait me décontenancer! (*Jennifer entre.*) Ah! madame Dubédat!... Eh bien, comment allons-nous aujourd'hui?

MADAME DUBÉDAT, *lui serrant la main.* — Merci à tous d'être venus. Merci... (*Elle donne la main à Coutelier.*) — Oui, la vie vaut d'être vécue, depuis que je vous connais... Depuis cette soirée de Richmond, je n'ai plus eu un seul instant de crainte. Et avant, avant, je n'avais que de la crainte... Mais ne voulez-vous pas vous asseoir pour me dire le résultat de la consultation?

COUTELIER. — Si vous le permettez, Madame, je vais m'en aller. J'ai un rendez-vous... Avant que je ne parte, permettez-moi de vous dire que je suis tout à fait d'accord avec mes collègues, ici présents, quant à la nature du cas. En ce qui concerne la cause et le remède, ce n'est pas mon affaire. Je ne suis qu'un chirurgien et ces messieurs sont des médecins. Ils vous conseilleront. Je puis avoir mes opinions à moi. En fait, je les ai; et elles sont parfaitement connues de mes collègues. Si on a besoin de moi — et finalement, on aura certainement besoin de moi — ils savent où me trouver; et je suis toujours entièrement à votre service. Je ne vous dis donc pas adieu, mais au revoir, au revoir. (*Il sort, laissant Jennifer très intriguée par ce départ inattendu et ces façons cérémonieuses.*)

SIR PATRICK. — Moi aussi, Madame, je vous prierai de m'excuser.

RIDGEON, *avec inquiétude.* — Vous partez?

SIR PATRICK. — Oui... Je ne puis être d'aucune utilité ici et il faut que je m'en retourne. Comme vous le savez, Madame, je ne pratique plus maintenant; et ce n'est pas moi qui serai chargé du cas... Il est entre les mains de Sir Colenso Ridgeon et de Sir Ralph

Bontemps. Ils connaissent mon opinion... Au revoir, donc, Madame, au revoir. (*Il s'incline et fait mine de se diriger vers la porte.*)

MADAME DUBÉDAT, *le retenant.* — Ce n'est rien de mauvais, n'est-ce pas? Vous ne pensez pas que Louis aille plus mal, dites?

SIR PATRICK. — Non, non. Il ne va pas plus mal. Il est exactement comme à Richmond.

MADAME DUBÉDAT. — Oh, merci, merci! Vous m'aviez fait peur. Excusez-moi.

SIR PATRICK. — N'en parlons pas, Madame. Au revoir. (*Il sort.*)

BON. — Dites-moi, Madame, puisque c'est moi qui vais prendre en main le malade...

MADAME DUBÉDAT, *d'un ton d'appréhension, avec un regard du côté de Ridgeon.* — Vous!... Mais je croyais que Sir Colenso...

BON, *rayonnant à la conviction qu'il lui fait une surprise des plus flatteuses.* — Chère Madame, c'est moi qui soignerai votre mari.

MADAME DUBÉDAT. — Mais...

BON. — Pas un mot de plus, Madame. C'est un plaisir pour moi, à cause de vous. Sir Colenso Ridgeon est bien mieux à sa place dans le laboratoire de bactériologie. Et moi, je serai tout à fait à ma place au chevet du malade. Votre mari sera traité exactement comme si c'était un des membres de la famille royale. (*Madame Dubédat, mal à l'aise, veut de nouveau protester.*) Non, non, Madame, pas de gratitude; cela me gênerait, je vous assure. Puisque je prends le malade en main, permettez-moi de vous demander si vous êtes particulièrement attachée à cet appartement? Évidemment, l'auto annihile toutes les distances, mais j'avoue tout de même que si vous étiez plus près de moi, ce serait un petit peu plus commode.

MADAME DUBÉDAT. — Vous le voyez, l'atelier et l'appartement se tiennent; cela ne fait qu'un... J'ai eu tant à souffrir dans les hôtels meublés! Les domestiques sont si malhonnêtes que c'en est effroyable...

BON. — Ah, vraiment, ils sont ainsi? Vraiment? Pauvre dame!

MADAME DUBÉDAT. — Jamais je n'ai eu l'habitude de mettre tout sous clef. Et souvent, très souvent, j'ai remarqué qu'il me manquait de petites sommes d'argent. A la fin, une chose épouvantable est arrivée : un billet de cent francs a disparu. Je l'ai retrouvé chez la femme de chambre, et elle a eu l'audace de me dire que c'était Louis qui le lui avait donné. Il m'a empêché de faire quoi que ce soit. Il est si sensible que ces choses le mettent hors de lui.

BON. — Ah... hem... Ha... Oui, oui, n'en parlons plus, Madame. Vous ne déménagerez pas. Et puisque la montagne ne veut pas venir à Mahomet, Mahomet ira à la montagne. Et maintenant je me sauve. Je vous écrirai pour prendre rendez-vous. Nous commencerons à stimuler les phagocytes... voyons... mardi prochain peut-

être. Mais je vous le ferai savoir d'une façon certaine. Reposez-vous en sur moi; ne vous inquiétez pas; mangez régulièrement; dormez bien; ne vous laissez pas abattre; maintenez le patient de bonne humeur; ne désespérez pas; pas de tonique meilleur qu'une jolie femme; pas de médecine comme la bonne humeur; pas de ressource comme la science... au revoir, au revoir... (*Après une poignée de mains — elle, trop accablée pour parler — il sort, en s'arrêtant pour dire à Ridgeon* :) Envoyez-moi donc, mardi matin, un tube de bonne et forte antitoxine. N'importe quelle espèce conviendra, n'oubliez pas!... Au revoir, Ridgeon. (*Il sort.*)

RIDGEON. — Vous avez l'air de nouveau toute découragée... (*Elle est presque en larmes.*) Eh bien, quoi?... Voyons!... Est-ce que vous êtes déçue?

MADAME DUBÉDAT. — Je sais que je devrais être très reconnaissante... oui, certainement, je suis très reconnaissante, croyez-moi, mais, mais...

RIDGEON. — Mais quoi? Voyons!

MADAME DUBÉDAT. — Je m'étais imaginée, dans le fond de mon cœur, que ce serait vous qui guéririez Louis.

RIDGEON. — Mais Sir Ralph Bon...

MADAME DUBÉDAT. — Oui, oui, je sais, je sais. C'est un grand privilège de l'avoir... Mais ce que j'aurais souhaité que ce fût vous! Ce n'est pas raisonnable, je le sais... Mais je ne peux pas vous expliquer cela, j'ai l'instinct très fort que vous le guéririez... Je ne sens pas, je ne peux pas sentir la même chose vis-à-vis de Sir Ralph... Vous m'aviez promis, pourtant!... Pourquoi avez-vous abandonné Louis?

RIDGEON. — Je vous l'ai dit. Je ne peux pas me charger de nouveaux cas.

MADAME DUBÉDAT. — Mais à Richmond...

RIDGEON. — A Richmond, j'ai cru un moment que je pourrais faire place à un nouveau cas. Mais mon vieil ami, le docteur Blenkinsop a revendiqué cette place. Il a le poumon attaqué.

MADAME DUBÉDAT, *n'attachant aucune importance à Blenkinsop.* — Vous voulez parler de cet homme d'un certain âge, un peu niais...

RIDGEON, *d'un ton sévère.* — Je veux parler de ce monsieur qui a dîné avec nous. Un excellent et honnête homme, dont la vie est aussi précieuse que celle de n'importe qui. Je me suis arrangé pour prendre son cas entre mes mains, et pour laisser Sir Ralph s'occuper de celui de monsieur Dubédat.

MADAME DUBÉDAT, *lui répliquant avec indignation.* — Je vois ce qui en retourne!... Oh! c'est haineux, vil, cruel!... Et moi qui croyais que vous, vous seriez au-dessus de pareils sentiments!

RIDGEON. — Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas.

MADAME DUBÉDAT. — Mais pensez-vous donc que je ne sache pas?... Pensez-vous que ce ne soit jamais encore arrivé?... Pourquoi tout le monde se tourne-t-il contre lui?... Vous ne pouvez donc pas lui pardonner de vous être supérieur? d'être plus habile? plus noble? d'être un grand artiste?

RIDGEON. — Mais si, je peux lui pardonner tout cela.

MADAME DUBÉDAT. — Mais alors, vous avez donc quelque chose à dire contre lui?... J'ai mis au défi tous ceux qui se sont tournés contre lui, je les ai mis au défi en face, de me dire quel mal il avait fait, quelle pensée ignoble il avait pu énoncer... Ils m'ont toujours avoué qu'ils n'en trouvaient aucune... C'est vous maintenant que je mets au défi... De quoi l'accusez-vous, dites?

RIDGEON. — Je suis comme les autres... Je ne trouve rien à dire en face contre lui.

MADAME DUBÉDAT, *non satisfaite*. — Mais vos manières sont changées... Et puis, vous avez violé la promesse que vous m'aviez faite de faire de la place pour lui, pour le soigner vous-même.

RIDGEON. — Vous n'êtes pas raisonnable, il me semble... Vous avez obtenu pour lui le meilleur conseil médical de tout Londres, et son cas est aux mains d'un maître de la profession. Sûrement...

MADAME DUBÉDAT. — Oh! C'est cruel de me répéter encore cela... Tout semble être très bien et me donner tort... Mais en réalité, je n'ai pas tort... J'ai foi en vous et je n'ai pas foi en les autres. Nous en avons déjà tant vus, de docteurs, que j'en suis arrivée à savoir parfaitement quand ils ne font que causer et ne savent rien faire... Avec vous, c'était différent. Ne dites pas non, je le sais... Il faut que vous m'écoutiez, Docteur. (*Avec une appréhension soudaine.*) Est-ce que je vous offense en vous appelant Docteur, au lieu de vous donner votre titre?

RIDGEON. — Ce serait idiot, cela. Je suis docteur, madame, simplement docteur. Mais gardez-vous bien d'appeler Coutelier un docteur.

MADAME DUBÉDAT. — Je ne m'occupe pas de monsieur Coutelier. C'est vous qui devez vous montrer mon ami!... Je vous en prie, asseyez-vous et écoutez-moi un moment seulement. (*Il consent d'une grave inclination de tête et s'assied sur le canapé, tandis qu'elle s'assied sur la chaise, près du chevalet.*) Merci. Je ne vous retiendrai pas longtemps; mais il faut que je vous dise l'entière vérité... Ecoutez. Je connais Louis comme nul autre au monde ne le connaît et ne pourra jamais le connaître. Je suis sa femme. Je sais qu'il a de petits défauts : des impatiences, des susceptibilités, même de menus égoïsmes qui sont pour lui des choses trop triviales pour qu'il les remarque. Je sais que parfois il choque les gens au sujet de l'argent,

parce qu'il est complètement, trop même, au-dessus de cela et qu'il ne peut comprendre la valeur que les gens ordinaires y attachent... Dites-moi... Est-ce que?... Vous a-t-il emprunté de l'argent?

RIDGEON. — Il m'en a demandé... une fois.

MADAME DUBÉDAT, *les larmes emplissant de nouveau ses yeux.* — Ah! Que j'en suis fâchée... Que j'en suis fâchée!... Mais il ne le fera plus jamais, jamais. Je vous en donne ma parole. Il me l'a promis ici même, dans cette chambre, un moment avant votre arrivée... et il est incapable, vous savez, de violer sa parole. C'était vraiment sa seule faiblesse. Et maintenant, la voilà vaincue, abandonnée à jamais.

RIDGEON. — Est-ce que c'était vraiment sa seule faiblesse?

MADAME DUBÉDAT. — Parfois aussi, il est peut-être un peu faible au sujet des femmes. Mais elles l'aiment tant! Puis elles lui tendent toujours des pièges. Et naturellement, comme il prétend ne pas croire à la moralité, les gens pieux ordinaires se figurent qu'il est mauvais... Vous pouvez donc comprendre, n'est-ce pas, comment cela donne lieu à toutes sortes de bavardages contre lui. Et puis cela se répète, cela se répète jusqu'à ce que même ses bons amis soient montés contre lui.

RIDGEON. — Oui, je comprends, je comprends.

MADAME DUBÉDAT. — Ah! Si seulement vous connaissiez comme moi l'autre côté de son caractère!... Oui, Docteur, je vous le dis, si Louis se déshonorait par quelque acte vraiment malhonnête, je me tuerais!

RIDGEON. — Voyons, voyons, voyons! N'exagérez pas!

MADAME DUBÉDAT. — Si, si, si, je me tuerais!... Ah! Vous autres Saxons, vous ne comprenez pas cela!

RIDGEON. — Là-bas, en pays celte, dans votre Cornouailles, vous ne voyez pas grand'chose du monde, n'est-ce pas?

MADAME DUBÉDAT, *avec naïveté.* — Mais si, mais si!... J'ai vu chaque jour la beauté du monde, en masse, bien plus que jamais vous ne pouvez voir ici, à Londres... Mais j'ai vu très peu de monde, si c'est là ce que vous voulez dire. J'étais enfant unique.

RIDGEON. — Oui, cela explique beaucoup de choses.

MADAME DUBÉDAT. — J'ai fait une quantité de rêves, et finalement, ils se sont tous résumés en un seul.

RIDGEON, *soupirant à moitié.* — Oui, oui, le rêve habituel.

MADAME DUBÉDAT, *surprise.* — Il est habituel?

RIDGEON. — Je le pense. Mais vous ne m'avez pas dit ce qu'il était.

MADAME DUBÉDAT. — Eh bien, je ne voudrais pas que ma vie soit gaspillée. Par moi-même, je ne pouvais rien faire; mais j'avais un peu de fortune, et, grâce à elle, je pouvais être de quelque uti-

lité. J'avais aussi un peu de beauté; mais ne me croyez pas vaine parce que je m'en rends compte. Je savais que les hommes de génie ont toujours, au début, une lutte cruelle à soutenir avec la pauvreté et la méconnaissance. Mon rêve, voyez-vous, était d'en sauver un de cela, et d'apporter dans sa vie un peu de charme et de bonheur. J'ai prié le ciel de me l'envoyer. Aussi, je crois fermement qu'en réponse à ma prière, le ciel guida Louis vers moi. Il n'était pas plus semblable aux autres hommes que j'avais rencontrés, que les rives de la Tamise ne sont semblables à nos côtes de Cornouailles. Il voyait tout ce que je voyais, et il me le dessinait. Il comprenait tout... Il vint à moi comme un enfant. Imaginez, Docteur, qu'il n'eut jamais l'idée de m'épouser! Il ne pense jamais aux choses auxquelles pensent les autres hommes. C'est moi qui dus le lui proposer moi-même. Alors, il m'a répondu qu'il n'avait pas d'argent. Quand je lui eus dit que j'en avais, moi, il a répondu : « Ah! très bien », tout comme un enfant. Il est comme cela, toute nature, homme par les pensées, grand poète et grand artiste dans ses rêves, enfant dans ses façons. Je me suis donnée à lui avec tout ce que j'avais, pour qu'il puisse atteindre la haute cime ensoleillée, avec de la joie plein les yeux... Si je perdais ma foi en lui, ce serait la ruine et l'échec de ma vie... Je m'en retournerais en Cornouailles, pour y mourir. Je pourrais vous montrer l'endroit précis de la falaise d'où je me jetterais... Il faut que vous me le guérissiez, voyez-vous... Il faut que vous me le rendiez tout à fait bien portant... Je sais que vous le pouvez et que nul autre ne le peut... Ne me refusez pas ce que je vais vous demander, je vous en supplie. Soignez Louis vous-même et laissez Sir Ralph soigner le docteur Blenkinsop.

RIDGEON, *d'un ton lent.* — Madame Dubédat, croyez-vous vraiment, comme vous le dites, dans ma science et dans mon habileté?

MADAME DUBÉDAT. — Absolument. Je n'accorde pas ma confiance à demi.

RIDGEON. — Je le sais. Eh bien, je vais vous mettre à l'épreuve, durement. Me croirez-vous si je vous dis que je comprends ce que vous venez de me dire; que je n'ai d'autre désir que de vous servir de mon amitié la plus fidèle, et qu'à tout prix je veux vous conserver votre héros.

MADAME DUBÉDAT. — Oh!... Pardonnez-moi! Pardonnez tout ce que je vous ai dit! Vous me le conserverez.

RIDGEON. — Advienne que pourra! (*Elle lui baise la main. Il se lève vivement.*) Attendez! Vous n'avez pas tout entendu... (*Elle se lève aussi.*) Vous devez me croire lorsque je vous dis que la seule chance de vous conserver votre héros repose sur ce fait que Louis soit soigné par Sir Ralph.

MADAME DUBÉDAT, *avec fermeté.* — Vous le dites; je ne doute plus. Je vous crois. Merci.

RIDGEON. — Au revoir. (*Elle lui prend la main.*) J'espère que ce sera une amitié durable.

MADAME DUBÉDAT. — Oui, mes amitiés ne finissent qu'avec la mort.

RIDGEON. — La mort ne finit-elle pas tout?... Au revoir. (*Il sort après lui avoir lancé un regard de pitié, accompagné d'un soupir qu'elle ne comprend pas.*)

BERNARD SHAW

(*La fin prochainement.*)

RENAN AU SÉMINAIRE[1]

II

Renan, dans ses *Souvenirs*, appelle « visée de génie », le choix que l'archevêque avait fait de l'abbé Dupanloup pour la direction de Saint-Nicolas. L'expression est à peine hyperbolique. Les sept années pendant lesquelles il a gouverné cette maison ont été pour elle une période d'éclatante renommée au dehors, de « vie intense », de débordante activité scolaire, de ferveur littéraire enthousiaste, de vertu et de flamme juvéniles, au dedans. Tous ceux qui s'y sont trouvés à cette époque en ont gardé un étonnant souvenir.

Dans le vieil et austère établissement de la rue de Pontoise, le nouveau supérieur n'était arrivé que pour tout renouveler. La faveur des familles du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré, faveur portée au comble par le succès de sa mission auprès de Talleyrand, lui en avait procuré les moyens. Comme elles lui offraient tout ce qu'il voulait, il leur demanda de l'argent pour rebâtir, dans toute la mesure possible, des locaux sombres et insuffisants. Et il leur demanda leurs fils, souhaitant que sa maison fût « une maison d'éducation modèle, telle qu'il la concevait, et non plus un séminaire au type ascétique et clérical ». « La jeunesse destinée à

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1921.

l'état ecclésiastique et la jeunesse destinée au premier rang social lui paraissaient devoir être élevées de la même manière. » Il espérait que la future élite cléricale qu'il préparait gagnerait à ce « mélange avec des jeunes gens du monde, soumis aux mêmes disciplines, une teinture et des habitudes plus distinguées que celles qui résultent de séminaires peuplés uniquement d'enfants pauvres et de fils de paysans[1] ». En même temps, les ressources apportées par cette clientèle riche lui permettaient de faire une vie plus douce et plus délicate à tous ces enfants qui ne payaient point. Qu'une telle conception lui ait inspiré une ardeur particulière pour la réaliser (à lui qui mettait tant d'ardeur à tout) on le comprend profondément, si l'on songe qu'elle était comme une émanation de sa personne elle-même, en qui le hasard mystérieux et complexe de sa naissance avait réuni un aristocrate de haute lignée avec un enfant du peuple recueilli par l'Église et lui devant tout.

C'est ce caractère aristocratique qui était nouveau. L'admission, parmi les futurs clercs, d'un certain nombre de jeunes gens destinés à l'état laïque, se pratiquait déjà dans beaucoup de petits séminaires. Comme ceux-ci étaient alors les seules maisons d'enseignement catholique, les familles qui désiraient faire élever leurs enfants par les prêtres, étaient obligées de les y placer, jusqu'aux deux dernières années d'études, lesquelles, en raison du monopole, devaient s'accomplir au lycée, si l'on voulait avoir accès au baccalauréat. Mais il était entendu que cette admission ne constituait qu'une tolérance révocable et que l'élément profane devait se plier aux mœurs et aux règles de l'élément clerc, et en revêtir, si j'ose dire, la grise couleur. A Saint-Nicolas, les choses prirent une tournure différente. D'une part, l'éclat social des noms que l'abbé Dupanloup attirait se communiqua à sa maison et la mit à la mode; Cousin, dans un discours parlementaire de ce temps, observe que la bourgeoisie riche trouve maintenant « du bel-air » de placer ses fils au petit Séminaire de Paris. D'autre part, l'autorité du supérieur était trop grande et il était, dirai-je, trop prêtre dans l'âme, pour accepter que le sérieux des mœurs eût à souffrir

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 170.

d'un renom si parisien. Il voulut que Saint-Nicolas atteignît un grand prestige mondain pour la délicatesse des manières et l'élégance brillante des études, et qu'il restât petit séminaire pour la sévérité de la discipline morale et la prépondérance de la religion. Deux desseins qu'il embrassait avec une égale ferveur et qu'il était homme à concilier. On jugera de sa rigueur par le trait suivant : le jeune neveu de Victor Hugo lui ayant été proposé comme élève, il posa pour condition que l'oncle ne vînt jamais porter au parloir le bruit d'une renommée trop étourdissante pour de jeunes oreilles, trop fascinatrice pour de jeunes cœurs[1]. Faire accepter une telle sévérité à des gens du monde, réaliser un complet amalgame moral entre des jeunes gens pris aux antipodes de la société, était chose difficile. L'abbé Dupanloup y parvint par son ascendant. Renan observe que la considération primordiale par lui attachée au talent l'y aida beaucoup : « L'idée que le talent primait tout le reste, étouffait les divisions et, au bout de huit jours, le plus pauvre garçon débarqué de province, gauche, embarrassé, s'il faisait un bon thème ou quelques vers latins bien tournés, était l'objet de l'envie du petit millionnaire qui payait sa pension sans s'en douter[2]. »

S'il réussit dans une tâche où eussent échoué tant d'autres, ce fut par la passion qu'il y mettait et par la prodigieuse action personnelle dont cette passion était la source. On eût dit qu'il animait et remplissait la maison à lui seul. Chacun de ses deux cents élèves, « existant distinct dans sa pensée », se sentait perpétuellement en sa présence et comme sous son souffle. « Il était pour chacun d'eux l'excitateur... le motif de vivre et de travailler[3]. » Bien que son pouvoir fût réellement sans bornes, ce n'est point par la crainte qu'il régnait, mais par le mouvement que sa vie exubérante et passionnée imprimait à toute chose, depuis les études et l'émulation qu'il stimulait à un degré dont nous n'avons plus idée depuis longtemps, jusqu'aux parties de barres où il se mêlait en dépit de la quarantaine approchante, et sans y rien perdre de son autorité. « Il nous entraînait, écrit le cardinal Lavigerie, son

1. Schœner, t. II, p. 362.
2. Renan, *Souvenirs*, p. 170.
3. Renan, *Souvenirs*.

ancien élève, à la manière d'un ouragan de lumière et de feu, courbant et absorbant tout, comme c'est la loi des personnalités puissantes[1]... » Le moment où cette puissance communicative atteignait ses plus hauts effets, c'était celui de la « lecture spirituelle », demi-heure quotidienne où il réunissait la totalité de ses élèves et enlevait de son éloquence ces jeunes esprits frémissants. « Toute circonstance de la vie intérieure de la maison, tout événement personnel au supérieur ou à l'un de ses élèves était l'occasion d'un entretien rapide, animé », et comme le léger tison allumant le feu oratoire, où se donnait tout entière l'âme du chef. La littérature y avait sa place. Certains entretiens sur Virgile firent une impression inouïe. « La séance des notes du vendredi était quelque chose de plus saisissant et de plus personnel encore. Chacun vivait dans l'attente de ce jour. Les observations dont le supérieur accompagnait la lecture des notes étaient la vie ou la mort. »

En principe, le gouvernement des maisons d'éducation catholique est absolu et paternel, à la différence des établissements de l'État, soumis à une réglementation du dehors et où l'autorité s'exerce sous mille contrôles et regards de l'administration universitaire et des parents. A Saint-Nicolas, ces caractères se trouvaient fort accentués, du fait qu'une seule main y concentrait l'autorité sur tous les détails et que cette main se montrait impérieuse et cassante au point de provoquer contre elle, si j'en crois une tradition répandue dans le clergé, d'assez âpres murmures. Ces murmures ne venaient pas des élèves, mais, dit-on, des collaborateurs ecclésiastiques de M. Dupanloup, auxquels il s'en faut qu'il fût toujours agréable. Plus tard, évêque d'Orléans, on le verra beaucoup plus aimé de ses laïques que de ses prêtres, qui porteront mal le joug et s'abonneront, en manière de fronde, à *l'Univers* de Veuillot. Vérification faite en ce qui concerne Saint-Nicolas, et autant qu'il est possible en une question de ce genre, cette disposition d'impatience irritée n'aurait existé que chez une partie du personnel enseignant, dont la majorité se serait philosophiquement accommodée des intempérances autoritaires du maître, en faveur de ses vertus, ou bien se serait laissé enlever

1. Lettre-préface au tome III de la *Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange.

dans son tourbillon et l'aurait suivi avec l'enthousiasme d'un dévouement sans bornes[1]. De ses élèves, en tout cas (et c'est ce qui nous intéresse), il était, comme dit Renan « adoré ». Eux voyaient en lui le père plus que le maître. Renan nous apprend qu'il n'existait pas de punition au petit séminaire; un élève qui ne donnait pas satisfaction était exclu. Ce renseignement n'est pas tout à fait exact en droit; il l'est en fait. On ne punissait pas, bien que certaines punitions fussent prévues, mais le supérieur prononçait facilement et sans appel l'exclusion d'un élève. Et ce qui est intéressant, c'est qu'il ne la prononçait pas seulement pour des fautes qui l'auraient déterminée en tout collège bien tenu, mais aussi en l'absence de fautes positives, et à cause de tendances qui, sans être perverses en elles-mêmes, faisaient un sujet réfractaire à l'impulsion générale qu'il voulait donner. « Vous êtes un excellent jeune homme; mais votre esprit n'est pas ce qu'il nous faut; séparons-nous amis; quel service puis-je vous rendre[2]? »

***

Les appréciations de Renan sur l'éducation de Saint-Nicolas, appréciations qui ne figurent pas seulement dans ses *Souvenirs*, rédigés à quarante ans de distance, mais qui se répandaient déjà dans ses lettres à François Liart, écrites

1. De ces derniers devait être M. Du Chesne, professeur de rhétorique. M. Dupanoup ayant fait en décembre 1840, un voyage à Rome, il écrit dans son compte rendu hebdomadaire du travail de la classe : « Enfin tout eût été parfait, si pendant cette semaine, il n'y avait pas eu quelqu'un de moins à Saint-Nicolas; Horace n'aurait pas manqué de lui dire :

Serus in coelum redeas...
...Hic ames dici pater atque princeps.

Et ailleurs, à propos d'un devoir d'élève : « Henri Nollin nous a raconté en vers latins une visite de Pierre le Grand à la Sorbonne, comme un homme qui trouve heureux ceux qui vont en Sorbonne! » M. Dupanloup venait d'être, comme nous le mentionnerons plus loin, chargé de la chaire d'éloquence sacrée à la Faculté de Théologie, en Sorbonne. J'emprunte ces textes naïfs aux cahiers de notes de la classe de rhétorique pour l'année 1840-1841. Ces vieux registres scolaires de Saint-Nicolas sont en la possession de M. l'abbé Schœner, qui a bien voulu nous les communiquer. Nous y ferons d'abondants et, croyons-nous, de curieux emprunts

2. *Souvenirs*, p. 187.

d'Issy et de Saint-Sulpice, dans les trois années qui suivirent sa sortie du petit séminaire, nous intéressent à deux titres. Tout d'abord pour le jour dont elles éclairent un sujet qu'il a lui-même tant contribué à rendre célèbre, et sur lequel nous complétons et corrigeons, autant qu'il est besoin ses informations par des informations d'autres sources; en second lieu, parce que l'influence qu'il a reçue de cette éducation et ses réactions à son égard constituent le premier chapitre important de l'histoire de sa pensée, chapitre moins émouvant que celui de son passage à Saint-Sulpice, plus décisif cependant qu'on ne serait porté à le croire, d'après l'âge qu'il avait alors.

Renan loue et nous louons avec lui l'abbé Dupanloup pour l'extraordinaire élan que son action brûlante imprimait au travail et au désir de bien faire de tous ses élèves, pour l'aliment que son zèle fournissait à la plus noble passion de la jeunesse, qui est l'admiration et la reconnaissance pour un maître. Il le loue surtout de s'être formé de l'éducation une certaine idée d'ensemble, même critiquable sous plus d'un rapport, d'avoir eu en vue un certain résultat moral et social déterminé, un type d'homme qu'il se donnait mission de préparer pour la société et pour l'Église. C'est cette vue directrice, cette orientation supérieure qui fait défaut à beaucoup de prétendus éducateurs pour lesquels l'éducation ne consiste qu'en une juxtaposition d'enseignements et de disciplines dispersés, sans tendances communes. Le supérieur de Saint-Nicolas subordonnait tous les moyens de la règle et de l'instruction à un plan de formation générale. Toute sa pédagogie était orientée sur un idéal. Et c'est ce qui lui conférait, quelques défauts qu'elle pût offrir, quelles que pussent être les insuffisances de cet idéal, un incontestable caractère de grandeur et de générosité.

De plus, s'il avait le tempérament autoritaire, sa pédagogie était libérale. Elle se fondait sur une dose de confiance raisonnable en la nature de l'enfant. Il voulait avant tout la franchise, la pleine ouverture du cœur. De vifs défauts, mêlés à cette qualité, qui en emporte tant d'autres avec elle, l'inquiétaient moins qu'une vertu tranquille et d'apparence irréprochable derrière laquelle on ne sait ce qui couve. Il a écrit

des choses profondes (la psychologie de l'enfance est la seule matière sur laquelle il ait eu quelque profondeur) sur la troublante énigme morale d'un enfant auquel on n'a jamais rien à reprocher. Il condamnait la culture du scrupule. Il bannissait la contrainte et la peur en fait de pratique religieuse. Que les tièdes fussent tièdes! Il s'agissait de les toucher, non de les terroriser. Il raconte, dans son livre sur l'*Éducation*, avoir eu quelques élèves qui ne faisaient pas leurs Pâques et n'avoir pas traité « ces pauvres enfants » moins bien que les autres. Ceux-là l'en admireront, dont le jeune âge a été tourmenté par des prêtres maladroits, qui, les voyant, quoique parfaitement honnêtes, peu capables d'émotions pieuses ou bien touchés de quelque trouble précoce des sens, les traînaient à confesse comme des criminels. Je n'en parle pas d'après Renan, qui, alors régulier de piété et d'imagination fort pure, n'était pas exposé à ces persécutions et n'a pas mesuré le prix d'un maître qui les réprouvait de toute sa virilité et sa droiture de franc soldat.

Renan, par ailleurs, exagère ou du moins, il souligne trop, quand il dit que M. Dupanloup était « à lui seul le règlement » de la maison. Nous ne croyons pas avoir donné une faible idée de la vivacité ni des excès de son action personnelle. Nous devons dire pour ne rien omettre, qu'il ne s'y confiait pas uniquement et qu'il a élaboré bien des règles intérieures, jugées bonnes après lui et assez généralement adoptées dans les maisons du genre de la sienne. Ses interminables ouvrages sur l'*Education* sont bien loin de renfermer une substance proportionnée à leur volume. Il serait pourtant fort injuste de nier qu'il y ait pour les éducateurs, catholiques ou non, beaucoup de bonnes idées à y prendre.

Arrivons aux très sérieux défauts que Renan trouve à reprocher à la formation de Saint-Nicolas. Ils sont d'ordre intellectuel et se laissent ramener à un certain défaut fondamental et unique, qui se faisait sentir dans les divers domaines de l'enseignement par des effets similaires.

Dans le domaine religieux tout d'abord, par la façon superficielle dont les données dogmatiques du christianisme étaient proposées aux esprits, dont les croyances qu'il impose étaient établies et fondées au regard de l'intelligence.

Voici comment Renan s'en exprime dans le fameux passage de ses *Souvenirs* où il veut rendre le contraste qui le frappa entre le milieu breton d'où il sortait, et le milieu parisien où il tombait :

Ma venue à Paris fut le passage d'une religion à une autre. Mon christianisme de Bretagne ne ressemblait pas plus à celui que je trouvais ici, qu'une vieille toile, dure comme une planche, ne ressemble à de la percale. Ce n'était pas la même religion. Mes vieux prêtres, dans leur lourde chape romane, m'apparaissaient comme des mages ayant les paroles de l'éternité; maintenant, ce qu'on me présentait, c'était une religion d'indienne et de calicot, une piété musquée, enrubannée, une dévotion de petites bougies et de petits pots de fleurs, une théologie de demoiselles, sans solidité, d'un style indéfinissable, composite comme le frontispice polychrome d'un livre d'Heures de chez Lebel.

Ces figures veulent dire qu'à Tréguier, le Christianisme était présenté dans l'antique nudité de sa pure substance doctrinale, comme il l'est dans le *Catéchisme du concile de Trente*, ou dans l'*Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet. Les formules dogmatiques des Conciles, les preuves historiques et théologiques de la « vraie religion », telles que les ont élaborées les Pères et les Scolastiques, y étaient jugées l'alpha et l'omega de ce qu'il faut enseigner et expliquer sans vains ornements, comme sans atténuations prudentes. Ces vieilles démonstrations, à base de surnaturel et de miracle, mais développées, à partir de cette base, par les seuls moyens du raisonnement et de l'analyse, n'y étaient point remplacées par des arguments éblouissants et sonores, empruntés aux beautés de la religion chrétienne, aux inspirations dont elle dote les arts et aux effets qu'y puise l'éloquence, aux tableaux touchants et gracieux de ses cérémonies solennelles, au souvenir ému que Napoléon Ier avait gardé du jour de sa première communion, au témoignage rendu à l'Évangile par de fameux guerriers, des grands savants, des membres de l'Institut. On n'y prouvait point la divinité de Jésus-Christ « par Mahomet ou par la bataille de Marengo ». « Ces pantalonnades théologiques qu'on fait applaudir à Notre-Dame, à force d'aplomb et d'éloquence, n'avaient aucun accès auprès de ces sérieux chrétiens. » Les « pantalonnades » en question sont, il est vrai, de Lacordaire, et les sérieux chrétiens dont

Renan nous parle en cet endroit sont les Messieurs de Saint-Sulpice. Mais Renan met (un peu bien sommairement et sans assez d'égard à la notable diversité de positions que je me suis appliqué à définir) Lacordaire et Dupanloup dans le même sac pour leur aversion rhétoricienne ou lyrique à l'égard de la franchise et de la fermeté doctrinales, et il rapproche le sérieux rude et simple de ses maîtres de Tréguier du sérieux savant des Sulpiciens, pour les opposer ensemble aux légèretés et mondanités de l'apologétique à la mode de Notre-Dame ou à la mode de Saint-Nicolas. Ce n'est point qu'à Saint-Nicolas on répudiât les grands docteurs de la tradition. On les vénérait, au contraire. On les célébrait en des discours d'apparat où saint Chrysostome était un aigle et saint Thomas un lion. Mais on les vénérait d'un peu loin. Et à l'arsenal de leurs argumentations et de leurs dialectiques massives, couvertes de la poussière de l'école, on préférait les armes brillantes, mais plus molles et faciles à manier, du chaleureux, du pittoresque, du pathétique et de l'agréable.

L'abbé Cognat, qui fut, dans les mêmes années que lui, l'élève de M. Dupanloup et en reçut la marque au point de n'avoir pu, sa vie durant, rien voir, ni juger qu'avec les yeux de son maître, a protesté contre ce tableau, sans en contester précisément les traits, mais en accusant Renan de les défigurer de mauvaise foi. Il lui reproche de travestir les égards observés à l'égard de l'âge qu'il avait alors, et de donner pour faiblesse ou frivolité de la doctrine ce qui n'en était que l'adoucissement nécessaire à l'usage d'une tendre adolescence. Il faut du lait aux jeunes gens, énonce-t-il, d'après saint Paul. Il faut parler à leur imagination, à leurs sentiments, ne pas vouloir charger leur raison, encore peu solide, d'un fardeau qu'elle ne peut porter. Un enseignement plus fort, une initiation méthodique aux raisonnements, aux enchaînements de la théologie, aux savantes controverses du dogme, trouvera son heure et viendra plus tard.

L'abbé Cognat n'a pas bien saisi la pensée de son ancien condisciple. Et celui-ci, de son côté, a omis une distinction nécessaire, qui l'eût couvert contre l'objection. Hanté par le souvenir de la longue et tragique lutte que sa raison allait

avoir à soutenir sur la question de la foi, il ne pense plus qu'aux besoins rationnels dont il se plaint que l'éducation religieuse de Saint-Nicolas ne tint pas assez de compte. Et il semble oublier ces autres besoins, sentimentaux, imaginatifs, sensibles, qu'évoque son contradicteur, qui appartiennent aussi à notre nature et doivent être contentés eux-mêmes, quand il s'agit, comme dans l'éducation religieuse, et même dans l'éducation en général, de prendre tout l'homme. Apparent ou réel, cet oubli donnerait à sa critique, n'était le charme et la vie de l'expression, je ne sais quel air de jansénisme ou de calvinisme rationaliste. Cette critique cependant, n'en est nullement infirmée au fond, parce que, tout en ayant le tort de ne point réserver le sain et juste usage des moyens propres à donner prise à la religion sur la partie affective de l'homme, elle n'en vise en réalité que l'abus. Et l'abus consiste à se servir de ces moyens pour donner le change à la partie intellectuelle frustrée. Les parures que l'éloquence et l'art (une éloquence et un art supposés d'ailleurs de bon goût) peuvent ajouter à la religion, les émotions poétiques (émotions supposées hautes et pures) qu'ils en peuvent faire jaillir, n'ont rien qui choque ou scandalise, si elles ne sont pas données comme des preuves de sa vérité, et ne s'offrent pas avec la prétention de satisfaire l'esprit en ce qui la concerne. Il en va tout autrement si elles usurpent ce rôle démonstratif et, contre toutes les difficultés que l'intelligence peut faire, arborent triomphalement leur simple prestige. Alors, elles ne sont plus que vanité et fadeur qui appellent la sévérité. Voilà l'erreur véritable où Renan se plaint, et avec une grande part de raison, à notre avis, que penchât un esprit comme l'abbé Dupanloup. « Le talent écrit-il, était pour lui la base de la foi. » Ce raccourci célèbre signifie que le lustre de tant d'expressions oratoires auxquelles les choses du catholicisme ont donné et peuvent indéfiniment donner lieu, la grâce ou l'éclat de tant de recommandations ornementales qui les revêtent et sur lesquelles on peut broder, étaient offerts comme des légitimations suffisantes de la croyance dogmatique. L'habitude d'un tel « quiproquo », bien loin de préparer chez les jeunes gens le prochain et plein éveil de la raison, la débilitait et l'énervait par avance. Il

leur ôtait le sens de la vérité et leur faisait prendre en dédain les conditions rudes et austères de son contrôle et de sa recherche. Au dire de Renan, les « nicolaïtes » payaient cher leur accoutumance à ce régime brillamment endormeur, une fois entrés dans les classes de Saint-Sulpice. Là, il s'agissait de mordre à la scolastique et d'aller au fond des idées, avec des argumentations en latin barbare. Ils s'y trouvaient fort dépaysés et n'y étaient pas estimés.

Ce dernier trait est fort caractéristique et probant. L'abbé Cognat le rejette encore. Il dit n'avoir nullement remarqué ce prétendu renom de frivolité intellectuelle fait, dans Saint-Sulpice, aux nicolaïtes. Nous sera-t-il permis d'observer que, nicolaïte lui-même, il est juge et partie en cette question, et de faible autorité contre une remarque critique que son tour d'esprit (à la supposer juste), devait précisément l'empêcher de faire. Ce qui est certain et a son poids, c'est que, de cette remarque, Renan ne s'est pas avisé après coup, et comme il écrivait ses *Souvenirs*, où M. Cognat l'a relevée; elle a jailli sur le vif et on la trouve sans cesse dans les lettres à Liart, écrites du grand Séminaire même et que n'a point connues M. Cognat.

D'ailleurs, le jugement sur Saint-Nicolas contenu dans ces lettres est bien plus sévère que celui des *Souvenirs*. Qu'on en juge :

Il y a à Issy une simplicité et une franchise qui me vont fort bien; je ne crois pas qu'il y ait dans ces pays un lieu qui ressemble mieux à la Bretagne. Comme les Nicolaïtes n'y dominent pas, l'esprit nicolaïtique y est presque étouffé; car il est bon que tu saches qu'il y a ici (comme à Saint-Sulpice) deux classes assez distinctes : ceux qui ont été à Saint-Nicolas et qui ne peuvent que fort difficilement cesser d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire Parisiens de pays ou au moins d'esprit et de cœur; et les autres qui viennent des divers diocèses de France, envoyés par leurs évêques et qui ont généralement beaucoup plus de simplicité, de franchise et aussi incomparablement plus de capacité, surtout pour les études sérieuses [1].

« L'esprit nicolaïtique » est superficiel et cultive les vaines élégances.

Parmi les Nicolaïtes, il n'y a absolument que M. Billion qui ait l'esprit philosophique...; les autres ne sont que de beaux parleurs

1. *Fragments intimes et romanesques*, p. 212.

qui veulent mettre du bon sens et des preuves de sentiment en tout, même en géométrie [1].

Ces lignes sont datées d'Issy. L'année suivante, Renan écrit de Saint-Sulpice :

L'esprit nicolaïtique, dont il restait quelques vestiges à Issy, est ici complètement noyé dans la foule, vu que les nicolaïtes ne font qu'un point imperceptible au milieu de ceux qui viennent des autres diocèses et qui ont généralement un meilleur esprit et des têtes plus solides [2].

C'est assez net. Et je veux bien que ce ton tranchant dénote une part d'exagération injuste. Du moins, est-il bien significatif que ce soit sous la forme d'une réaction vive et irritée contre une culture religieuse qu'il accuse d'arrêter béatement l'esprit à une assez lointaine distance du nœud des questions, que notre séminariste a commencé à prendre conscience des exceptionnelles énergies et des appétits puissants de sa pensée. Il s'est, au contraire, trouvé tout de suite de plain-pied avec les enseignements de Saint-Sulpice qui écartent les voiles de la rhétorique et mettent en face du fond des choses. « Saint-Sulpice m'apprit à considérer comme enfantillage tout ce que M. Dupanloup m'avait appris à estimer le plus. » Saint-Sulpice « savait d'original ce que c'est que le christianisme ». M. Dupanloup ne le savait (théologiquement parlant) que de seconde main.

Tandis que la plupart de mes condisciples, affaiblis par l'humanisme un peu fade de M. Dupanloup, ne pouvaient mordre à la scolastique, je me pris tout d'abord d'un goût singulier pour cette écorce amère; je m'y passionnai comme un ouistiti sur sa noix. Je revoyais mes premiers maîtres de Basse-Bretagne dans ces graves et bons prêtres, remplis de conviction et de la pensée du bien. Saint-Nicolas-du-Chardonnet et sa superficielle rhétorique n'étaient plus pour moi qu'une parenthèse de valeur douteuse. Je quittai les mots pour les choses. J'allais enfin étudier à fond, analyser dans ses détails cette foi chrétienne qui, plus que jamais, me paraissait le centre de toute vérité [3].

Cette étude et cette analyse allaient, comme on sait, aboutir à un rejet complet des formules dogmatiques du

1. *Fragments intimes et romanesques*, p. 201.
2. *Ibid.*, p. 213.
3. *Souvenirs*, p. 222.

christianisme. Et c'est dans cet état d'entière incroyance que Renan compare et juge les divers types de pensée catholique qui ont mis ou essayé de mettre leur empreinte sur sa jeunesse. Il naît de là une assez profonde difficulté que nous devons essayer de résoudre.

Parmi ces manières de présenter le catholicisme, différentes de moyens, et pour ainsi dire de couleur, quoique répondant à une égale foi de fait, s'il y en a une qui devrait lui sembler maintenant moins inacceptable que les autres, n'est-ce point celle-là où le côté dogmatique s'offre avec le moins de relief et s'enveloppe le plus volontiers de considérations de morale, d'esthétique ou de sentiment, humainement accessibles? Au contraire, celle-là où le dogme se déclare et s'accuse dans toute sa carrure et sa pesanteur théologique, dans toute la plénitude et la rigueur de ce formulaire immuable dont tant d'esprits modernes sont invinciblement rebutés, ne devrait-elle pas lui inspirer le plus grand éloignement? On sait qu'il n'en est rien et où vont ses préférences. Il explique celles-ci par une raison d'honnêteté intellectuelle. Le refus intégral et franc de croire est honnête. La déclaration intégrale et sans ambages de ce qu'il faut croire est honnête. Ce qui est d'une probité moins sûre, c'est un opportunisme subtil qui biaise ou fait des façons avec l'expression de la croyance exigée, pour la faire passer plus aisément, qui y met des artifices, qui la fait scintiller de lueurs spécieuses propres à en dissimuler plus ou moins la vraie figure, de manière à obtenir par là une foi « implicite » qui accepte tout, mais ne se met pas en face de tout ce qu'elle accepte. « Les conversions opérées par des prédications de cette sorte ne sont bonnes ni pour la religion, ni pour l'esprit humain. On croit avoir fait des chrétiens : on a fait des esprits faux, des politiques manqués. Malheur au vague! mieux vaut le faux. La vérité, comme a très bien dit Bacon, sort plutôt de l'erreur que de la confusion[1]. »

L'apparente contradiction n'est pas encore résolue. Il y a un autre point de vue d'où l'on pourrait supposer que Renan ne voyait pas d'un mauvais œil l'antique vigueur du dogme énervée par les mollesses de l'école romantique et de l'école libé-

1. *Souvenirs*, p. 218.

rale. Il juge l'éducation religieuse de sa jeunesse en incroyant, non en homme irréligieux. Pour lui, la religion ne se confond pas avec le dogme. L'essentiel, l'éternel, dans le christianisme, c'est un enseignement moral qui a sa plus haute expression dans l'Évangile et dont les dogmes n'offrent qu'une superfétation historique parasitaire. Je ne dis pas qu'il se soit attaché d'une manière constante à cette conception, commune à beaucoup d'esprits de son siècle. Elle l'a longtemps séduit. Il ne l'a jamais abandonnée tout à fait. Il a souvent parlé, avec les Allemands, de la religion « pure », c'est-à-dire affranchie, non d'esprit métaphysique, mais de tout dogmatisme arrêté. Ne lui serait-il pas naturel de se féliciter de ces relâchements, de ces concessions qui peuvent préparer de plus ou moins loin une dissolution bienfaisante, d'où sortira une religion intellectuellement épurée en laquelle l'esprit ne trouvera plus de gêne? Une telle réforme serait certes dans ses vœux. Mais il ne compte pas pour y conduire sur des orateurs faibles de pensée. La faiblesse de pensée ne réforme rien. Il faudrait une initiative hardie, s'attaquant à fond aux supports intellectuels vermoulus de la croyance et les remplaçant en quelque façon pour sauver l'âme précieuse de celle-ci, sa substance et sa bienfaisance morale. Pour cette œuvre, Renan va jusqu'à dire qu'il compterait plus encore sur Saint-Sulpice, à cause de son intégrité de pensée et du sérieux de ses foncières connaissances théologiques que sur les libéraux superficiels. Nous retrouverons plus d'une fois son esprit s'exerçant sur ce champ de rêves ou d'hypothèses. Retenons seulement son extrême sévérité pour toutes les formes de ce qu'il appelle le « néo-catholicisme ». de la première moitié du XIXe siècle. Il les croit stériles, tant au point de vue de la tradition et de la conservation qu'à celui de l'avenir et du progrès.

Ayant ainsi jugé la théologie de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, Renan en apprécie dans le même esprit et d'une manière non moins mémorable, les humanités, l'enseignement littéraire et profane. Nous allons l'entendre sur ce sujet. Mais comme ses observations générales sont ici assez profondément affectées du souvenir de certaines expériences toutes personnelles sans la connaissance desquelles on ne les pourrait

saisir, commençons par reprendre le contact de sa personne même, et par le regarder se mouvoir dans cette maison parisienne, prodigieusement éloignée de ses premiers rêves, où l'a porté la fortune.

***

Les premières impressions du jeune Breton séparé de sa mère et subitement transplanté furent pénibles. Au regard des Parisiens, le petit séminaire de Saint-Nicolas était une tranquille retraite, abritée du monde. Si on le comparait au petit collège rustique et tout patriarcal de Tréguier, à l'humble demeure maternelle, aux rues mortes de la petite ville bretonne, c'était le monde lui-même, c'était Paris et tout son mouvement. La solitude morale est plus cruelle à endurer dans le bruit d'une vie intense au milieu de laquelle on est jeté sans pouvoir y participer, que dans un lieu paisible et dans le silence amical des choses. L'abbé Cognat, témoin des débuts d'Ernest Renan à Saint-Nicolas, évoque l'image de ce nouveau venu « pâle et malingre, un corps chétif portant une grosse tête dont les yeux semblaient lire sous terre et ne se levaient que pour regarder de côté, timide jusqu'à la gaucherie, pensif jusqu'au mutisme, ne se mêlant jamais aux jeux, fort embarrassé de lui-même pendant les récréations, causant peu, et avec un très petit nombre d'amis [1] ». Quelles pensées s'agitaient sous ce maintien replié et farouche, les *Souvenirs* nous le disent bien expressivement :

Ce fut la crise la plus grave de ma vie. Le Breton jeune est difficilement transplantable. La vive répulsion morale que j'éprouvais, compliquée d'un changement total dans le régime et dans les habitudes, me donna le plus terrible accès de nostalgie. L'internat me tuait. Les souvenirs de la vie libre et heureuse que j'avais jusque-là menée avec ma mère me perçaient le cœur..., je tombai malade; selon toutes les apparences j'étais perdu. Le Breton qui est en moi, s'égarait en des mélancolies infinies. Le dernier *Angelus* du soir que j'avais entendu rouler sur nos chères collines et le dernier soleil que j'avais vu se coucher sur ces tranquilles campagnes, me revenaient en mémoire, comme des flèches aiguës... Le fond de ma blessure était le souvenir trop vivant de ma mère. Ayant toujours vécu seul

1. *M. Renan hier et aujourd'hui*, p. 51.

auprès d'elle, je ne pouvais me détacher des images de la vie si douce que j'avais goûtée pendant des années. J'avais été pauvre avec elle. Mille détails de cette pauvreté même, rendus plus touchants par l'absence, me creusaient le cœur. Pendant la nuit, je ne pensais qu'à elle; je ne pouvais prendre aucun sommeil. Ma seule consolation était de lui écrire des lettres pleines d'un sentiment tendre et tout humide de regrets.

Ainsi l'image de cette épreuve morale se reflétait-elle dans sa mémoire de poète, après plus de quarante années écoulées. Il est intéressant d'en recueillir l'aveu dans ses lettres du séminaire et de comparer cette lointaine évocation de ses sentiments avec leur première expression immédiate et naïve.

O ma chère mère, qu'il est pénible d'être séparés, je le sens bien maintenant! Quand je pense à la vie douce et heureuse que j'ai menée avec vous à Tréguier, mon cœur est pris *d'une tristesse qui ne laisse pas d'avoir son charme.* Comme j'avais de l'ardeur pour l'étude, comme j'étais heureux quand j'étais avec vous, comme nous avons passé d'heureuses soirées, d'heureux moments, et nos petites promenades, comme elles étaient douces; encore je me reproche qu'elles aient été si peu fréquentes, et que j'aie toujours montré si peu d'empressement pour aller faire avec vous de petits tours de promenade; quand je me rappelle Liart, Guyomard, Le Gall et tant d'autres, quand je pense à un collège où j'ai été si heureux, à cette ville où j'ai goûté tant de bonheur, je m'écrie de tout mon cœur : Ah! j'étais heureux à Tréguier.

Le souvenir de tout cela me fait plaisir, mon excellente mère, quoiqu'il me remplisse de tristesse. Car, ma chère maman, il me vient quelquefois une pensée déchirante, c'est que ce bonheur ne reviendra plus pour nous. Enfin, soumettons-nous à la volonté de Dieu qui a voulu nous séparer et qui nous réunira aussi quand il lui plaira[1].

A la tristesse de l'éloignement s'ajouta, sur place, une déception très vivement ressentie. Ernest n'obtint, aux premières compositions, qu'un rang médiocre : cinquième en version latine, sixième en vers latins, sur vingt élèves. Son courage en reçut un coup. Au collège de Tréguier où il s'était fait une habitude d'être le premier, ses condisciples avaient remarqué que, s'il n'était exceptionnellement que deuxième ou troisième de la liste, il ne le supportait pas fort bien, tombant pendant des heures dans un silence mélancolique dont on ne pouvait

1. *Lettres du Séminaire*, p. 8.

plus le sortir[1]. A Saint-Nicolas, où les élèves étaient beaucoup plus forts et façonnés par une rhétorique plus experte, par l'influence du milieu parisien à un tour de main littéraire qui faisait défaut à ce provincial robuste et mal équarri, il devait naturellement s'attendre à d'assez faibles débuts. Mais aussi devait-il y convoiter avec plus d'ardeur encore que dans son petit collège breton l'honneur du succès, le succès y offrant le seul moyen de sortir d'une obscurité qu'il sentait n'être pas faite pour lui, Ernest Renan, et qui aggravait l'impression pénible de son dépaysement et de son exil. Ce sont souvent ces impatiences qui dénoncent un jeune homme appelé à la conquête d'une place illustre dans la vie. Il en a la vague prescience, et comme l'instinct. Cet instinct se traduit par une précoce exigence de réussite qui lui fait ressentir avec passion les menus échecs scolaires. Il se sent jeté hors de sa position normale; il aspire à la reprendre avec l'énergie d'un puissant ressort refoulé. Ce n'est là, après tout, que le juste sentiment de ce que l'on est, et je dirai même (quand il s'agit du moins de ne briller que par un mérite réel) de ce que l'on doit. Nul doute que ce fort sentiment contrarié n'ait eu sa bonne part dans la maladie de langueur dont notre Breton souffrit pendant les premières semaines qui suivirent son arrivée à Paris.

Ce côté de son mal était le moins incurable. Il y avait composition toutes les semaines et il suffirait d'une place de premier pour y porter remède. Point ne fût besoin d'attendre ce retour de fortune.

On connaît à ce sujet le récit célèbre des *Souvenirs*. C'était l'usage du petit séminaire que les élèves qui écrivaient à leurs parents remissent leurs lettres ouvertes. Le directeur chargé de les lire « fut frappé de l'accent d'amour profond » de celles d'Ernest Renan à sa mère. Il en communiqua une à M. Dupanloup. C'était un vendredi, jour de la lecture des notes. Le phénix, ou, comme on dirait aujourd'hui, l'as de Tréguier n'était que « le cinquième ou le sixième ». La voix

1. J'emprunte ce trait fort vraisemblable à une courte notice biographique sur Renan, publiée en 1864 par Bazougé et de Carfort. C'est un travail très faible, mais dont les auteurs ont l'avantage d'avoir pu directement recueillir certaines traditions du collège de Tréguier.

du Supérieur s'éleva : « Ah ! dit-il, si le sujet eût été celui d'une lettre que j'ai lue ce matin, Ernest Renan eût été le premier. » Nous sommes à même de fixer, d'après les archives scolaires de Saint-Nicolas, un souvenir un peu hésitant. La composition en question était la seconde de l'année, en vers latins, dont les places furent lues le 21 septembre. Ernest Renan y était classé sixième. Sa lettre montrée à M. Dupanloup était celle qui contenait la touchante élégie sur l'heureuse et douce vie de Tréguier, dont nous avons extrait un passage[1].

Au dire de Renan, la tendresse de ce qu'il écrivait toucha très vivement le cœur de M. Dupanloup, parce que lui-même « honorait sa mère d'un vrai culte », culte exalté sans doute par une sainte pitié pour la faute à laquelle il devait sa naissance. « Par là, dit-il, il y eut entre nous une vraie étincelle de communication. » Rien de plus probable que ce sentiment. Mais il n'explique pas seul, comme il semble résulter des *Souvenirs*, l'éclatant témoignage de sympathie protectrice décerné par le maître à l'élève. Comment M. Dupanloup n'aurait-il pas remarqué aussi la tristesse qui s'exhalait de cette lettre, et particulièrement le chagrin qu'on y confessait de n'avoir pas réussi? Ce garçon est un fils tendre et exquis et c'est quelqu'un; il s'étiole, il va se rendre malade; remontons-le! M. Dupanloup sut trouver, pour cela, l'endroit sensible. Ce sont là circonstances qui complètent et, pour ainsi dire, assoient mieux la vérité de l'anecdote, sans lui rien ôter de son charme.

Toute parole de M. Dupanloup était puissante. Celle-ci fit loi. Elle abrégea beaucoup, pour le Breton « lourdement engagé dans sa gaine », le temps qu'il aurait mis à faire connaître qui il était. Chacun, désormais, le sut. La louange du Supérieur tomba comme un rayon dans le trouble de son âme qui en fût comme retournée. En soulageant un de ses maux, l'abbé Dupanloup avait soulagé les autres. Le relèvement de l'amour-propre avait adouci par contre-coup le regret rongeur de Tréguier. « J'existai pour lui, il fut pour moi ce qu'il était pour tous, un principe de vie, une sorte de Dieu.

1. Cette attribution est certaine, si la mémoire de Renan ne le trompe pas sur la place « cinquième ou sixième » qu'il avait eue à cette composition. On pourrait discuter ce point. Mais il a vraiment peu d'importance.

Un culte remplaça un culte et le souvenir de mes premiers maîtres s'en trouva fort affaibli. » L'exilé découvrit qu'à Paris aussi, on pouvait être fort bien. Les victoires qui lui étaient promises sur un tel théâtre le transformèrent à ses yeux. « Je songe quelquefois qu'en moi le Breton mourut; le Gascon, hélas, eut des raisons suffisantes de vivre. Ce dernier s'aperçut même que ce monde nouveau était fort curieux et valait la peine qu'on s'y attachât. » Ne reprochons point à cette phrase des *Souvenirs* de donner à ce changement de perspective un caractère plus purement contemplatif qu'il ne l'eut en fait. Ce serait en méconnaître la délicate ironie. Faisons cependant toutes nos réserves sur ce départ des attributions psychologiques entre « le Breton et le Gascon ». Il faudrait savoir qui, au fond, est plus Gascon, du Gascon ou du Breton, quand une fois celui-ci a commencé à se débrouiller dans la réalité, et qu'on le croit encore balancé dans les brumes de son rêve. Qu'Ernest Renan n'ait pas beaucoup tardé à former bon espoir de son acclimatation à la capitale, non plus d'ailleurs que M. Dupanloup à le juger définitivement sujet d'avenir, nous en avons la preuve dans la lettre du 30 mai 1839, où le jeune homme prie sa mère, avec force arguments, de l'aider aux démarches nécessaires pour obtenir son « excorporation du diocèse de Saint-Brieuc », condition requise de son agrégation au diocèse de Paris. L'évêque de Saint-Brieuc comprendra combien il serait injuste qu'il se réservât de réclamer un jeune clerc élevé aux frais du diocèse parisien qui aurait ainsi engagé ces frais en pure perte. « Sans doute, il y a des âmes à sauver en Bretagne, mais la capitale est encore plus importante, puisqu'elle donne l'exemple aux autres. Quelquefois, d'énormes populations n'ont qu'un seul prêtre : il n'est pas étonnant qu'il y ait tant de désordre dans ce pays. » Il sera bon toutefois que la demande soit présentée directement à Monseigneur et que « cela fasse le moins de bruit possible à Tréguier, car on pourrait s'y opposer »[1]. C'est que Tréguier n'était point sans quelques droits, lui aussi, sur son nourrisson. Et je ne dirai point que celui-ci n'a pas de ce côté, la conscience tranquille, il peut l'avoir tranquille; mais il n'a pas le cœur tout à fait à l'aise. La raison tirée des

1. *Lettres du Séminaire*, p. 51.

populations sans prêtre me paraît plutôt une mise au point à l'usage de la pieuse et simple chrétienne dont je ne crois pas que le fils, même à cette époque de foi juvénile, se soit rêvé comme un simple pasteur qui évangélise obscurément Ménilmontant ou Picpus. Son maître n'a pas sur lui de tels desseins. Pour M. Dupanloup, Saint-Nicolas est comme une École Normale Supérieure où se forment les futurs évêques, l'élite éloquente et lettrée du clergé. Pour son disciple, c'est un cadre qui a commencé par l'étouffer et où il a maintenant conscience de se déployer et de s'épanouir à merveille.

La place de premier en composition, objet de tant d'inquiétudes, ne s'était pas trop fait attendre. Le 3 février, Ernest en annonce à sa mère « la grande nouvelle ». Il l'a obtenue en « lettre latine », matière où il l'aura encore à la composition suivante. Son application est opiniâtre et se traduit par une lente ascension, coupée de dégringolades, sur une pente rude à gravir. Il y aurait abus de paperasseries à donner le détail de ses classements que je possède pour cette année-là (sa première année de seconde), à montrer ses vicissitudes parfois cruelles en version grecque, en narration française, en histoire, ses places tout juste honorables en vers latins, soutenues et de plus en plus proches de la première en version latine, la fable en vers latins qu'il fait recevoir au Cahier d'honneur, la pièce lyrique latine sur Jérémie, « de longue haleine et fort remarquable » où il a rendu éloquemment « la désolation du prophète de la douleur ». Plus intéressant à relever, le jugement sur ses qualités et défauts d'esprit qui résulte des notes de son professeur, M. Bessière. Celui-ci lui trouve plus de fond que de forme, plus de vigueur que d'agrément. Il critique « la sévérité naturelle de sa muse », sa « poésie trop rude et trop austère ». Voici la note de fin d'année :

Travail opiniâtre. Esprit naturellement plus solide que brillant, n'ayant pas été cultivé et dès lors trop peu sensible à l'harmonie, il n'a pas obtenu depuis qu'il est dans la maison des résultats aussi heureux que dans une autre, mais il est des revers qui valent des succès; cette année seulement, il aura été écrasé par la classe [1].

1. Cette appréciation, et celles citées plus loin, sont empruntées aux registres du Séminaire.

Il est assez piquant que celui qu'on accusera plus tard de répandre trop de charme sur des sujets graves, ait commencé par encourir ce reproche d'excessive austérité dans des devoirs de collège.

Renan et la plupart de ses camarades redoublèrent la Seconde, non parce qu'ils étaient faibles, mais parce que « M. Dupanloup était décidé à les rendre les plus forts élèves de France ». Les archives de la seconde en cette année 1839-1840 sont malheureusement perdues et il n'y a pas de palmarès. Mais les sourires de la fortune à notre écolier sont reflétés dans ses lettres :

Vous me demandez des détails sur mes classes, ma bonne mère, je vous dirai que cette année, elles ne me présentent que des fleurs, au lieu des épines de l'an dernier. J'ai toujours pour professeur l'excellent M. Bessière et pour condisciples les enfants les plus aimables, les plus spirituels, les plus honnêtes qu'il y ait au monde. Nos classes sont vraiment délicieuses, et par la bonté du professeur et par la docilité des élèves. Il me semble que c'est la plus forte classe de la maison... J'ai eu quelques légers succès. J'ai été premier en histoire et en version latine, et comme celui qui est trois fois premier de suite obtient des faveurs extraordinaires, entre autres, celle de porter un soleil au lieu d'une croix, une ligue terrible s'est formée contre moi; tous se sont réunis pour arrêter le soleil. Que pouvais-je faire seul contre vingt-trois élèves? Cependant à force d'efforts, j'ai dissipé leur ligue et j'ai triomphé des secondes de l'an dernier. Mais, ô douleur! ici s'avance un ancien combattant, un de ceux qui, comme moi, redoublent leur seconde, c'est le terrible Henri Nollin; sous ses coups, je succombe, le soleil est arrêté, tout est perdu. Néanmoins, ma défaite n'a pas été trop honteuse, j'ai obtenu la troisième place. Les plus redoutables antagonistes sont ce fameux Henri Nollin... et le jeune, mais célèbre Alfred Foulon [1].

Cette absence d'âpreté dans l'extrême ardeur, cette bonne grâce, cette gentillesse adoucissant les feux de l'émulation la plus vive, honorent l'enfant qui s'exprime ainsi et les maîtres qui forment ses sentiments. L'agréable tableau est complété par l'expression de joie d'Henriette, annonçant à sa mère après la distribution des prix qu'elle a vu « leur bon et cher enfant couronné et applaudi cinq fois [2] ». Ne manquons pas d'évoquer les brillantes séances de l'Académie

1. *Lettres du Séminaire*, p. 28.
2. *Id*, p. 102.

littéraire, composée des plus forts élèves de Rhétorique et de Seconde, qu'Ernest Renan a vu fonder le 6 décembre 1838, jour de la fête patronale de Saint-Nicolas, sous la présidence de Mgr l'Archevêque. Il n'y a tout d'abord été reçu qu'au titre de « candidat », ayant droit d'arborer « les jours de fête seulement une palme simple brodée en soie ». Il est devenu en avril de l'année suivante membre titulaire, distingué par le port de « deux belles palmes pour les jours de fête, et, les jours ordinaires, d'une croix seulement[1] ». Nous apprenons qu'à la séance du 21 novembre, jour de la Présentation, on distribuera aux académiciens « des décorations magnifiques, toutes brillantes d'or et de vermeil, que l'un des principaux artistes de la capitale est occupé actuellement à faire[2] ».

La perte du registre de la classe nous priverait de toute appréciation professorale pour cette seconde année, si nous n'avions dans les inédits une lettre adressée le 4 août 1840 par M. Bessière à « Messieurs les anciens secondes, à Gentilly », c'est-à-dire à la maison de campagne du séminaire, où les élèves qui ne retournaient pas chez leurs parents, passaient une partie des vacances. M. Bessière, en voyage, visite l'Auvergne avec quelques compagnons. Comme un musicien cherche partout des inspirations musicales, ce maître soigneux se préoccupe de rapporter de beaux sujets de devoirs, et, devant chaque aspect de ce qu'il voit et observe, il pense à celui de ses élèves qui eût pu, par son talent particulier, le rendre et le « développer », avec le plus de bonheur. Un tel eût peint les monuments; un tel, les spectacles de la nature. « Vous, Ernest Renan, vous auriez retracé les caractères et les émotions... » Voilà qui est significatif. N'est-ce pas déjà ce don d'« imagination morale » que plus tard l'écrivain nous signalera comme sa faculté la plus personnelle?

Son année de rhétorique offre un genre d'intérêt qui dépasse l'horizon scolaire et éclipse la petite curiosité des résultats. Que dis-je? ce sont ces résultats mêmes qui donnent à réfléchir.

1. Ces détails résultent des lettres inédites du 26 décembre 1838 et du 7 avril 1839. J'exprime ma respectueuse reconnaissance à madame Noémi Renan qui a bien voulu m'autoriser à chercher dans les inédits d'Ernest Renan déposés à la Bibliothèque Nationale des inspirations dont je n'aurais pu me passer dans ce travail.

2. *Lettres du Séminaire*, p. 79.

Comment se fait-il qu'un élève dont la supériorité d'esprit n'est douteuse pour personne, qui est le premier en latin et en grec, qui remet des devoirs historiques déjà remarquables, qui frappe son professeur par la solidité, la pénétration et l'ampleur de ses explications de textes, comment se fait-il que, dans la matière où il semble que toutes ses qualités dussent donner leur fleur et le succès flatter le plus l'amour-propre, en discours français, il n'ait guère que de mauvaises places : septième, treizième, seizième? Sa classe contient un futur grand écrivain, et ce serait l'élève qui écrit le plus mal! Ceci est toute une histoire et assez complexe. Ernest Renan ne néglige pas le discours français. Il est brouillé avec lui, brouillé avec la rhétorique. Pour quels motifs? Nous le lui demanderons plus loin, en étudiant les jugements qu'il a portés par la suite sur les humanités à Saint-Nicolas et les humanités en général. Tout un travail se fait dans son esprit en cette troisième et dernière année de petit séminaire. Il avait commencé par se lancer dans le train de l'émulation, des succès, des prouesses littéraires, comme un poisson qui se jette dans le courant. Le voici qui fait un bond latéral hors du courant, et, de la rive, le regarde passer en faisant ses réflexions. C'est la phase de l'esprit critique succédant à la phase de la ferveur. Son bon maître, l'abbé Duchesne, entrevoit bien que ce qui se passe dans sa tête sort de l'ordinaire. Il lui conseille « de prendre garde à un certain goût pour le paradoxe qui rétrécirait son esprit et ses facultés », de se défier « des choses bizarres et extraordinaires qui ont beaucoup nui à ses progrès »; il l'invite à « se souvenir que la philosophie devra rectifier encore quelques-unes de ses idées » et « que son esprit, qui a de la pénétration devra se méfier de la subtilité ». Hélas! Monsieur l'abbé, la philosophie dont votre élève va tout à l'heure commencer l'étude à Saint-Sulpice, ne rectifiera rien, selon vos vœux, au contraire! Cette première crise intellectuelle qui a laissé intacte la foi religieuse, non sans en ronger quelque peu les abords, est la préparation et comme l'annonce de la grande crise où la foi s'abîmera [1].

1. Il faut ici tout noter. L'expression de cette espérance en la philosophie est précédée de ces mots : « C'est surtout dans la seconde moitié de l'année

Continuons de le suivre au milieu de tout le mouvement de vie qui l'entoure et qui, d'une autre manière, plus active que les études mêmes, excite son intelligence et l'emporte sur de hauts plateaux d'où s'ouvrent de vastes et passionnants horizons :

Autant le sérieux de ma foi religieuse avait été atteint en trouvant sous le même nom des choses si différentes, autant mon esprit but avidement le breuvage nouveau qui lui était offert. Le monde s'ouvrit pour moi. Malgré sa prétention d'être un asile fermé aux bruits du dehors, Saint-Nicolas était à cette époque la maison la plus brillante et la plus mondaine. Paris y entrait à pleins bords par les portes et les fenêtres, Paris tout entier, moins la corruption, je me hâte de le dire, Paris avec ses petitesses et ses grandeurs, ses hardiesses et ses chiffons, sa force révolutionnaire et ses mollesses flasques. Mes vieux prêtres de Bretagne savaient bien mieux les mathématiques et le latin que mes nouveaux maîtres; mais ils vivaient dans des catacombes sans lumière et sans air. Ici, l'atmosphère du siècle circulait librement. Dans nos promenades à Gentilly, aux récréations du soir, nos discussions étaient sans fin. Les nuits, après cela, je ne dormais pas : Hugo et Lamartine me remplissaient la tête. Je compris la gloire que j'avais cherchée si vaguement à la voûte de la chapelle de Tréguier. Au bout de quelque temps, une chose tout à fait inconnue m'était révélée. Les mots talent, éclat, réputation eurent un sens pour moi, j'étais perdu pour l'idéal modeste que mes anciens maîtres m'avaient inculqué; j'étais engagé sur une mer où toutes les tempêtes, tous les courants du siècle avaient leur contre-coup. Il était écrit que ces courants et ces tempêtes emporteraient ma barque vers des rivages où mes anciens amis me verraient aborder avec terreur[1].

On se demandera comment Paris pouvait entrer dans une maison où Victor Hugo n'était pas admis au parloir. Mais ces murailles de Chine ne sont efficaces que pour ceux-là qui n'ont pas envie de regarder au dehors. Pas plus qu'il n'y a de clôture pour empêcher un amour passionné de rejoindre l'objet qui l'appelle, pas plus il n'y a de murs assez épais pour aveugler une jeune imagination avide de se représenter le vaste monde qui entoure de toutes parts sa retraite. Des

qu'il s'est montré plein de zèle et de docilité. » Renan avait fait des efforts pour se rendre aux remontrances de son maître, soit que celui-ci eût passagèrement ébranlé ses idées réfractaires, soit par déférence affectueuse. Certaine lettre à Liart du 5 février 1841 où la rhétorique est mise sur la sellette, et dont nous aurons plus loin à faire un important usage nous ferait préférer cette hypothèse.

1. *Souvenirs*, p. 184.

bribes lui en arrivent, avec lesquelles elle reconstitue l'image de ce qui peut l'y intéresser : la corruption, si c'est la corruption; la « gloire », si, comme pour le chaste et sage Ernest Renan, c'est la gloire. Au surplus, M. Dupanloup avait beau être un saint prêtre et un supérieur sévère, il avait trop de célébrité pour ne pas porter avec lui une part de l'atmosphère extérieure. Outre l'éclat, tout récent encore, de son passé ecclésiastique, on le vit, en mai 1841, nommé professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, sans qu'il quittât ses fonctions de supérieur. La maison était passionnément occupée de son succès. Et, à Paris, le succès religieux est, par un côté, chose profane et littéraire. M. Dupanloup réprouvait, il est vrai, la littérature du jour. Il condamnait énergiquement le romantisme et voulait en bannir tout vestige de son séminaire. Mais, pour cela, il fallait bien qu'il en parlât quelquefois à la « lecture spirituelle ». Et parmi ses jeunes auditeurs, il en est au moins un que l'on devine avoir été, malgré sa docilité morale, plus sensible à la chaude température de la matière traitée qu'à la leçon réfrigérante du maître.

Au point de vue matériel, le petit séminaire de Saint-Nicolas n'avait rien d'un couvent. M. Dupanloup voulait que les petits plébéiens, les petits paysans que lui envoyait la province sortissent fréquemment pour voir les belles choses et les belles cérémonies de la capitale. Parmi les plus jolies lettres d'Ernest à sa mère sont celles où il raconte les promenades qu'il a faites avec l'Académie. Il a vu la Madeleine « cette nouvelle église qui n'est pas encore livrée au public. L'extérieur est d'une grande simplicité et par là même d'une beauté ravissante... mais l'intérieur ne répond pas à l'extérieur... les ornements y sont beaucoup trop prodigués... il faut avouer que ce n'est pas là une église. » Il a été « au Diorama où l'on a représenté la messe de minuit en l'église Saint-Etienne-du-Mont, si bien, et avec des effets si merveilleux de lumière, qu'on y croirait assister réellement ». Les enfants qui, faute d'argent, ou faute d'un intérieur de famille assez commode, passaient leurs vacances à Gentilly, étaient l'objet d'une sollicitude charmante. Notre séminariste y a passé celles de 1840. On l'a conduit avec ses camarades au bois de Boulogne, où, « à chaque porte, il y a un grand nombre de

chevaux pour la commodité des personnes qui veulent y faire des cavalcades », et on lui a procuré le plaisir de galoper à travers la forêt. Il a eu la bonne chance de voir passer le roi Louis-Philippe, accompagné d'une escorte dont la médiocrité l'a attristé. « Aussi, Alfred Foulon et moi, nous indignions-nous de voir la majesté royale ainsi avilie et méconnue parmi la nation française, autrefois si fidèle à son roi. » Renan était alors pour la légitimité. Le 27 juillet, il est « sorti dans Paris avec Alfred pour voir le fameux char funèbre qui doit servir à la comédie de demain (la commémoration des trois glorieuses), car on ne saurait guère lui donner d'autre nom ». On le suit agréablement à la manufacture de Sèvres où il admire « des ouvrages d'une délicatesse et d'un fini incroyable », au château de Versailles, à Saint-Cloud, Montmorency, Saint-Germain. Le 2 mai 1841, il assiste au baptême du comte de Paris et en décrit longuement les splendeurs décoratives et officielles.

Le but le plus intéressant de ses sorties, c'était d'aller entendre les grands orateurs sacrés. Il dépeint la cérémonie de Notre-Dame où l'oraison funèbre de l'archevêque M. de Quélen, a été prononcée par M. de Ravignan (un jésuite étant alors censé ne pas l'être, on disait Monsieur). Il a admiré « son éloquence pathétique, son action vive, ses gestes énergiques, la force et la concision de sa parole. Quelques passages ont été sublimes et ont rappelé le grand Bossuet. Encore, M. de Ravignan n'était-il pas là dans son fort, car c'est surtout quand il faut raisonner qu'il est d'une éloquence écrasante... M. de Ravignan a moins de mouvement et de brillant que M. Lacordaire, mais il a plus de raisonnement et de goût. »

Lacordaire et Ravignan étaient les deux étoiles de la chaire catholique ; Lacordaire, astre fulgurant; Ravignan, lumière plus douce et plus pure. Il ne me semble pas, quoi qu'il ait paru à Renan, que la théologie du jésuite fût réellement plus forte que celle de son émule; elle n'était que plus prudente et plus sobre. Où on le trouve plus serré, plus pénétrant, plus habile à suivre les plis et replis du sujet, c'est dans les analyses psychologiques et les déductions morales. Il a moins de génie et plus de délicatesse. Je dirai qu'il a plus de naturel, si je ne me souvenais que le plus beau chef-d'œuvre de naturel et de simplicité dont s'honore l'éloquence religieuse, au

XIXe siècle, c'est Lacordaire qui l'a produit, le jour où dépouillant miraculeusement son opulence coutumière, son pathétique excessif, son romantisme, il a composé l'oraison funèbre du général Drouot, pure colonne attique qui est loin de craindre la comparaison avec les portiques somptueux de Bossuet. Il était dans la nature de Renan de préférer Ravignan. Mais je le crois d'ailleurs incliné à cette préférence par les sentiments de son maître qu'unissait à celui-ci la plus étroite amitié, alors qu'il avait avec Lacordaire des relations difficiles. Au printemps de 1840, M. de Ravignan prêcha une retraite à Saint-Nicolas, « la plus belle retraite que j'aie entendue et que j'entendrai jamais », écrit Renan à sa mère. « Des personnages de la plus haute distinction sont venus prendre part à ces exercices sous les auspices de M. Dupanloup, qui est lié d'amitié avec tout ce que notre siècle peut avoir de plus distingué[1]. »

Le charme des lettres d'adolescent où nous prenons ces récits est fait d'un double et gracieux reflet. L'âme qui les écrit et l'âme à qui elles sont destinées s'y mirent à la fois. On sent chez ce fils un souci tendrement passionné de mettre les choses au point pour une vieille femme illettrée, fort intelligente d'ailleurs, mais à qui les merveilles qu'il décrit ou qu'il conte sont bien nouvelles et comme inouïes. Avec quelle grâce il y parvient! On dirait qu'il épouse tout le naturel de sa mère et le fond, pour s'en inspirer dans son naturel propre. Les réflexions qu'il fait la dépassent et semblent pourtant être celles qu'elle ferait elle-même. Il y a là un don d'accommodation exquise et subtile qu'il faut observer comme une veine déjà formée du génie futur. A une autre, peut-être présenterait-il les mêmes choses sous des couleurs, je ne dirai certes pas contraires, mais bien différentes. Quand Henriette sera loin de son frère et que les deux correspondances avec sa mère et avec elle se développeront parallèlement, il sera curieux de mettre en regard les deux tableaux des mêmes faits, les deux accents de la même confidence, les deux musiques, si j'ose dire, de la même chanson. Il sera curieux de le voir, au milieu des situations pénibles où il se trouvera alors, mêler à la vérité ce qu'il faudra de fable ou d'idylle

1. Lettre inédite du 11 mai 1840.

pour bercer, apaiser, enchanter l'esprit de la chère vieille femme, si vive, si prompte aux alarmes comme à la gaîté, et d'autre part, présenter au mâle et courageux esprit de sa sœur la vérité toute nue.

Souvent, parmi ces peintures animées et brillantes de la vie de Saint-Nicolas, l'image de la pauvre maison de Tréguier et de la maman solitaire apparaît dans un éclair de tendresse :

Ne vous faites pas de privations, ma bonne mère, ah! je vous en prie. Prenez tous les jours votre petite goutte de café quand vous aurez mal à la tête, et quand vous n'aurez pas, pour l'empêcher de venir... Je recommande bien à la bonne madame Le Dû d'avoir bien soin de vous et de vous tenir compagnie. Ne vous laissez manquer de rien, l'hiver approche... ne vous laissez pas souffrir du froid. Si votre petite provision de bois était diminuée, renouvelez-la, ma bonne mère; en un mot, n'épargnez rien pour nous conserver une santé si précieuse. Ne manquez pas tous les jours de prendre la guttule, oh! je vous en prie, ma chère maman.

Le tableau de ces années souffrirait d'une grande lacune si nous n'y placions Henriette, qui partageait avec M. Dupanloup le rôle de Providence auprès de l'adolescent. De septembre 1838 à octobre 1841, c'est à ces deux êtres que sa vie, peut-on dire, a été suspendue : « Elle venait me voir chaque semaine; elle portait encore le simple châle de laine verte qui, en Bretagne, avait abrité sa fière pauvreté. C'était la même jeune fille aimante et douce, mais avec un degré de fermeté et de raison que les épreuves de la vie et de fortes études y avaient ajouté[1]. » Depuis qu'elle avait quitté Tréguier, une profonde transformation, et d'un intérêt capital pour l'histoire qui nous occupe, s'était accomplie dans son esprit. Elle avait perdu la foi, cette foi que ses jeunes ans avaient embrassée avec la ferveur d'une âme qui ne s'attache à rien que d'élevé, mais ne s'y attache jamais à demi.

Les termes dans lesquels Renan, seul à nous renseigner sur ce qu'Henriette pensait quand il arriva à Paris, a fait allusion à cette crise, nous montrent que, contrairement à ce qu'on en a prétendu, elle n'avait rien eu de catastrophique, et qu'elle n'avait pas pris ce caractère de drame violent, de bouleversement moral, de révolte passionnée que s'est

1. *Ma sœur Henriette*, p. 23.

plu à imaginer un certain romantisme sectaire et que tout dément dans cette nature de femme, repliée, concentrée, mais maîtresse d'elle-même et supérieurement gouvernée par l'intelligence. La perte de la foi n'avait pas fait d'Henriette, comme le veut la même légende, une fanatique résolue à arracher, coûte que coûte, son frère à l'Eglise. Il est possible (nous n'en savons rien, mais cela ne manque pas de toute probabilité psychologique) que la jeune fille ait eu à traverser une période de désillusion un peu vindicative, qu'elle ait éprouvé quelque chose d'amer contre les croyances qu'elle quittait, qu'elle se soit complue à chercher, dans les représentants de ces croyances, des petitesses humaines que l'on trouve partout et où ces croyances ne sont pour rien. Si elle connut de tels mouvements, sa haute raison, la gravité de ses mœurs, sa pudeur invincible n'eurent pas de peine pour les dominer. Ses négations furent fermes; sa sagesse, ses profonds instincts les limitèrent. Elle vit « l'insuffisance de tout dogme particulier », mais « le fond religieux qui était en elle par le don de la nature et par le fruit de l'éducation première était trop solide pour être ébranlé[1] ». Elle demeura fidèle à la conception chrétienne de la vie, sans d'ailleurs donner (autre erreur qui s'est également répandue) dans le protestantisme ni l'esprit protestant, auquel elle se sentait, au contraire, peu encline. N'allons donc pas supposer qu'au cours de ses visites de Saint-Nicolas, elle ait si peu que ce soit endoctriné son frère, qu'elle ait découvert son nouvel état d'esprit à ce frère que, peu d'années auparavant, à Lannion, alors que la hantait le désir du cloître, elle entourait de son manteau, les soirs d'hiver, pour l'amener à l'église[2]. « Elle savait le respect que mérite la foi d'un enfant. Jamais elle ne me dit un mot pour me détourner d'une ligne que je suivais en toute spontanéité[2]. »

Comment croire, d'autre part, que dans ce temps même, la destinée de cet enfant, au point de vue religieux, ne la préoccupât point? Dans ce jeune esprit, si actif et si personnel déjà, qu'elle avait couvé et qui lui ressemblait, comment n'aurait-elle pas pressenti et vu naître les mouvements qui

1. *Ma sœur Henriette*, p. 22.
2. *Ibid.*, p. 23.

devaient un jour le conduire au point où elle était parvenue elle-même et le vouer, par conséquent, au plus cruel supplice intérieur, si elle ne trouvait pas d'issue hors de la voie de cléricature où tout l'engageait. N'en doutons point (et tout dans la suite de cette histoire, nous le confirmera) : Henriette, éclairée par sa propre expérience, a vu l'avenir. De bonne heure, elle a voulu, non lui imposer un cours à son gré, mais écarter les redoutables obstacles extérieurs qui pourraient l'empêcher de prendre librement celui qu'il prendrait. Du fond des choses, elle se garde de rien dire. Mais elle ne cesse « d'appeler les réflexions d'Ernest sur cette vérité », que « les premiers débuts dans la vie ont une influence souvent irréparable sur toute l'existence », que « l'on prend pour un goût inné les velléités que témoigne un adolescent de quatorze à seize ans, sans songer que l'homme de seize ans et celui de trente ans sont deux êtres presque différents[1] ». Par de tels propos, elle tient la porte entr'ouverte, pour le cas, où, de sa propre impulsion, il voudra sortir.

Cherchons le vrai et ne forçons la réalité en aucun sens. A l'heure où nous sommes, Henriette pour rien au monde, ne pèserait sur Ernest. Mais en son for intérieur, si elle désire avant tout qu'il soit heureux, elle désire aussi que ce soit dans l'état laïque. Elle ne se rêve pas, pour ses vieux jours, elle, libre penseuse, tenant le ménage d'un curé ou d'un évêque et disposant les ornements de l'autel. Elle se voit plutôt allumant la lampe du savant ou du philosophe. La vocation d'Ernest n'est-elle point de ce côté-là? Quelle indépendance, quelle vivacité de pensée déjà chez ce garçon! Sous ce rapport, sous celui-là seulement, il est vrai, comment le croire fait pour l'obéissance catholique et non pour la liberté et les essors du siècle? Henriette est discrète parce qu'elle est loyale; mais entre deux êtres qui communiquent aussi intimement que ceux-ci, il n'y a pas seulement l'influence des choses que l'un ou l'autre dit; il y a aussi l'influence des choses qu'il ne dit pas et surtout qu'il ne dit plus.

Situation complexe! C'est le crédit d'Henriette qui a indirectement valu à Ernest la libéralité de l'établissement ecclésiastique qui l'élève, et cette libéralité lui a été accordée,

1. *Lettres intimes*, p 104.

non certes à la condition, mais dans la ferme espérance qu'il se ferait prêtre. Et chaque jour qui passe, il confirme cette espérance. Le jour de la Pentecôte de l'année 1839, il a porté pour la première fois la soutane[1]. Henriette songe-t-elle qu'à Paris les chemins de la destinée sont multiples et qu'à quelque croisée de celui où il marche, peut se présenter la route plus large qui le tentera?

Revenons au travail d'esprit qui s'opérait chez Ernest lui-même. Nous allons observer ce travail dans le jugement qu'il a porté sur les études profanes de Saint-Nicolas.

PIERRE LASSERRE

(A suivre.)

1. *Lettres du Séminaire*, p. 51.

LA CONSCIENCE DANS LE MAL[1]

XXV

On ne vit pas impunément avec des êtres faits autrement que soi, qui sentent, pensent, réagissent et s'expriment d'autre façon que soi. On finit par subir leur influence, on se pose des questions bizarres, au demeurant très ridicules, on est troublé, sans se l'avouer encore, et puis, surtout, on a un peu peur et l'on ne sait au juste de quoi, mais un homme perdu dans une foule étrangère n'a-t-il pas, loin de tout péril, ces mêmes mouvements de peur insidieuse et sourde?

Mathieu fréquentait toujours ses amis du cirque, assidûment. De chacune de ses visites, il revenait inquiet : ces gens n'étaient plus les mêmes, du moins en jugeait-il ainsi. Sam Harland avait perdu ce ton de familiarité fruste et forte, si plaisant. Il mettait moins d'enthousiasme à discourir d'équitation savante et de voltige ; il gardait ses secrets par devers lui, comme si l'enquête amicale de Mathieu fût devenue indiscrète. Avery Leslie prenait, depuis quelque temps, une mine étrange : pâle, les yeux battus, le regard incertain, son expression semblait parfois égarée. Son exaltation qui charmait Mathieu se doublait d'une fièvre nouvelle ; on l'eût dit pénétré d'angoisse, bouillonnant de pensées obscures, et ses paroles ne suffisaient pas à rendre ce que, manifestement, il voulait expliquer, ce dont il voulait tant se délivrer !... De quelle

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 octobre 1921.

étreinte presque douloureuse il serrait les mains de son ami, à l'arrivée, au départ ! — Et, sur un plan tout autre, que signifiait aussi ce détail absurde? chaque fois que Mathieu rencontrait Joy-for-ever, elle faisait d'abord une grimace, celle de quelqu'un qui retient avec peine sa gaîté. Le visage rond en était tout bouleversé, des lèvres à ce point pincées ne convenant pas à de telles joues ; puis, soudain, n'en pouvant plus, Joy-for-ever éclatait de rire, d'un joli rire frais, puéril, plein d'évidence, d'ailleurs inexplicable, qui n'avait rien d'un rire de moquerie et qu'elle interrompait le plus souvent par une fuite précipitée en balbutiant de vagues excuses. — Boucbélère affectait maintenant des manières goguenardes qui frisaient l'insolence, et Rachel, une retenue dédaigneuse de femme très « comme il faut ». — Plug non plus n'était pareil : il se répétait, contant éternellement la même histoire de numéro raté qu'il ne réussirait jamais plus, et se plaignant du sort avec amertume, sur un mode lassant de vieillard diminué qui rabâche. — Seul James Randal n'avait point changé.

Mathieu s'était vu forcer de causer deux fois avec lui, longuement, depuis son retour de Londres, Randal l'ayant rencontré par hasard et retenu. Conversations singulières d'où se dégageait une gêne affreuse, car il s'agissait de la bonne influence que Mathieu pouvait prendre sur les hommes de la troupe, étant donnée la sympathie évidente qu'il leur inspirait, et le chef l'en remerciait déjà.

Même calme, même fermeté grave, dans ses propos, quand il décrivait sa lourde tâche, la dépendance de tant d'âmes guettées par le péché, par toutes les formes du mal. Il fallait instruire ces êtres, souvent si jeunes et que le spectacle du monde ravissait, il fallait leur montrer Satan sous mille déguisements et travestissements, quelques-uns même comiques, afin qu'il pussent toujours le reconnaître.

— Faire le mal, cela se pardonne quand on ne vous a pas explicitement interdit de toucher au fruit de cet arbre, quand on ne vous a pas bien montré l'arbre et son fruit. La faute irrémissible est celle où l'on est amené par désir, les yeux ouverts et la conscience avertie. Pour ce péché-là, l'homme connaîtra les peines éternelles, les hautes flammes que rien ne rabat, que rien n'assouvit.

De retour chez lui, Mathieu s'aperçoit que le souvenir de ces heures passées au camp ne s'écarte ni par un geste, ni par une plaisanterie. Parler de morale protestante pour s'en moquer, fût-ce avec des mots d'esprit, cela est vraiment trop facile et tout à fait insuffisant.

En quoi ses camarades montraient-ils de la raideur, cette austérité sinistre que la caricature habille de noir et d'un col blanc? N'a-t-il pas ri, en leur compagnie, aisément, librement? Ses rapports avec eux ne gardaient-ils pas, jusqu'à ces derniers jours, une parfaite désinvolture, et leur ouverture de cœur, fallait-il la compter pour rien? — Morale protestante : morale ridicule... cela se dit ; cela ne se sent plus, maintenant.

Et Mathieu repensait à ces hommes qui lui paraissaient avoir changé de figure. Que savaient-ils? que pouvaient-ils soupçonner? Au fond de leurs yeux, il lisait un reproche, non pas ce reproche hautain du sage qui détient la vérité et s'en croit le gardien officiel, mais plutôt celui de la bête fidèle à qui l'on a fait une injustice, à qui l'on a refusé son dû, et qui n'a qu'un regard pour exprimer sa douloureuse surprise à l'être qu'elle estimait de vertu peu commune.

Gêne, gêne insupportable à quoi se mêlent de la colère, par instants, un agacement cruel et, surtout, pour mieux préciser, de la mauvaise humeur vulgaire dont la qualité basse rappelle les sentiments de quelqu'un qui a commis une lourde gaffe et s'en mord les doigts jusqu'au sang.

Les paroles de Randal venaient encore augmenter son désarroi. Le péché... une idée pour gens pieux, pas pour lui. Et cependant, cette idée rôdait alentour, imprécise mais présente. A peine Ida était-elle partie, le laissant seul, que cette figure surprenante la remplaçait, s'installait, se mettait à son aise. Elle ne le gênait pas trop : elle ne se manifestait que de temps à autre, par un tiraillement de cœur, une rougeur subite, une impatience de l'esprit qui se détourne. Elle s'occupait à sa besogne de façon discrète ; elle se contentait d'être là, de rester là.

XXVI

Par prudence, il accepta l'invitation, ne voulant point paraître se désintéresser du Randal-circus.

— Mais oui, très volontiers, Boucbélère.

Celui-ci dut cacher son étonnement sous un large sourire.

— Dans la petite salle du fond... nous serons seuls avec mes élèves. Vous les avez peu vus ; je vous les présenterai. Ah ! les pauvres : ils méritent bien qu'on les aime un peu. Ils rendent de grands services au cirque et on ne leur en sait aucun gré ; pourtant...

— Affaire entendue, — dit Mathieu : — ce soir à sept heures et demie.

Pour finir sur un mot spirituel, Boucbélère assura que l'habit n'était pas de rigueur.

Prendre un repas en compagnie d'Octave, de Rachel et de quelques monstres n'offrait rien qui pût plaire à Mathieu, mais il s'était engagé, il irait donc.

— Par ici, mon bon ami, — dit Boucbélère, deux heures plus tard, en lui ouvrant la porte. — Soyez le bienvenu et croyez que mes élèves sauront apprécier l'honneur que vous leur faites.

Il sentait l'ail à plein nez, il suait, plus abject que de coutume en sa rondeur courtoise.

Mathieu se trouva dans une petite salle où la table du repas était dressée. Rachel tournait autour, affairée comme s'il se fût agi d'une cérémonie importante ; même elle posa au centre un vase débordant de fleurs des champs et de feuillages roux. Elle accueillit Mathieu par des phrases équivoques dont on ne pouvait dire si elles étaient sirupeuses ou vinaigrées. A ce moment, Boucbélère donna le signal par une sonnerie et les monstres entrèrent.

Un beau cauchemar, assurément, un cauchemar de choix, aggravé par le sourire paternel du gros Toulousain... Ils s'assirent et, par charité, sans doute, Mathieu fut placé entre Octave et son épouse... Oh ! qu'il eût aimé fermer les yeux ! oh ! qu'il eût aimé prendre la fuite !... Rachel venait d'installer à sa droite, sur une haute chaise d'enfant, un nain difforme et chauve, très bavard, petit paquet gris de laideur concentrée, dont les yeux de grenouille donnaient le frisson.

Puis se présentait l'homme poilu : sa barbe l'inondait d'un vaste flot roux, partiellement recouvert d'une serviette, et que la double chute des moustaches épaisses élargissait encore.

Son crâne flambait comme un bûcher résineux, ses grosses pattes poilues de roux étonnaient moins que sa face où se devinaient à peine, dans un tapis de poil, la ligne des lèvres et deux petits yeux noirs.

Plus loin, l'homme bleu, très normal par ailleurs, se contentait d'être bleu, d'un bleu indélébile d'ardoise que rien n'expliquait, car cette maladie de la peau ne le faisait pas souffrir. Il était bleu, tout simplement, congénitalement bleu ; il s'en vantait comme une femme d'être pâle.

Son voisin, dont la figure exprimait une tristesse infinie et une atroce lassitude, dépassait de plusieurs centimètres la taille réputée du géant russe Pétroff. Manifestement, il ne savait que faire de tout ce corps : chacun de ses gestes encombrait ; il s'en rendait compte : cela n'est guère divertissant ni honorable de jouer tous les jours le rôle de l'éléphant introduit dans la maison d'une poupée.

L'homme élastique, à sa droite, n'offrait rien de très stupéfiant, au premier regard, mais son épiderme (par quelle fantaisie de la nature?) mal collé à sa chair, était extensible : il pouvait en tirer les plis plus aisément qu'on ne pince un tissu de caoutchouc... geste affreux que suivait le bruit d'une claque sourde.

On admirait ensuite l'homme maigre qui, à coup sûr, avait passé de longs mois juché sur une colonne en plein désert. Il accentuait ce décharnement par des vêtements lâches et l'entretenait par un régime d'abstinence très surveillé.

L'albinos, bien modeste, bien effacé, faisait mal à voir, à cause de sa figure blême de cochon d'Inde, mais il ne retenait guère l'attention pour peu que son voisin parlât...

Quelle voix ! elle déchirait l'oreille et, s'il criait, on songeait à quelque locomotive en mal d'enfant. « La voix la plus perçante du monde » annonçait le programme du cirque... Son moindre murmure avait quelque chose de strident.

A côté de lui, deux adolescents blêmes inquiétaient d'abord, épouvantaient bientôt ; si près l'un de l'autre, trop près, embarrassés par cet extrême rapprochement, ils bougeaient peu, ils n'osaient, semblait-il. Une ressemblance étrange les unissait, les confondait : des traits, une expression, un regard pareils; mais autre chose leur interdisait de se désunir. Liés,

dès leur naissance, par un pont de chair commune, ils ne se sépareraient que sous le couteau du chirurgien. On attendait la mort de l'un deux avant d'engager cette libération : on ne divise pas de gaîté de cœur un capital aussi productif. Pour l'instant, Ralaô et Paraô, venus de Sumatra, par delà les mers bleues, assis sur un même banc, soufflaient, de leurs deux bouches semblables, sur deux cuillerées de soupe chaude et tenaient les cuillers l'un de la main gauche, l'autre de la main droite, pour ne pas se gêner.

Monstre interne ou, du moins, monstre discret que Mathieu connaissait déjà, Reginald Howe possédait la faculté rare d'ingurgiter, sans peine apparente, un nombre étonnant de litres d'eau. Il avalait aussi des poissons rouges, des grenouilles, voire une courte anguille, puis il rendait le tout, bêtes et liquide, en bon état. Il faisait, à chaque tournée du cirque, la joie des enfants ; par malheur, son exemple, disait-il, les incitait à s'abreuver secrètement au pot à eau de leur chambre.

Enfin, près de Boucbélère, et le dernier exemple phénoménal de la réunion, trônait l'homme nourrice : un homme, sans doute (il caressait son fil noir d'authentique moustache), mais dont la poitrine simulait des seins plantureux, vides de nourriture et cependant plus gonflés, sous la mousseline qui les voilait par décence, que les célèbres mamelles de la chèvre Amalthée.

Mathieu mangeait en silence, luttant contre ce dégoût, cette peur, cette pitié sèche qui l'obsédaient. De temps en temps, Rachel lui parlait à l'oreille, Octave lui faisait des confidences, donnait à voix basse un renseignement spécial et vilain que Mathieu ne demandait guère. Il répondait par quelques mots polis puis se taisait, mais il ne pouvait s'empêcher de regarder encore, un à un, ses étranges commensaux.

Plus que leur difformité, leur solitude le glaçait d'épouvante... Abominable solitude : l'un est seul sous son poil, un autre sous sa graisse, un autre dans son squelette maigrement recouvert ; cet autre, emprisonné dans le bleu de son épiderme, n'est pas plus seul que celui qu'une arbitraire subversion d'estomac particularise ; l'homme gigantesque reste seul comme le trop petit; une voix à ce degré inhumaine

étonne, repousse autant que des yeux roses ou une peau en caoutchouc, et ne sont-ils pas isolés déjà par un irréalisable désir de solitude, ces deux êtres condamnés à toujours vivre ensemble?

Boucbélère se pencha vers Mathieu :

— S'ils étaient douze, — dit-il à petit bruit — (mais je ne puis compter Ralaô-Paraô que pour un seul : il n'a pas d'autre valeur !) s'ils étaient douze, je les appellerais mes douze apôtres.

Surpris par cette fine remarque, Mathieu voulut piquer le gros homme en l'assurant que sa collection ne serait en rien déparée pour peu qu'il consentît à tenir en personne le rôle dégradant du douzième. Réflexion faite, il rengaina la pointe inutile ; d'ailleurs, Octave se levait pour illustrer par quelques affectueuses paroles la fin prochaine du repas.

Un frisson d'attente courut sur l'assemblée et Mathieu vit que les yeux des convives ne quittaient plus, au centre de la table, le pot fleuri que l'orateur désignait du doigt...

— Ces fleurs, ces simples fleurs, mes amis, ce feuillage d'automne... nous ne pouvions trouver mieux : est-il des fleurs plus précieuses que celles de nos champs, de nos buissons?... Les riches, les heureux de ce monde ont des fleurs de serre, nous, les humbles, nous cueillons nos bouquets au sein de l'herbe, humide encore de rosée...

A ses heures, Octave ne manquait certes pas de poésie.

— Or, vous savez ce qui nous réunit, ce soir : une même pensée de respect et d'amour...

Rachel pinça les lèvres et fit semblant d'avoir perdu son rond de serviette, mais autour d'elle tous les regards se levaient vers Octave, tous les visages souriaient, attentifs et rayonnants.

— Touchant anniversaire de sa naissance !... elle sait que nous le fêtons et souffre à coup sûr de ne pas présider nos agapes. Mais elle a des devoirs qui la retiennent, des devoirs graves... elle ne pouvait pas. Néanmoins, pour distinguer ce repas familial, monsieur Delannes a bien voulu se joindre à nous... Remplacer l'absente? non pas ! ni la faire oublier, mais l'honorer simplement, telle fut son intention... telle fut votre intention, n'est-ce pas, monsieur Delannes?

Mathieu acquiesça par un muet salut... Comme la porte était loin, de l'autre côté de la table !

— Je termine donc en vous invitant tous à crier : « Vive notre Directrice ».

— Vive notre Directrice! — hurla un chœur sonore que la voix perçante dominait de haut.

— Très bien, — pensait Delannes ; — très réussie, l'allusion, très délicate, la mise en scène... Tant pis ! j'en ai assez !

Il se leva.

— Messieurs, — dit-il, — je vous quitte pour aller fumer une cigarette au dehors... Bonsoir.

— Grand Dieu ! je me lève aussi, — s'écria Rachel, — nous ne sommes plus que treize !...

Mathieu rentrait chez lui, lentement. Il se sentait seul, plus seul que d'habitude. Il ne pouvait songer à Ida Randal sans rougir : il revoyait les monstres transfigurés à son évocation. Il s'imaginait cette femme salie par leurs regards, cette femme qui lui appartenait, qui, de toute son âme, l'aimait, et qu'il n'aimait pas.

— Mais... demain? — songeait-il. — Demain?

Trouble sinistre, nuit épaisse où l'on s'égare... Une pensée unique brillait dans ce labyrinthe d'incertitude : la plus cruelle.

— Je ne pourrai ni la fuir, ni la rejeter loin de moi... Non... Alors... demain?

XXVII

James Randal écoutait depuis un quart d'heure, immobile, muet, sans du tout laisser voir ce qu'il pensait. Il tenait sa tête dans ses mains et, de temps à autre, levait seulement les yeux.

Assise devant lui, Rachel Boucbélère parlait beaucoup et vite, rendue nerveuse par ce calme. Octave n'eût pas écouté ainsi ! Un flot malsain coulait de ses lèvres peintes comme d'une source impatiente, avec des bouillons et des mousses et de subits engorgements. Elle se hâtait, ayant peur du moment où le chef parlerait à son tour ; elle bouchait les trous de son bavardage empoisonné par de brèves exclamations de regret, de douleur, d'étonnement, et par des gestes expressifs. Elle s'affolait un peu : Randal n'avait rien dit encore que, par

deux fois, très bas, très clairement : « Taisez-vous, Rachel, et sortez ! » Un mur : James Randal faisait l'effet d'un mur froid, tout droit, tout nu, au pied duquel se tortillait une sordide bête punaise.

Il répéta, sur le même ton tranquille :

— Taisez-vous, Rachel, et sortez !

Suffoquée, elle tendit vers le ciel ses bras grelottants de bracelets :

— Dieu m'est témoin !...

Puis, l'invocation lui restant pour compte, en quelque sorte, elle ajouta, par dégoût d'être si mal comprise :

— Bien! bien! mettons que je n'aie rien dit! Néanmoins, je ne veux pas que l'on me chasse, que l'on me flanque à la porte, simplement parce que je fais mon devoir !... Ah ! non ! une honnête femme courbera la tête, quelque temps, mais un jour vient où il faut qu'elle la relève, où elle proteste. J'en suis arrivée là : je proteste ! l'indignation m'étouffe, monsieur Randal... m'étouffe ! Oh ! je sais : Octave et moi n'appartenons pas officiellement au « Randal-circus »; d'un trait de plume, vous pouvez nous jeter à la rue ! N'importe ! nous sommes de cœur avec ce corps d'élite, tout ce qui le touche nous touche aussi et, de façon plus vive, plus douloureuse, ce qui le diminue au point de vue de la moralité.

James Randal s'essuya le front.

— Trois fois, je vous ai dit de vous taire.

— J'ai attendu, par crainte de commettre une injutice ; j'ai attendu peut-être trop longtemps. Maintenant, il n'y a plus de doute, on est forcé de voir, à moins de se fourrer la tête dans un sac. Ma conscience le déclare, ma conscience me fait des reproches... sanglants, monsieur Randal ! je finirais par me sentir moi-même coupable, tant ma conscience s'insurge !

— Votre... conscience... ah !

— Je vous ai tout expliqué : mes premiers soupçons, que j'écartais en haussant les épaules, mes premières certitudes... Je vous ai apporté les preuves ! oui ! j'ai beaucoup souffert, mais pour une femme vraiment honnête, il n'y a pas de... pas de compromission possible : il faut marcher ! Et puis...

Quelque chose de très émouvant lui restait dans la gorge.

« Et puis, on vous aime tant ! je vous aime tant ! Vous êtes

le grand chef à qui l'on ne doit faire de mal sous aucun prétexte... Alors, moi, je vous défends !

— Vous m'aimez à ce point !

Se sentant écoutée, Rachel ne prit pas garde à l'horrible expression de cette bouche, tordue soudain par l'ironie, et poursuivit avec plus encore de ferveur :

— Vous ne le saviez pas?... Que l'on est mal payé, en ce monde, de son dévouement ! Au moins, si je me trouvais seule à avoir deviné tout cela, le scandale serait évité, mais chacun l'a vu, plus ou moins bien, comme il peut le voir, chacun en est, à présent, convaincu, sauf les aveugles et les sourds ; chacun le répète, le soir, à voix basse.

— Rachel, vous...

— Aucun n'a eu le courage de parler franc, de parler haut ; moi, j'ai eu ce courage...

— Ce courage ignoble !

— Monsieur Randal, on ne s'adresse pas ainsi à une femme!

— Sortez ! sortez vite !

— C'est bon... encore une fois, mettons que je n'aie rien dit, mais n'oubliez pas que, demain, si vous ne prenez pas de mesures, toute la troupe se lèvera comme un seul homme et se mettra à crier. Alors, vous serez bien obligé d'entendre ; il valait mieux ne pas vous boucher les oreilles, aujourd'hui.

— Rachel !... je vais vous... expulser, moi-même !

— Ne vous donnez pas tant de peine : je me retire ; vous réfléchirez.

M. James Randal reste seul.

XXVIII

Randal se réserva trois heures, durant chacun des trois jours suivants, pour « réfléchir », comme le lui conseillait Rachel, c'est-à-dire pour prier. Le reste du temps, il fit honnêtement de son mieux en vue de n'inquiéter personne : il s'occupait de la troupe, sortait et rentrait, travaillait dans son bureau et dans le camp, tâchant de garder son calme extérieur et de ne rien changer à ses paroles, non plus qu'à ses gestes ordinaires. Parfois seulement, il se plaignait de mal dormir et de

souffrir beaucoup de la tête, pour expliquer une fatigue hagarde, trop visible en vérité.

Toute sa journée s'employait de cette manière. Les trois heures quotidiennes prises sur sa nuit, il les passait en oraisons. Il priait et, tout de suite, se retrouvait seul, car Dieu se refusait. C'était affreux, cet éloignement soudain du Seigneur, au moment même où il le suppliait avec la plus fervente passion ! Sa volonté, son intelligence, sa douleur et sa foi se composaient en une seule prière qui l'emportait d'abord au ciel, d'un vol sûr. Il frappait à la porte de Dieu, mais la porte restait close ; il la battait, pour ainsi dire, mais la porte battue ne s'ouvrait pas : on ne force pas la porte de Dieu. Son imploration, il la criait par la voix de l'âme... Il eût aussi bien imploré la nuit ou battu l'ombre.

Le troisième soir, il fut près de renoncer. Puisque le Seigneur ne voulait pas l'écouter, puisque le Seigneur était sourd, du moins pouvait-il espérer une aide indirecte? Est-ce que Dieu lui permettait d'user utilement des moyens dont tout homme dispose : méditation soutenue, scrupuleux examen? Mais, livré ainsi à lui-même, privé du secours d'en haut, saurait-il éviter celui qui toujours rôde, qui peut-être veillait, à cet instant même, flairant une proie, et qui ne manquerait pas de lui tendre quelque piège? Il se sentait déjà pris, se débattant sous la griffe méchante... Alors il se jetait à genoux, de nouveau, sans rien obtenir.

Il n'est plus qu'une pauvre créature misérable que le grand vent de tempête secoue, qui marche à l'aventure, sans guide et sans soutien, aveuglé par la tourmente, menacé de se perdre tout à fait et pour toujours. Ses dernières conversations avec les hommes de la troupe lui ont appris tant de choses ! A coup sûr, on ne lui disait rien, mais il devinait les paroles retenues, en observant la gêne des regards, les réponses maladroites à des questions tout à fait banales, les protestations de fidélité qu'il ne demandait pas et comme un témoignage nombreux de dévouement que rien ne motivait de façon particulière.

Du fétide vomissement de Rachel, il se détournait avec dégoût. Plus tard, il débarrasserait la troupe d'elle et d'Octave. S'il ne le faisait pas aussitôt, c'était encore par prudence, pour

ne pas éveiller l'attention, et aussi par le sentiment qu'aujourd'hui il aurait l'air de se venger. Il remettait donc cette exécution à demain. Oui, tout ce qu'elle avait dit d'une voix si sournoise, il l'écartait résolument, il savait ce que valait l'aune de sa sincérité, mais ce que les autres ne disaient pas, n'insinuaient pas, ne suggéraient pas, cette plainte commune, muette et toute involontaire, pouvait-il l'écarter de même quand il en était touché? Cependant, l'aurait-il entendue si Rachel ne l'avait préparé à l'entendre? Devinant quelque malaise, il se serait dit que la troupe, énervée par un long repos si rarement coupé, avait besoin de la fatigue d'une tournée longue et laborieuse ; il l'eût arrangée aussitôt : cela se règle en deux heures d'étude, avec une carte, des guides et des indicateurs de chemin de fer, mais la question se présentait différemment, des décisions plus pressantes devaient être prises, l'une, tout d'abord, celle-ci, celle qui, sans l'aide du Seigneur, se refusait.

Et, soudain, un grand frisson le parcourut, le fit vibrer de la tête aux pieds : une image s'offrait à lui, vivante, humaine, séduisante, qui respirait, dont il voyait le sein se soulever, dont il voyait les paupières trembler et les bras se tendre, qu'il voyait... ah ! qu'il voyait trop bien ! qu'il voyait nue, couchée, et la bouche entr'ouverte par le plaisir.

Il aimait Ida d'un amour reconnaissant et fort. Elle lui avait vraiment enseigné la vie. D'une adolescence austère, rien de pénible ne demeurait après le premier baiser. Cette femme, Dieu lui-même l'avait choisie entre toutes, la lui avait donnée ; don inespéré que Randal tenait pour la consécration divine de son effort, la récompense d'une jeunesse aride et difficile, assaillie de tentations diverses, semée d'embûches, où le bon serviteur n'avait pas succombé.

Or l'image palpitante, étendue sur le lit de leurs amours, poussa comme un gémissement tendre, et Randal rougit soudain, devint pourpre, serra les poings. Avec cette plainte équivoque, l'apparence s'était évanouie, mais il en gardait un souvenir trop présent, trop immédiat, trop brûlant aussi : ton de la chair flexible, son de la voix émue, parfum...

Ida lui appartenait ! l'autre la lui a prise, après combien d'intrigues honteuses et par quelles innommables séductions !

Il en pâtira, et sans retard : tout de suite ! Randal se sent fort, bien musclé, bien entraîné ; l'autre, plus jeune, pliera vite sous le poids de son bras abattu, et James Randal, debout, grandi par une colère primitive, ébauche le geste armé de la massue qui jette bas.

C'est au juste ce qu'il craignait : celui qui, dans l'ombre, attend toujours le moment propice vient d'intervenir... Lutte cachée, lutte froide et furieuse, d'autant plus âpre qu'elle se révèle moins... Mais voyez! les hauts poings meurtriers restent en suspens; les poings serrés s'entr'ouvrent : les poings de James Randal sont deux mains jointes qui demandent grâce.

L'heure qui suivit fut horrible, agitée de courants obscurs, de tourbillons et de remous, soulevée parfois d'une puissante marée bourbeuse, puis, en quelque sorte, vidée par le brusque reflux ; mais, néanmoins, il sent une lueur de raison éclairer son esprit et sa volonté renaître, soumise, repentante. Il se bride, il se tient de court : il doit se vaincre.

A-t-il étudié le problème honnêtement? La faute d'Ida... puisqu'il se refuse à croire au sale bavardage de Rachel, quelle preuve peut-il en fournir, décisive et qui le convainque? Tâche trop aisée que d'accuser autrui ! S'il retourne l'accusation contre lui-même, sa faute à lui, ne va-t-il pas la découvrir? Faire de son mieux n'est pas toujours bien faire. Il a sorti cette femme du milieu trouble et malsain où elle se serait perdue ; son mérite s'arrête là. Son mérite? il aimait Ida : pouvait-il agir autrement?

Il s'imagina l'homme de vertu simple et modeste qui s'attache cette femme et qui, pour arriver au but qu'il veut atteindre, fait bon marché de toute rigueur de pharisien. Afin qu'elle le suive, il ne jette pas de cailloux sur le chemin déjà si rude, il les écarte du pied ; afin qu'elle l'écoute, il adoucit sa voix qui l'effaroucherait peut-être ; afin qu'elle prenne plaisir à vivre, il lui montre les délices de la vie en même temps que ses tourments, et la beauté de la loi de Dieu atténuant sa rigueur. A l'enfant, il parle un langage d'enfant, à la femme toujours prête à s'émerveiller, il révèle des merveilles, celles du ciel et de la terre. Elle avait trop souffert : tendrement, il l'engage à oublier d'abord, à comprendre ensuite, à se connaître elle-même, à se ressaisir. Il ne s'impose pas à son amour, il le quête

avec humilité, il en attend, sans nulle impatience, le généreux octroi... Or un jour, l'homme le découvre, cet amour, naissant comme une aube dans la brume des yeux aimés.

A-t-il été cet homme-là? — Et Randal répond vaillamment : « Non ».

Cependant il ne pourra pas agir suivant la justice avant de savoir ; son sang s'y refuse, et ses nerfs exaspérés, et sa santé d'homme robuste. Il doit savoir. Vaine entreprise que de travailler dans l'incertain : il faut qu'il sache, il le faut avant tout. A qui demander cela? A elle? Oui, peut-être... plus tard, mais avec quelles paroles? A lui? certes... immédiatement.

Randal s'est assis devant sa table : il prend une plume, une feuille de papier, un dictionnaire, car il veut écrire en français. Il s'applique ; il déchire un brouillon, puis deux. Il recommence. Son écriture sera ferme et reposée ; sa main obéira. Il écrit, il plie la feuille, il la met sous enveloppe, il cachète l'enveloppe, il sonne le gardien de nuit... Quand le gardien se présente, il s'aperçoit que c'est l'aube. La lettre sera donc remise ce matin même, à dix heures.

Le messager parti, Randal va remercier Dieu ; ensuite, il se couchera et tentera de dormir, mais il reste encore, sans bouger, tout pâle, harassé, les mains mortes sur la table.

— Cela a été très dur, — dit-il.

« *It has been very hard work.* »

XXIX

Au cours de cette semaine, Mathieu s'était retrouvé plusieurs fois avec madame Randal. De son dîner chez les monstres, il ne lui avait parlé que pour en décrire la tristesse pesante.

— Pourquoi donc vous y rendre? Boucbélère s'imagine qu'il fait plaisir aux gens en les invitant, mais chacun n'est pas de son avis. Moi, je me sentais déjà les nerfs à vif ; j'ai refusé...

Elle paraissait inquiète, agitée, prête à quelque folie, à toutes les imprudences, et n'en donnait d'autre raison que le changement survenu en l'humeur soudain adoucie de James.

— Depuis deux jours, — disait-elle, — j'ai peur : on croirait qu'il se repent, qu'il va me demander pardon de quelque chose. Il ne me heurte pas, il ne tâche plus de m'exaspérer, il a des attentions que je ne lui connaissais pas... J'ai peur.

Quoi que Mathieu pût lui dire, sa conclusion ne variait guère : elle avait peur et cette peur se manifestait par des paroles déraisonnables, par de beaux projets, fiévreusement construits, qu'elle démolissait par un éclat de rire.

Or, le samedi matin, comme Mathieu était seul dans son bureau, Ida, retenue par quelque surveillance nécessaire, ne devant pas venir, il reçut, vers dix heures, le billet suivant, porté par un palefrenier du cirque :

Monsieur Delannes,

Je vous serais très obligé de passer au camp. Il s'agit d'une affaire importante pour vous et pour moi. Je vous attendrai de deux heures à sept heures. La prairie n'est pas plus longue à traverser dans un sens que dans l'autre, mais il faut, je vous assure, que ce soit vous qui veniez me trouver et non pas moi qui me rende chez vous.

Je vous verrai bientôt.

James Randal.

Que signifient ces lignes?... Le départ prochain du cirque oblige peut-être son directeur à régler certains contrats récents, mais en ce cas, James Randal s'adresserait d'abord à Jérôme Hourgues ; d'ailleurs une simple résiliation de bail explique-t-elle cette seconde phrase du billet : « La prairie n'est pas plus longue à traverser... » et la suite? Une plaisanterie? On ne saurait le croire.

Il reprit la feuille commerciale chargée d'un en-tête bilingue. Écriture posée, très appuyée, signature nette, sans paraphe : tout cela, comme d'habitude.

Mathieu s'agaçait de ne rien tirer d'autre de ce texte, de n'y rien découvrir de sous-entendu.

— Le mieux est donc d'aller voir de quoi il retourne.

Et, ce même après-midi, Delannes s'en fut vers le camp.

— Entrez, monsieur Delannes. Je savais que vous viendriez : vraiment, je vous attendais. Il est possible que notre conversation soit longue. Asseyez-vous en face de moi.

Ses yeux avaient peut-être beaucoup pleuré, son visage, ravagé de douleur, se glaçait pour ainsi dire en une fixité austère, très effrayante, où, malgré les traits osseux et la ridicule barbiche, on ne voyait plus rien de caricatural.

Mathieu sentit qu'il se passait quelque chose de grave.

— S'il s'agit d'une liquidation d'affaires, monsieur Randal, — dit-il aussitôt, — Jérôme Hourgues me paraît plus...

— Il s'agit d'une liquidation, en effet, mais que nous traiterons de vous à moi. Je vais tâcher d'être clair et de rester calme.

A ce moment, la porte du fond s'ouvrit, donnant passage à Ida Randal.

— Non, ne bougez pas !... Somme toute, James, je préfère parler moi-même.

Sans tourner la tête, James Randal répondit :

— Comme il vous plaira, mais je voulais vous épargner cette émotion et cet effort de volonté, très durs pour une femme... Parlez donc, puisque moi je n'ai pu m'empêcher de vous parler.

Elle appuya ses mains sur le bureau et, d'une voix toute simple, toute tranquille, qui ne tremblait pas :

— Monsieur Delannes, — dit-elle, — mon mari a découvert, je ne sais par quel procédé, que vous étiez mon amant. Il m'a interrogée et, de ma bouche, en a reçu l'aveu. Il tient à nous apprendre ce qu'il compte faire.

— Vous savez, Madame, — balbutia Mathieu, — que je suis tout vôtre...

— Un instant... Comme je garde à James la plus grande reconnaissance, je crois qu'il est de notre devoir de lui laisser une entière liberté : nous n'avons qu'à l'écouter. Pensez-vous autrement?

— Je m'incline, Madame.

— Je vous en sais gré à tous deux, — dit James, — mais si vous avez à mon égard un sentiment sincère de loyauté, vous voudrez bien, quand vous parlerez, ne plus vous appeler Monsieur et Madame : des amants ne s'appellent pas Monsieur et Madame ; quand ils le font, ils ont l'air de se cacher, de mentir encore un peu plus. Cela me troublerait l'esprit, et je tiens précisément à me dégager de toute influence.

— C'est juste, dit madame Randal.

Delannes se tut : son évidente stupéfaction répondait pour lui.

— A vous, Ida, — reprit James Randal, — je ferai encore un reproche : vous disiez tout à l'heure : « il a découvert, je ne sais par quel procédé... » or, je n'ai usé d'aucun procédé : il n'en est aucun d'honorable ; non, les bruits du camp me sont parvenus et je n'ai eu, ensuite, qu'à ouvrir les yeux, puis à vous interroger.

— Cette rosse de Rachel, bien sûr !... — murmura madame Randal.

James ne voulut rien entendre.

— Asseyez-vous, Ida, je vous en prie, à côté de lui, là...

Les mains jointes contre sa poitrine, les yeux levés, il se recueillit longuement avant de parler et ce regard, brillant de ferveur implorante, révélait à Mathieu ce que pouvait être un visage que la prière transfigure.

— Éclairez-moi, Seigneur ! — murmura James Randal.

XXX

Son visage s'altérait de nouveau, s'humanisait, pour ainsi dire : un conflit secret en troublait l'expression sereine... il venait de porter son regard sur l'homme et la femme assis, côte à côte, en face de lui. Il se mordit durement la lèvre, puis il parla.

— Je ne pense pas vous avoir jamais fait de mal. Même, il m'est arrivé de croire que les camarades que vous trouviez au cirque pouvaient exercer sur vous une bonne influence, puisque vous saviez vous les attacher par votre franchise directe et votre simplicité, par cette manière très spéciale d'être poli qui nous étonne d'abord mais nous touche bien vite. On vous estimait beaucoup, ici, et moi, je m'imaginais que de cette sympathie vous tireriez un bénéfice, par conséquent que la présence de mes hommes auprès de vous ne serait point vaine. Vous sembliez, chaque jour, plus naturel, plus habitué à des façons de vivre, de parler, peut-être de sentir, différentes des vôtres. Vous alliez devenir notre ami. Ce moment vous l'avez choisi pour un acte hostile : déjà, vous courtisiez ma femme.

Mathieu ne se sentait aucune envie d'interrompre. Il écoutait comme faisait Ida, sans rien laisser paraître de sa gêne, ni de son malaise intime.

— Aujourd'hui, — disait James Randal, — je puis affirmer que vous m'avez volé, car cette femme était à moi. Par quel effet d'ivresse ou de démence, un honnête homme, en qui l'on devinait la figure prochaine d'un ami, joue-t-il le rôle du fourbe, du traître et du criminel? Voilà le point où je me perds, où je ne trouve plus ma direction, où l'aide d'en haut se refuse. Cette épreuve me bouleverse; le Seigneur veut que je me décide sans lui, alors, vous comprenez, je sens toute ma faiblesse : l'indignation m'aveugle, par instants, mes nerfs se tendent et la colère échauffe mon sang. Hier soir, quand je me décidai à vous écrire, j'étais presque une bête... Il m'a fallu beaucoup prendre sur moi, beaucoup vraiment, pour tracer les quelques lignes que vous avez reçues ce matin.

D'un geste un peu nerveux, il saisit le livre relié de noir, aux tranches usées, qui restait ouvert sur le bureau.

— Ce livre que j'ai tant lu, — dit-il, — je ne sais plus le lire, et cela aussi me fait peur. Il me donne mille réponses contradictoires, au lieu d'une seule que je lui demande, persuasive et déterminante... Je n'ai pas le cœur assez pur, sans doute, pour puiser à la source de toute vérité.

Sur sa bouche sévère passa comme une affreuse grimace d'ironie.

— Assurément, ce serait un vilain spectacle que celui de James Randal obéissant, parce qu'il est un homme pareil aux autres, à cette colère, à ce mépris, à ce dégoût qui l'obsèdent, lui qui se vantait d'agir suivant une règle supérieure, une règle révélée !

Et il ajouta, sur quel ton naïf et pathétique :

— Puisque la balance est fausse, comment saurai-je vous punir?...

Doucement, sans lever les yeux, madame Randal l'interrompit :

— Non pas, James !... Je pense que vous voulez dire : « Comment saurai-je vous juger? »

— Je disais « vous punir », — affirma-t-il, — et je disais bien ! Le punir, lui, pour avoir envahi le verger du maître

afin d'en voler les fruits; vous punir, vous, pour avoir mal gardé l'honneur de l'homme auquel vous étiez liée par serment...

Son visage s'empourpra soudain.

— ... Et pour avoir fait bon marché de votre pudeur, Ida !

Mathieu eut un sursaut d'indignation, mais madame Randal y coupa court.

— Non ! restez assis, Mathieu, et taisez-vous ; en somme, il a raison ; écoutons toujours la fin.

— Peut-être, — continua Randal, — me suis-je trop retranché de la vie courante pour me former tout seul une idée équitable de ces choses ; peut-être cette affaire me touche-t-elle de trop près et peut-être aussi mon âme s'est-elle éloignée de Dieu. Il me faut donc l'opinion d'autrui, et cette opinion, je vais me la procurer. Ainsi, vous pourrez vous défendre, vous pourrez être compris et ma sentence, plus autorisée, sera plus juste.

Il pressa un bouton de sonnette sur son bureau.

— J'appelle Sam Harland et Leslie auprès de moi : l'un est un homme assez sociable pour concevoir ce crime, l'autre garde assez d'innocence pour l'excuser.

— Alors... quoi? — s'écria Delannes, — on va raconter...

— Je vous en conjure, Mathieu... nous ne sommes pas les maîtres, ici.

— Plug, — dit James Randal au palefrenier qui entrait, — faites venir tout de suite Sam Harland et Avery Leslie.

— *Right'o, sir !* — dit Plug en touchant sa casquette.

XXXI

Attente intolérable : Ida et Mathieu, assis l'un près de l'autre, restaient immobiles, muets ; James, les mains posées à plat sur son bureau, regardait devant lui, très loin. L'existence de ces trois êtres semblait suspendue ; seule restait vivante la petite pendule de bois accrochée à la cloison : ses battements industrieux prolongeaient le délai, en avivaient la torture.

On entendit des voix, au dehors :

— Voilà ! voilà ! j'ai juste pris le temps de me laver les mains et de passer une blouse.

Sam Harland entra, suivi d'Avery Leslie.

James Randal ne leur fit pas de longs préambules : en quelques phrases sèches, d'accent hautain, il dit ce qu'il attendait d'eux :

— Asseyez-vous sur ce banc... Bien... J'ai besoin de vous : je dois prononcer une sentence et ne me sens pas assez dégagé de moi-même pour être certain de mon équité ; vous jugerez donc avec moi, mais d'abord, prêtez serment sur le Livre... le voici. Jurez de n'écouter que votre conscience, de rester sourd à toute autre voix.

De son pouce renversé, Harland désigna Mathieu.

— C'est ça que vous allez juger? — demanda-t-il.

— Oui ; pourquoi?

— Suivre sa conscience quand on juge ça !... Enfin, on tâchera.

— Nous jugerons cet homme. — ajouta Randal, — et cette femme aussi.

Depuis son entrée, Sam Harland avait l'air du chien méchant que sa laisse seule empêche de bondir, et bien qu'il n'aboie ni ne grogne, est tout prêt à mordre. On ne reconnaissait déjà plus le visage ouvert et franc, la bouche gaie où une pipe pendue mettait souvent un trait d'humour, mais aux dernières paroles de Randal, la face hâlée, soudain vieillie, devint toute grise.

— Jurez-vous? — insista Randal.

— Je jure, — dit Harland avec effort.

Leslie gardait son expression séraphique et ravie. Un instant, il se recueillit, une main posée sur les yeux, puis, très simplement :

— Je jure, — dit-il.

Alors James Randal se mit à parler sur le ton d'une conversation rapide, un peu brusquée.

— Si j'avais vu clair en moi-même, sans doute ne vous aurais-je pas appelés à mon secours, mais je ne puis expliquer le mal qui me touche assez bien pour que ma raison soit satisfaite. Cette femme, cet homme, ont péché ; cette femme, je l'aimais et je croyais en son amour ; j'estimais cet homme et pensais mériter son estime. Tous deux m'ont payé en fausse monnaie ; ils me trompent insolemment, cruellement, en

m'infligeant le maximum de souffrances. Que méritent-ils en retour? Voilà ce que je voudrais savoir... Je ne puis pourtant pas le leur demander !

Avant qu'il ait pu réfléchir à cette idée nouvelle, Leslie répondait nettement :

— Il le faut.

Et Harland grognait :

— Bien sûr ! tout de suite...

— Soit... — dit Randal. — Monsieur Mathieu Delannes, quelle punition méritez-vous?

— Je ne répondrai pas ! — dit Mathieu.

— Ida Randal?...

Elle haussa les épaules, la bouche close.

— C'est donc à vous de parler, — dit James Randal aux deux hommes.

— Commence, toi, je t'en prie, — dit Leslie à Harland : — je veux rêver encore, pendant que tu parleras.

— Merci, Avery : je n'aurais pas pu me tenir plus longtemps.

Il serrait au genou sa jambe croisée ; il regardait par terre un petit point précis, le nœud d'une planche, et ne le quittait pas des yeux. Il maîtrisait mal sa voix, rauque, puis étouffée, et soudain aboyante.

— D'abord, l'homme... c'est un mauvais homme qui mérite la corde, mais ici nous ne pourrions le pendre tranquillement ; il faut trouver autre chose... Il n'a pas de remords : on le voit à sa figure, eh bien, je propose de lui donner un remords. On le laissera partir tout seul, en lui accordant une juste avance, et moi, quelques jours plus tard, je le suivrai comme un remords. J'aurai un couteau dans ma poche ; cet homme, je le chercherai partout, car il se cachera, ayant peur du remords à ses trousses, et il tâchera de l'éviter, de lui échapper, mais on ne tourne pas un remords, on ne le gagne pas de vitesse, et un jour... oh ! sans choisir ! dans... le dos ! entre les épaules ! ou dans le ventre, pour lui fouiller les tripes, comme à un porc !... On me pendra, je pense, on me tuera selon les lois du pays... cela m'est égal : cet homme aura eu son remords, en aura souffert, aura péri par ce remords. Je veux être le remords de ce mauvais homme... voilà !

— Je parlerai ensuite, — dit Leslie... — D'abord l'homme

... Nous avons causé ensemble ; vraiment, ses intentions semblaient droites ; peut-être ne savait-il pas que la voie droite est une voie difficile... cela n'a rien d'étonnant : jeune, riche, beau (regardez-le !), il croyait que l'on peut vivre sans songer à rien, pour le plaisir de vivre. J'avais bien l'impression qu'il se promenait au hasard, librement, dans un jardin planté de fleurs et d'arbres fruitiers, qu'il cueillait les fleurs parce qu'elles sentaient bon, qu'il cueillait les fruits et les mangeait avec gourmandise... enfin (comment dire ça?), qu'il se sentait « chez lui » dans la vie. « Oh ! non, pensait-il, je ne fais pas grand mal en cueillant ces roses et ces pommes ! un peu de mal seulement, très peu, le mal que font les autres, le mal qui ne compte pas, qui ne pèse rien dans la balance, presque rien ! » Or, un jour, il est venu ici et il a rencontré la tentation devant sa porte, non pas une forme de l'esprit mauvais, mais elle qui souriait !... Il n'a pas su s'arrêter le temps qu'il fallait pour éclairer son cœur, pour comprendre qu'elle l'entraînerait vers le ciel, s'il voulait, au pays des étoiles... Engagé sur la voie tortueuse et glissante qui mène en bas, il lui a tendu la main en disant : « Venez ! » Il souffrait d'avoir déjà fait le mal, sans savoir; il a fait le mal une fois de plus, sans savoir, pour souffrir moins, peut-être, et alors... ah ! Seigneur ! voilà que le plateau chargé se surcharge encore d'un poids lourd, terriblement lourd, et que soudain la balance chavire !...

Avery Leslie regardait devant lui la balance chavirée... Il ajouta :

— Maintenant, monsieur Delannes a compris... maintenant qu'il est trop tard.

Et se tournant vers Sam Harland :

— Tu vas parler d'elle, mon ami Sam... heureux Sam !

Mais Sam Harland était incapable de parler : il se balançait sur le banc comme un homme ivre et tenait son genou serré entre ses paumes. Il balbutia difficilement :

— Elle... que pourrai-je dire d'elle?... Elle a des remords, je le sais, car son image s'efface, son image est trouble devant mes yeux... Alors moi, je vais boire dès demain, et le gin qui brûle et qui racle me fera oublier l'image... Il faut que je voie l'image très claire, très brillante, ou que je ne la voie pas du tout... Quand on est vraiment saoul, on vit sans image !...

— Non ! non, Sam ! — interrompit Leslie, — tout cela n'est pas vrai ! elle ne l'a pas suivi, puisque la chanson chante encore dans ma tête, puisque je me sens meilleur en montant le long de l'étroit sentier tendu de la terre aux étoiles, puisque je chante en moi la même merveilleuse chanson qui m'entraîne à voler vers elle !

— Ne dis plus rien d'elle ! je te le défends ! — gronda Sam Harland qui claquait puis grinçait des dents. — Assez !... assez d'elle !... et quant à lui : tout de suite ! à l'instant ! Je n'ai pas mon couteau, mais je saurai bien avec mes doigts, avec mes ongles, arracher sa langue, sa langue pleine de miel et de sucre qui disait de jolies phrases françaises, et lui ouvrir le ventre, et déchirer ses tripes puantes !

James Randal avait sonné plusieurs fois :

— Harland ! — ordonna-t-il, — je vous interdis de bouger, de dire un mot de plus...

Et comme Plug entrait, suivi de deux valets d'écurie :

— Cet homme est dangereux. Prenez des cordes et liez-le sur son banc.

XXXII

Ce fut bientôt fait ; la séance reprit.

Mathieu tenait à garder jusqu'au bout son sang-froid, mais ses joues rougissaient souvent au spectacle d'une telle candeur, d'une telle et si indécente nudité de sentiments... N'importe : il attendrait la fin.

A petits coups rythmés, Ida Randal battait de son pied le plancher ; cela l'occupait visiblement et plus que rien d'autre. Avery Leslie, immobile, très pâle, pleurait, non pas comme un enfant, mais comme eût pleuré (par quel sortilège?) un masque de plâtre. Figé dans sa pose tendue, Sam Harland semblait la statue même du forcené.

James Randal parla.

— Une leçon est utile à l'homme que la colère va saisir ; le Seigneur n'abandonne pas ceux qu'il protégeait : sa main posée sur moi, sévèrement, me force à réfléchir... Il est trop facile de s'indigner... Ida, vous aviez raison : on ne juge pas

selon l'équité lorsque, avant d'entendre, déjà l'on s'occupe de punir... Ecoutez-moi en silence tous les deux. Vous êtes venu ici, monsieur Delannes, perverti par le siècle et l'âme troublée, bien que cette âme fut bonne en son essence. Vous avez transgressé la loi comme un aveugle trébuche, or, quand il tombe dans le ruisseau, on relève l'aveugle, on n'assure pas sa chute en le frappant. Ida, vous n'avez pas trouvé en moi cette affection vivante à laquelle vous pouviez prétendre : j'ai dû vous aimer pour moi-même et si mon âme n'était point obscurcie par le commerce des hommes, du moins l'était-elle par un invincible orgueil. Je vous l'ai dit : la main de Dieu s'appesantit sur moi et je baisse la tête. Monsieur Delannes !...

Il suppliait, d'un accent adouci...

— Monsieur Delannes ! à cette heure où vous avez conscience de vous-même, prenez la résolution ferme, spontanée et joyeuse de ne plus pécher. Arrêtez-vous, ouvrez votre cœur à la lumière d'en haut, puis, déchargé d'une si lourde hotte d'indignités, repartez sur la voie toute droite, en chantant !...

Et la voix d'Avery Leslie s'éleva soudain, trempée de pleurs.

— Cher monsieur Mathieu ! rendez à James Randal cette femme qui lui appartient !...

— Ida, — reprit James Randal, — vous avez été éblouie par une beauté, une jeunesse, un charme que vous ne trouviez pas en votre mari...

Si graves, ces paroles ! si graves !... presque pas ridicules !...

— Le soleil vous aveuglait et vous aussi trébuchiez sur le chemin difficile. Relevez-vous, Ida ! voici l'aide et le soutien de mon bras ; relevez-vous sans blessures, mais si vous vous êtes fait mal aux pierres de la route, je panserai la chair contuse et l'âme meurtrie...

Sam Harland écoutait. Il tâchait même, par un effort manifeste de bien écouter : il louchait sous cet effort. Aux dernières paroles de Randal, son visage se détendit ; les lèvres rétractées couvrirent de nouveau les dents méchantes ; le regard droit, un peu levé, ne menaçait plus, il quêtait. Alors James se leva et défit lui-même les cordes qui liaient Harland à son banc ; puis, s'adressant à Mathieu :

— Vous resterez à Villedon, — dit-il, — tant que le cirque y demeurera et nous nous retrouverons chaque jour, et vous

serez l'ami dont le visage est bienfaisant à voir... Serrez-moi la main ; serrez la main de ces deux hommes.

Il s'en fallut de peu que Mathieu ne criât sous l'étreinte de Harland.

Tout le monde était debout.

— Ida, — dit encore James Randal, — Delannes, embrassez-vous.

Ida pencha la tête et Mathieu, lui prenant les mains, posa sur son front un baiser.

XXXIII

— Ces trois semaines ont été pénibles, — dit madame Randal.

— Oui, — dit Mathieu.

— Le cirque partira lundi en huit pour Bruxelles.

— On me l'avait appris.

— Je n'en puis plus...

— Vous souffrez?...

— Affreusement.

— Ma pauvre amie ! il faut vous faire une raison.

— C'est facile à dire !

— Oh ! croyez bien que je ne trouve pas la vie très plaisante, mais nous aurons encore quelques heures de causerie.

— Sans doute, seulement, il ne s'agit pas de cela : je vous quitte, je vous ne verrai plus.

— Que voulez-vous ?

— Vous le demandez?... Ce que je veux : vous voir, vous entendre ; voir vos yeux, tels que je les voyais parfois ; entendre votre voix avec son accent ancien...

— Cela, c'est le passé !

— Pour vous, peut-être, pour moi, non, puisque je vous aime...

— Ida !

— ... Chaque jour davantage, depuis que je vous ai perdu.

— Nous avons renoncé, mon amie, nous ne pouvons plus nous dédire.

— Oui, mais moi, un de ces soirs, j'irai me pendre... Je vous ai donné toute ma vie ; ce n'est pas un sermon, si émouvant soit-il, qui changera mon destin... Vous vous tenez là,

devant moi, tout le temps, quand je dors, quand je veille, et toujours avec ce cher sourire qui me rattache à vous.

Mathieu la regardait. Oh ! le pauvre visage douloureux ! oh ! la pauvre bouche lassée ! et ces yeux qui ne s'habituaient pas aux larmes brûlantes !

— Hélas ! il ne reste plus que de nous séparer.

— C'est bien ce que je compte faire, pour de bon, pour tout de bon.

Elle rit.

— De grâce, mon amie !

— Je ne suis pas votre amie, je suis votre esclave et votre chose, si vous m'aimez encore.

— Nous ne devons pas...

— Je ne comprends pas !

— Vous vous torturez à plaisir !

— Oui... je vous aime.

— Séparons-nous : cela vaudra mieux.

— Beaucoup mieux ; à coup sûr !

— Si vous voulez, je partirai demain.

— Moi aussi, pour une autre destination.

— Vous me faites mal !

— Allons ! je vous ennuie... Adieu !... à plus tard ! Non, ne nous serrons pas la main : ce serait trop bête !... Adieu, pour longtemps.

Elle s'éloigna dans la prairie, lentement.

— Et pourtant, — se disait Mathieu, — je ne l'aime pas, mais je me sens malheureux loin d'elle : elle me touche d'une pitié profonde et mon cœur, quand je la vois, bat suivant un affreux remords... Il faudrait donc un crime de plus?... Je souffrirais de la faire souffrir, et quelle vie ! car si je la quittais jamais... un crime pire, un crime plus bas, plus vil... Saurais-je d'ailleurs ne pas l'abandonner?... oui, mais quelle vie! quelle vie ! ... oh ! non ! je ne puis pas ! et cependant...

A vingt pas, elle se retourna et d'un grand geste abandonné lui envoya un baiser... Alors, soudain, Mathieu tendit les bras vers elle.

— Ida ! — cria-t-il, — Ida ! reviens tout de suite ! reviens !

XXXIV

Le cirque Randal préparait une représentation d'adieu pour l'avant-veille de son départ. Tout le pays devait y être gracieusement prié par la direction. Les paysans des alentourd et leurs familles assisteraient ainsi à un vrai gala, admireraient enfin, dans l'exercice de leur métier ou de leur art, ces êtres singuliers qu'ils rencontraient parfois, marchant sur les routes ou galopant de façon aventureuse dans les prés de M. Delannes. Depuis l'aube, on travaillait à la mise au point de cette fête, mais à mesure que s'avançait la journée, il semblait que l'on n'y mît qu'un zèle dégradé et, assurément, nulle joie. Les répétitions partielles qui se faisaient dans tous les coins du camp présentaient un aspect bien morne ; le cœur manquait à l'ouvrage ; les causeries, souvent si longues, si animées, se résumaient en quelques mots de recommandation ou de défense ; un ordre était toujours bref : on avait hâte d'en finir.

Silencieux, Avery Leslie achevait de tendre sa corde oblique ; Sam Harland, sans doute enfermé dans l'écurie, ne paraissait pas ; Boucbélère soignait la foulure que le géant s'était faite en se prenant le pied dans les gradins du cirque; enfin Rachel, assise à côté de la caisse, ennuyait, par un jacassement continu à voix basse, Joy-for-ever qu'elle empêchait d'achever ses comptes. Une atmosphère lourde pesait sur tout le monde; d'ailleurs le ciel, sombre et couvert, laissait prévoir un orage, mais l'orage n'était pas le seul facteur de cette nervosité triste et de ce relâchement.

— J'ai pas de goût à la besogne ! — s'écria Plug qui s'étendit au milieu du cirque, entouré d'une étrange collection de boules, de plateaux et d'instruments biscornus.

Quelques instants plus tard, il dormait, ronflant dur.

Au dehors, le parc de Villedon et le bord de la forêt se couvraient d'ombre : le soir tombait ; la nuit saurait-elle rafraîchir l'air de cette épaisse journée?

James Randal travaillait dans son bureau, entouré de brochures et d'indicateurs de chemins de fer. Il venait de poser sa plume et relisait des paperasses qu'il tenait à la main. Cer-

taines furent réunies sous des pinces, d'autres, jetées au fond d'un tiroir. Comme on frappait :

— Entrez, — dit-il.

Ida Randal et Mathieu Delannes s'arrêtèrent, debout, devant la porte refermée.

— Ah ! c'est vous ! — s'écria Randal.

Il se tût, un moment, mais quand il se mit à parler de nouveau, ce fut sur le ton sec d'un homme qui tient à régler rapidement une affaire à laquelle il a déjà réfléchi et dont il n'attend nulle surprise. Il n'y avait plus là que le directeur du Randal-Circus.

— Le scandale, — dit-il, — a donc éclaté depuis hier : le cirque tout entier sait votre crime ; à moi-même, vingt voix indignées l'ont dénoncé qui me suppliaient de chasser cette femme de devant mes yeux, ce que je compte faire... Je vous chasse ! je vous chasse l'un et l'autre ! partez ! Sans doute aurez-vous du plaisir à appendre que Sam Harland, lorsqu'il eût appris, lorsqu'il eût vu l'abominable forfait doublé de parjure, est devenu fou furieux. Pour qu'il ne blesse pas inconsidérément la tendre chair de monsieur Delannes, je l'ai fait enchaîner tout de suite au fond de son écurie, où il se trouve maintenant et hurle depuis l'aube. Il a hurlé aussi une partie de la nuit dernière. Je l'emmènerai après-demain et le confierai à un asile. Femme ! voici vos papiers, dans cette enveloppe : vous n'aurez pas de peine à continuer, comme il vous plaira, une vie sans honneur. Quant à vous, je n'ai rien à vous dire, sinon que nos comptes sont liquidés. Je les ai remis à monsieur Hourgues, votre gérant, qui les approuve... Je vous ai maintenant assez vus tous les deux : partez ! mais, d'abord, voici la sentence; mûrissez-la dans votre esprit; c'est vous-même qui vous l'êtes infligée... elle est sans rémission possible... Par conséquent, écoutez bien : si jamais vous quittez cette femme, monsieur Delannes, si vous ne demeurez pas auprès d'elle et ne la protégez pas, tant qu'un souffle de vie vous anime, ce sera... entendez-vous, grand Dieu !... ce sera l'enfer ! Cet avertissement est encore charitable !...

Mathieu ne put arrêter le sourire qui tordit sa bouche comme Randal répétait :

— L'enfer !... je vous promets l'enfer !...

Car il devinait autre chose :

— Et sans chercher si loin, — songea-t-il, — la servitude, tout de suite.

Mais aussitôt, d'un geste à la fois brusque et tendre, il saisit la main d'Ida.

Or, à ce même instant, un cri aigu, un cri perçant, pathétique et soutenu comme une déchirure, se fit entendre au dehors. James Randal bondit jusqu'à la porte et l'ouvrit toute grande sur la nuit. A quelques pas, dans la lumière du réflecteur qui éclairait le seuil, Joy-for-ever, dépeignée, les yeux égarés par l'horreur, les bras chargés d'un trop lourd fardeau, tenait contre elle, serrait contre elle une forme blanche...

Et Joy-for-ever cria :

— Monsieur James ! Monsieur James ! c'est trop affreux ! Il montait à la corde en chantant ; il montait dans l'ombre, tenant son balancier lumineux, en chantant ; il montait tout droit, et soudain, le chant s'est pris dans sa gorge, le balancier lui a glissé des doigts, il a levé ses mains vers le ciel... il est tombé en dehors du filet tendu trop court, il est tombé de très haut dans l'herbe... Il est mort, monsieur James! il est mort, le cher enfant ! Il n'est pas abîmé : l'herbe l'a reçu tout doucement, mais il est mort... il devait être mort de douleur avant d'atteindre en bas...

— Joy-for-ever, — dit James Randal, — écartez-vous : ces gens veulent passer...

Et, plus tard, dans la nuit très obscure où bouillonnait encore l'orage en formation, deux nègres montaient la garde devant la porte principale du camp, chacun haussant à son poing un flambeau... La porte s'ouvrit ; deux formes sortirent. A leur passage, les nègres retournèrent brusquement les hautes flammes rouges et les ensevelirent à leurs pieds dans le sable où elles crissèrent. Puis ce fut le silence, rompu par ce seul hurlement de bête poussé par une poitrine furieuse, au fond de l'écurie... Et les deux formes humaines s'éloignèrent, prises par la nuit dense, liées à jamais dans une double solitude.

GILBERT DE VOISINS

LE

MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE EN ESPAGNE

Depuis un mois l'Espagne se trouve aux prises avec de très graves difficultés extérieures. Le désastre du Rif vient, en effet, de réduire à néant de longues années d'efforts ininterrompus et de lourds sacrifices. Melilla est entourée d'un cercle puissant d'ennemis et à l'heure actuelle sa situation semble critique. Fortement impressionnée et surprise au début par une défaite aussi retentissante, l'opinion publique s'est enfin reprise. Elle regimbe sous l'affront que les tribus marocaines ont infligé aux couleurs espagnoles. Elle est prête à consentir volontiers de nouveaux sacrifices. Mais elle exige que les responsables des derniers événements, civils ou militaires, soient recherchés et punis d'une façon exemplaire. De plus, tout nouvel échec pourrait avoir à l'intérieur du pays les conséquences les plus funestes. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'expédition marocaine n'est pas précisément très populaire en Espagne. Elle a toujours été pour les ministères une véritable pierre d'achoppement. Déjà en 1909, lors de l'échec du « Barranco del Lobo », elle avait donné lieu en Catalogne à des désordres et à des troubles. Les demandes de crédits et surtout l'envoi de renforts ont toujours soulevé une vive opposition non seulement parmi

les socialistes et les syndicalistes, mais aussi parmi les éléments les plus divers de la population. La censure sévère qui s'exerce en ce moment sur les journaux espagnols ne nous permet pas de connaître d'une façon exacte la répercussion qu'ont eu les derniers revers sur les milieux révolutionnaires et dans quelle mesure ces derniers ont pu les exploiter à leur profit. Ce qu'il y a de certain en tout cas c'est qu'ils représentent pour eux la faillite du militarisme et des visées capitalistes. Le désastre du Rif s'est produit à un moment où la situation politique et sociale de l'Espagne est des plus critiques. Chez nous, l'on n'y a prêté qu'une attention insuffisante. L'on n'a pas vu ou l'on a délibérément laissé de côté ce qui se passe chez nos voisins d'au delà des Pyrénées. Notre presse a bien relaté de temps à autre tel ou tel événement sensationnel; mais tout s'est borné là. Pas de vue d'ensemble sur le mouvement social actuel de l'Espagne. Aussi, au cours d'un voyage en Angleterre, le député républicain Marcelino Domingo écrivait-il, non sans une certaine tristesse, pour les lecteurs de la revue *España*, que la presse étrangère ne s'occupe guère de l'Espagne. Elle ne lui consacre pas, disait-il, « une seule ligne d'information ». Pas un seul mot touchant sa puissance économique. Elle donne ainsi l'impression qu'il ne se passe rien chez nous, ce qui est un mal, ou que ce qui s'y passe n'intéresse pas l'Europe, ce qui est bien pire encore. Et dans ce désintéressement de l'opinion étrangère pour son pays, il voyait une preuve manifeste de « l'isolement » de l'Espagne tombée définitivement de la catégorie de grande nation.

Notre indifférence pour tout ce qui touche l'Espagne n'est pas telle que Marcelino Domingo veut bien le dire. Mais elle n'en existe pas moins. Elle ne date pas d'ailleurs d'aujourd'hui. Il y a toujours eu chez nous une fâcheuse tendance à n'accorder qu'une importance plutôt secondaire aux événements politiques et sociaux qui se déroulent chez nos voisins. On était, il est vrai, tellement habitué à voir se succéder régulièrement au pouvoir les deux partis, libéral et conservateur, qu'on en arrivait fatalement à ne plus considérer les crises ministérielles que comme un fait divers quelconque, sans grand intérêt et sans répercussion profonde sur la vie du pays.

D'autre part, la question de l'autonomie catalane était toujours, sans doute, à l'ordre du jour ; elle devenait même chaque jour plus aiguë ; mais la solution en paraissait encore assez lointaine. Et le régionalisme finissait par ne plus être qu'une sorte de leitmotiv de nature seulement à défrayer périodiquement la presse locale. Qu'il y eût dans la péninsule plusieurs foyers d'anarchie, on le savait aussi. De temps à autre une bombe éclatait dans les rues de Barcelone, de Valence ou d'une autre ville quelconque. On parlait d'attentats de la part des syndicalistes. Et l'on s'était également accoutumé à la périodicité de ces attentats, sans en concevoir de grande inquiétude et sans y voir les signes avant-coureurs d'un mouvement plus important.

Mais les temps sont changés. La guerre, en particulier, nous a empêchés, ces dernières années, de nous rendre compte de l'évolution considérable qui s'est produite dans le pays et surtout de la profondeur du mouvement social actuellement en cours. Il semble bien que les vieilles méthodes gouvernementales aient fait faillite. En dehors des individus ou des castes qui continuent à profiter du régime de coterie, de népotisme, de « camaraderie », la majorité de la nation marque non seulement son dégoût pour les pouvoirs publics, mais encore son désir d'en finir avec des gouvernements « qui ne savent pas gouverner ». Elle donne l'impression de vouloir faire un effort et se dépouiller de l'indifférence qu'elle avait montrée jusqu'ici pour les questions politiques. Elle sent le besoin d'un renouveau, d'un changement radical des méthodes gouvernementales et des milieux dirigeants.

Par ailleurs le régionalisme est entré dans une phase critique. Rien ne saurait désormais étouffer plus longtemps les aspirations du peuple catalan. Quant au prolétariat espagnol, il a pris définitivement conscience de lui-même. Il s'est fortement organisé, comme nous le verrons plus loin, et il a pleine confiance dans la force de son organisation. Bien plus, le virus révolutionnaire a pénétré parmi les masses ouvrières. La guerre européenne a favorisé son éclosion. La crise économique, l'augmentation toujours croissante du prix de la vie, la misère qui s'en est suivie ont poussé le prolétariat dans la voie des revendications immédiates. En outre, le prestige de la révo-

lution russe victorieuse est venu échauffer les esprits, les surexciter en vue de la lutte violente et sans merci contre le capitalisme et la bourgeoisie. Bref un mouvement révolutionnaire puissant est en train de se déchaîner sur l'Espagne. Il serait difficile de le nier, lorsqu'on se reporte aux multiples conflits sociaux, à l'extension chaque jour plus grande des grèves, qui constituent depuis quelque temps une espèce de mal à l'état endémique. Les journaux nous ont apporté quotidiennement l'écho des nombreux attentats contre la classe patronale. L'énumération en serait trop longue. Les morts se chiffrent déjà par milliers. La lutte, tout d'abord circonscrite aux milieux industriels et commerciaux, est entrée dans une phase nouvelle. Elle a tendance à se généraliser. Les avocats Lastra et Ulled du barreau de Barcelone, qui avaient défendu des accusés syndicalistes, ont été victimes de tentatives d'assassinat. Dato, lui-même, est tombé sous les coups des terroristes. Des députés sont l'objet de menaces de mort. Au terrorisme rouge, les syndicats libres et la classe patronale répondent par le terrorisme blanc, « le terrorisme de vengeance et de défense ».

Quel a été le processus du mouvement révolutionnaire; par quelles étapes est-il successivement passé ; quelles en ont été les causes et quelle influence il peut avoir sur l'avenir de l'Espagne : voilà les quelques points que nous voudrions essayer de préciser dans cet article.

***

Jusqu'en 1914 et même pendant la guerre, le socialisme espagnol se développa à peu près normalement comme dans le reste de l'Europe et son orientation ne fut pas différente de celle des partis socialistes des autres pays. Gagner le plus de sièges possible au sein du Parlement ainsi que dans les Assemblées régionales et municipales, afin de défendre les intérêts du prolétariat et lui faire obtenir des améliorations progressives : tel fut le but poursuivi par les dirigeants socialistes sous l'énergique impulsion de son principal leader, Pablo Iglesias. Quant au syndicalisme, il n'était pas encore arrivé à s'organiser d'une façon puissante. Gouvernements

libéraux et conservateurs lui avaient été nettement hostiles. Dans un pays à tendances plutôt réactionnaires, associations et syndicats ne pouvaient manquer d'être considérés comme une atteinte aux prétendus droits imprescriptibles des classes bourgeoises. D'ailleurs, sauf en Catalogne, dans le reste de l'Espagne les idées socialistes étaient loin d'avoir pénétré parmi la masse illettrée des ouvriers. Il n'y avait pas eu jusque-là de propagande vraiment effective en vue d'instruire le prolétariat et de le préparer à entrer avec foi et conviction dans les organisations syndicalistes. Mais à partir de 1915, sous l'influence de causes diverses que nous aurons l'occasion d'examiner un peu plus tard, le mouvement syndicaliste prend une ampleur et une extension étonnantes. Les renseignements que nous trouvons à ce sujet dans l'ouvrage de E. G. Solano, *le Syndicalisme dans la théorie et dans la pratique*, et dans une série d'articles parus au mois d'août 1920 dans le journal la *Correspondancia Militar*, sous la signature de Francisco Veraz, sont particulièrement curieux et intéressants.

Barcelone fut le centre du mouvement syndicaliste. De tout temps, l'esprit d'association avait été très fort non seulement dans les milieux ouvriers de la capitale catalane, mais encore parmi la classe moyenne. Nombreuses étaient les sociétés de prévoyance et de secours mutuel. La Catalogne devait être naturellement la terre de prédilection pour les organisations syndicalistes. Le but poursuivi par les dirigeants fut la création du syndicat unique, c'est-à-dire l'union en un seul syndicat de tous les métiers d'une branche quelconque de l'industrie. Jusque-là les sociétés fonctionnaient séparément sans se préoccuper le moins du monde les unes des autres. Elles étaient jalouses de leur autonomie. Il y avait intérêt à les grouper. A ce point de vue, le syndicat unique représentait « le maximum de puissance et de résistance » nécessaires pour faire aboutir les revendications. Mais, dans l'esprit des syndicalistes, il était destiné surtout à être une sorte de « préparation collective professionnelle » aux transformations sociales à venir. La « capacité collective professionnelle » serait une garantie pour les autres classes de la société.

La tâche des syndicalistes ne fut pas toujours aisée. Mais, grâce à une propagande intense, grâce aussi aux succès obtenus dans des luttes partielles contre le capital, les masses ouvrières finirent par se rendre compte de l'importance de l'union. Enfin, le premier congrès de la Confédération nationale du Travail, en juin 1918, décida la création du syndicat unique. Le premier syndicat vraiment puissant à Barcelone qui se transforma en syndicat unique fut celui des travailleurs du bois. Narciso Vidal, son frère et Manuel Buenacasa, précédemment expulsé de France, avaient été l'âme de ce groupement. Leur programme, c'était l'action directe.

« Nous devons lutter avec toutes les armes, disaient-ils à la veille du congrès syndicaliste. Notre devoir est de recourir à tous les moyens possibles. Rien ni personne ne doit nous arrêter; et puisque, comme l'ont dit nos maîtres, « l'émancipation du prolétariat doit être l'œuvre du prolétariat lui-même », nous espérons que le congrès acceptera comme bases de l'action directe le sabotage dans tous les domaines, le boycottage rigoureusement appliqué, la grève générale indéfinie par esprit de solidarité et révolutionnaire, la lutte directe contre le capital sans intervention des autorités. Afin de pouvoir arriver à mettre en pratique ces quatre points de l'action directe, nous proposons que tous les syndicats se transforment en syndicats uniques. »

La proposition fut adoptée par le congrès et le programme d'action directe ne resta pas lettre morte. Il fut mis de suite en exécution. Déjà, dès le mois d'août 1917, les dirigeants du syndicat avaient eu l'idée de former les fameux « groupes rouges » qui devaient avoir pour mission de faire réussir les grèves. Un conflit éclatait-il dans une branche quelconque, un de ces groupes se présentait à la fabrique ou à l'usine et imposait ses conditions par la force. Lorsque l'intimidation ne suffisait pas, il avait recours au revolver. Il en fut ainsi lors d'une grève des typographes. Les « groupes rouges » étaient également chargés de faire entrer de force les ouvriers dans les syndicats. Il fallait, coûte que coûte, recruter des adhérents. Et pour cela tous les moyens étaient bons, même les plus violents. C'étaient là des procédés d'anarchistes et un acheminement vers le terrorisme. Il allait s'exercer tout

d'abord contre les patrons. Le premier attentat eut lieu à l'occasion de la grève des travailleurs du bois. Au cours d'une de leurs réunions, les patrons avaient décidé de résister jusqu'au bout et de ne tolérer aucune intervention extérieure pour la solution du conflit. Trois jours après, l'assassinat d'un des patrons ouvrait la série des représailles ouvrières. Tous les auteurs du crime furent arrêtés dans la même nuit. Une condamnation rigoureuse, exemplaire, s'imposait; on avait des preuves écrasantes. Mais les accusés avaient derrière eux le syndicat tout entier. Ce dernier mit les autorités en demeure d'avoir à relâcher les inculpés dans les vingt-quatre heures, faute de quoi l'on ne reprendrait pas le travail. Sous la pression gouvernementale, la justice ne fit pas son devoir. Et ce fut le premier triomphe du pouvoir occulte du syndicat sur la morale, la force et le droit de l'État et de la société. La faiblesse du gouvernement, en cette circonstance décisive, devait avoir par la suite les conséquences les plus désastreuses.

Ainsi l'audace des initiateurs du mouvement syndicaliste, la pusillanimité des ouvriers, qui ne surent pas résister à la pression des terroristes, l'égoïsme enfin et l'intransigeance des patrons furent les trois facteurs principaux des premiers succès syndicalistes à Barcelone. Ces succès ne devaient pas s'arrêter là. Le mouvement était donné ; il ne restait plus qu'à suivre dans la même voie. En adoptant les mêmes procédés, on continuerait à avoir raison de la résistance de la classe patronale. Aussi, dès le début de 1919, l'organisation syndicale à Barcelone était-elle parfaitement montée. Elle n'attendait que l'occasion de montrer son pouvoir et sa force. Entre temps elle allait chercher de nouveaux terrains de lutte. La situation était propice. La campagne que les anarchistes et les révolutionnaires avaient organisée à travers l'Espagne, le malaise chaque jour plus grand parmi les prolétaires de la péninsule, et l'annonce du coup d'État spartakiste en Allemagne poussaient le comité de la Confédération nationale du Travail à commencer une propagande active dans les centres déjà acquis aux idées socialistes.

L'Andalousie et les régions du Levant (c'est-à-dire toute la côte méditerranéenne à partir de Valence) étaient les mieux préparées à recevoir le virus révolutionnaire et à le déve-

lopper, car, entre autres causes, elles avaient toujours été les foyers de l'anarchie. La Fédération de Barcelone envoya donc en Andalousie ses meilleurs propagandistes : Pestaña, Molins, Salvador Segui, Buenacasa et Miranda. Ces derniers organisèrent des meetings à Séville et dans les autres villes de la province. Les anarchistes andalous, en particulier ceux du groupe « le Producteur », leur prêtèrent leur concours le plus effectif ; mais tout en acceptant le syndicalisme comme un moyen de lutte, ils déclaraient explicitement que, entre l'anarchie et le syndicalisme, ils n'hésitaient pas à opter toujours pour l'anarchie. On distribua en même temps des brochures par milliers. La conséquence de cette propagande active fut la création de nouveaux syndicats et une organisation plus parfaite de ceux qui existaient déjà. Les résultats furent particulièrement sensibles à Jérez, grâce à l'action de Sébastian Olero du groupe « la Jeunesse progressiste », à « la Linea » où le syndicat naval, composé surtout d'ouvriers des arsenaux de Gibraltar, et le syndicat du charbon furent les auxiliaires précieux des missionnaires catalans, à Algésiras enfin où fut créée une « école rationaliste » dont la direction fut confiée à un certain Rafael Cordón. Pour entretenir le feu sacré parmi les nouveaux adhérents, on fonda à Séville une filiale du journal *la Solidarité ouvrière* de Barcelone. Les articles et manifestes publiés dans ce nouvel organe furent d'une violence extrême. Tel fut le point de départ de la Confédération régionale d'Andalousie qui, actuellement, constitue une force redoutable et une menace sérieuse pour la paix de l'Espagne.

Dans les régions du Levant, la propagande ne fut pas moins active. Elle fut également couronnée de succès. Ce fut l'œuvre du germanophile Eusebio Carló, soi-disant professeur rationaliste, et connaissant parfaitement tous les foyers révolutionnaires d'Europe. Il commença sa campagne dans l'organe local, *la Guerre sociale.* Il la poursuivit dans une série de meetings au cours desquels il réussit à créer le syndicat unique des travailleurs du bois et les « groupes rouges » chargés de terroriser le pays pour aider au développement du syndicalisme. La lutte fut des plus violentes. Il fallait compter avec les syndicats catholiques très puissants dans la région.

Mais le syndicalisme s'assura l'avantage, d'une façon sanglante, à l'occasion de la grève des ouvriers de l'Union espagnole des phosphates.

A Alicante, l'œuvre des syndicalistes fut beaucoup plus facile. Il y eut bien des rencontres sanglantes, mais là les socialistes étaient forts. La collaboration des groupes anarchistes de la province, ainsi que du groupe « l'Avenir » d'Alcoy contribua à assurer le succès des propagandistes et la formation de la fédération locale qui devait plus tard adhérer à la Confédération nationale.

Mais en Andalousie, comme dans les régions du Levant, la campagne syndicaliste ne se limita pas aux seuls centres industriels. Elle chercha aussi à atteindre les travailleurs de la terre. Aussi la propagande fut-elle très intense parmi la classe paysanne. La question agraire, toujours en suspens, permettait une action directe, susceptible de réaliser l'union des ouvriers et des paysans dans la lutte contre la capital sous toutes ses formes. La misère, l'insuffisance des salaires laissaient espérer que l'appel syndicaliste aurait un retentissement profond dans les milieux campagnards. On distribua partout une brochure intitulée : *La Révolution Russe : la terre à celui qui la travaille.* Il fallait, à tout prix, inculquer aux paysans et aux ouvriers agricoles andalous l'idée que la terre leur appartenait. Rien ne fut négligé pour cela et l'on peut juger de la violence de l'action syndicaliste par les termes mêmes du manifeste qui fut distribué dans les campagnes, lors de la nomination en Andalousie du général La Barrera en qualité de commissaire spécial du gouvernement. Voici ce manifeste :

Paysans ! Les années passent et nous continuons à être exploités d'une façon inique par une bourgeoisie méchante et entêtée qui veut profiter de l'arrivée de La Barrera pour renforcer encore plus les chaînes qui nous oppriment. Elle a soif de notre sang et cherche tous les moyens de nous obliger à le défendre au prix de notre vie. C'est nous qui créons tout, et tout nous est refusé. Nous demandons du pain et on nous donne de la mitraille. Nous désirons ardemment un peu de liberté, et l'on serre davantage nos fers, depuis qu'une vague de terreur blanche s'est déchaînée sur nos campagnes. Eh bien ! que leur volonté soit faite ! On veut la bataille ; nous l'engagerons sans aucune peur. A chaque acte de tyrannie de ce vice-roi, nous répon-

drons par un geste énergique et fort ; derrière ce despote, nous brandirons la torche divine qui purifiera tout, et il emportera, après lui, comme une malédiction éternelle, la lueur tragique des moissons en flammes. La terre est à nous, parce que nous l'arrosons de notre sueur. Emparons-nous-en et défendons-la jusqu'à la mort. Ce n'est plus l'heure des réclamations, des demandes. C'est l'heure où il faut « prendre ». Un peu de courage et nous entrerons en possession de ce qui nous appartient. Paysans, secondons nos frères russes et bientôt commencera l'ère de justice sociale que nous désirons tant.

Tous les manifestes étaient rédigés en des termes aussi violents. Le zèle des propagandistes fut vite récompensé. Dans la province de Cordoue, il se forma une association de paysans, véritable foyer de rébellion, chargée de mettre le feu aux moissons. Il en fut de même à Castro del Río et à Pueblo Nuevo del Terrible, où les comités de justice paysanne poursuivirent le même but. On n'a qu'à se rappeler les nombreux incendies qui ravagèrent, l'été 1919, les campagnes d'Andalousie. L'agitation était telle que, dans les meetings, les orateurs allaient jusqu'à dire aux rebelles : « Cet été, si vous le voulez, la terre sera à vous. Montrez une bonne fois que vous êtes des hommes et, avec l'aide de nos camarades de Barcelone, nous ferons la révolution sociale, et la répartition des terres deviendra un fait accompli. » Tout avait été préparé pour une révolution au mois de juin ; des armes avaient été distribuées. Grâce à son activité et à son énergie, le général La Barrera réussit à arrêter le mouvement.

Le syndicaliste Carló, dont nous avons déjà parlé, provoqua une agitation du même genre dans la région de Valence à l'époque de la récolte du riz. Il s'agissait d'obtenir des propriétaires une augmentation sérieuse des journées de travail.

« Il est préférable, disait Carló dans les meetings, que le riz pourrisse sur place plutôt que d'aider à le récolter moyennant d'aussi misérables salaires. Lorsque la bourgeoisie verra qu'elle est sur le point de perdre ses récoltes, elle vous fera des concessions. Ne démordez donc pas de vos revendications. »

Ainsi, dans les contrées du Levant aussi bien qu'en Andalousie, les syndicalistes firent un effort considérable, non seulement pour grouper les paysans et les ouvriers agricoles, mais encore pour entretenir chez eux l'esprit de révolte et les pousser dans la voie de la révolution.

L'œuvre syndicaliste devait s'étendre également jusqu'en Aragon. C'est encore la Fédération de Barcelone qui se chargea de trouver les propagandistes et de fournir les sommes nécessaires. Santolaria et quelques autres de ses camarades barcelonais organisèrent la fédération locale des sociétés ouvrières de Saragosse. Pestaña, Boal et Piera de la Confédération nationale vinrent les aider dans leur tâche et entreprendre une campagne antimilitariste des plus efficaces parmi les troupes de la garnison. Distribution de brochures, réunion dans les cabarets des environs de la ville, tout fut mis en œuvre pour créer dans les casernes un foyer de contagion révolutionnaire. Saragosse eut, elle aussi, ses « groupes rouges ». Mais, dans les débuts, le terrorisme ne fit pas beaucoup d'adeptes. Les premiers syndicalistes aragonais manquaient de l'enthousiasme et de l'esprit de sacrifice indispensables pour mettre en vigueur le régime des attentats. Il fallut envoyer de Barcelone des délégués avec la mission de fabriquer les bombes et de jouer le rôle d'initiateurs. Il est à croire que les hésitations du début ont disparu. L'esprit révolutionnaire semble avoir triomphé définitivement, car, depuis quelque temps, Saragosse est devenue, comme Valence et Barcelone, un centre d'attentats et un véritable foyer d'anarchie.

Il serait trop long d'examiner comment et dans quelle mesure le syndicalisme s'est développé dans les autres parties de l'Espagne ; nous constaterons seulement que ses progrès furent rapides dans tous les grands centres industriels et, en particulier, dans la région minière de Bilbao et dans la plupart des ports. Nous ne saurions prétendre apporter ici des chiffres exacts ; seule, la Confédération nationale du Travail est à même de connaître d'une façon à peu près précise le nombre de ses adhérents. Aussi nous contenterons-nous de reproduire les déclarations faites à ce sujet, le 4 septembre 1920, à un rédacteur du journal *El Sol* de Madrid par le syndicaliste notoire, Salvador Seguí, surnommé « Noy del Sucre » :

Les chiffres que je vais vous donner, disait-il, certains les trouveront probablement exagérés. Je puis vous assurer cependant qu'ils correspondent absolument à la réalité. Le syndicalisme fait des pro-

sélytes dans le monde entier jour par jour et heure par heure. L'Espagne ne pouvait se soustraire à cette invasion des idées. La Catalogne compte plus de 500 000 syndicalistes parfaitement organisés ; il y en a plus de 60 000 en Aragon. En Andalousie, le nombre en est supérieur à 160 000. Dans les régions du Levant, il s'élève à 180 000, en Galice à 55 000 environ. Dans les Asturies, il existe des noyaux importants ; dans la seule ville de Gijon, il y a de 13 à 15 000 affiliés. Je ne pourrais vous donner le chiffre des adhérents de la province de Biscaye, mais le syndicalisme y est très puissant. La Castille elle-même commence à entrer dans le mouvement, mais jusqu'à présent les prosélytes y sont moins nombreux que partout ailleurs; enfin en Estrémadoure, par suite du manque de propagande, il n'y a pas encore de véritables organisations ouvrières.

Quelques réserves que l'on puisse faire sur la valeur de ces déclarations, il n'en reste pas moins vrai que le syndicalisme en Espagne compte bien près d'un million d'adhérents. C'est un chiffre relativement très élevé, étant donné que l'industrie ne s'est vraiment développée dans ce pays que depuis la guerre. Mais beaucoup plus que dans le nombre de ses membres, la force de la Confédération nationale du Travail réside avant tout dans son organisation puissante, qui lui a permis d'imposer une orientation nouvelle, nettement révolutionnaire et de chercher à « absorber » le parti socialiste et l'Union générale des travailleurs.

La révolution bolchéviste devait avoir son retentissement en Espagne comme dans tous les autres pays. Le prolétariat russe venait de donner un exemple admirable. Il avait renversé le capitalisme et s'était rendu maître absolu de sa destinée, grâce à l'action puissante de chefs restés toujours fidèles à leur idéal et qui à leur audace et à leur énergie unissaient une connaissance solide des théories marxistes. Pour la première fois dans l'histoire, les classes opprimées occupaient enfin le pouvoir et s'employaient à créer une société nouvelle qui ne serait plus basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Au prolétariat du monde entier, elles montraient le chemin de la libération. Le triomphe du régime des Soviets ne pouvait manquer d'impressionner les éléments avancés du syndicalisme espagnol. Le vieux parti socialiste n'avait-il pas fait faillite? Depuis la guerre surtout, où il s'était mis ouvertement du côté des Alliés, que, par suite d'une erreur doctri-

nale profonde, il avait considérés comme les défenseurs de la démocratie, de la liberté et de la justice, il avait cessé d'être un parti ouvrier de la lutte prolétarienne pour se changer en un parti politique au service de la classe moyenne et d'une minorité pseudo-ouvrière imbue de préjugés bourgeois. Quant à ses leaders, ils avaient eu, vis-à-vis de la révolution russe, une attitude déloyable et franchement hypocrite. Ils avaient bien manifesté, au début, un certain enthousiasme pour le régime bolchéviste ; ils lui avaient même consacré quelques envolées lyriques. Mais bientôt ce fut, de leur part, le mutisme le plus complet jusqu'au jour où ils n'hésitèrent pas à le discréditer aux yeux de la classe ouvrière. Une trahison de ce genre, en des circonstances aussi graves pour le socialisme mondial, c'était le coup de grâce à la 2e Internationale. Les socialistes espagnols, comme les socialistes des autres pays, étaient donc dans l'alternative de choisir entre cette Internationale jaune et l'Internationale communiste qui rendait au prolétariat l'espérance en une réalisation prochaine de son idéal. Le congrès socialiste qui s'ouvrit à Madrid le 19 juin 1920 était appelé à décider. Son ordre du jour portait la question de l'adhésion à l'Internationale de Moscou. Il était à prévoir que les débats seraient longs et passionnés, car partisans et adversaires de la 3e Internationale avaient depuis longtemps déjà manifesté publiquement et expliqué leur façon de penser à ce sujet. Les leaders socialistes avaient déclaré qu'ils proposeraient au congrès de ne pas rompre avec la 2e Internationale, car la rupture aurait pour conséquence l'isolement du parti socialiste espagnol. De leur côté, les extrémistes avaient lancé plusieurs manifestes dans lesquels, après avoir jugé sévèrement l'œuvre des anciens leaders, ils se prononçaient catégoriquement pour la 3e Internationale. Voici quelques passages du manifeste adressé le 15 août 1920 au prolétariat par le comité national des jeunesses socialistes d'Espagne :

Un parti socialiste orienté de plus en plus vers l'opportunisme et le parlementarisme stérile et trompeur, un syndicalisme ébranlé et dont il est urgent de recueillir et d'organiser les éléments révolutionnaires : tout cela rend impérieusement nécessaire la création immédiate du parti communiste espagnol... Le parti communiste a comme unique

fin la révolution sociale ; il rejette tout programme minimum ; de l'action politique, il fait une plate-forme de propagande et d'attaque contre la bourgeoisie ; sur les ruines du régime parlementaire et de la démocratie bourgeoise, discrédités à jamais, il établit le régime soviétique, seul capable de réaliser la dictature du prolétariat... Le moment est venu. La 3e Internationale nous attend. Avec elle nous serons toujours pour la victoire du prolétariat, pour la dictature ouvrière, pour le régime des Conseils d'ouvriers, pour la société communiste...

A la veille du congrès, le comité national du parti communiste, récemment créé, lançait aux socialistes espagnols un dernier appel en faveur de l'Internationale de Moscou :

Abandonnez définitivement les partis socialistes corrompus ; votre place est à côté du prolétariat russe... Camarades, que l'affection et le respect pour les vieux leaders ne l'emportent pas sur votre sincérité révolutionnaire. On veut amener le prolétariat espagnol aux côtés des socialistes majoritaires allemands, des ex-ministres socialistes qui dirigèrent le carnage européen, des assassins de Liebknecht et de Rosa Luxembourg ; camarades, venez dans nos rangs !

Au cours des discussions violentes qui eurent lieu pendant le congrès, les leaders socialistes firent un suprême effort pour rallier la majorité et éviter une rupture définitive avec la 2e Internationale. C'est ainsi que, tout en affirmant sa profonde sympathie pour la révolution russe, Pérez Solis déclarait que la 3e Internationale était seulement une manifestation de la révolution russe ; elle n'était pas toute la révolution, et elle ne représentait pas la perfection pour le socialisme. Il faut, disait-il, chasser du temple ces socialistes qui promènent à travers l'Europe leurs uniformes grotesques de ministres ; mais pour cela, il convient de rester dans la 2e Internationale. Dans l'Europe occidentale, il n'y aura pas de révolution possible, tant que le prolétariat anglais ne se sera pas emparé du pouvoir ; mais une fois que cet événement aura eu lieu, la révolution sera inévitable partout. Les révolutions, ajoutait-il, ne se font pas au gré de notre fantaisie ; pour que la révolution pût triompher en Russie, il fallut un siècle de terrorisme gouvernemental et de terrorisme libérateur, des martyrs, des persécutions, une révolution libérale, une guerre impopulaire, la décomposition du tsarisme, une administration pourrie, la désorganisation

de la bourgeoisie, la faim, et l'armée qui courut se joindre au peuple. « Révolution ou réformisme : il faut choisir. Je connais les réalités de mon pays et, malgré tout le verbalisme révolutionnaire, je ne crois pas à la capacité révolutionnaire du peuple espagnol. »

Ce fut l'opinion exprimée également par le délégué des Asturies, Llaneza.

« Il faut se rendre compte, dit-il, de ce que représente l'adhésion à la 3e Internationale; ce n'est rien de moins, à mon avis, que faire tous les jours et à tout instant une œuvre révolutionnaire pour inculquer à l'ouvrier espagnol l'esprit de sacrifice qui lui permette de supporter les amertumes de l'existence actuelle sans penser aux améliorations partielles pour lesquelles il lutte aujourd'hui, et lui faire garder toutes ses énergies pour le moment où on le croira apte à faire la révolution. Mais je dois vous dire que l'ouvrier espagnol, malheureusement, n'est pas encore capable de poursuivre jusqu'au bout une révolution quelconque... »

Toutefois les considérations judicieuses de Pérez Solis et de Llaneza, pas plus que les discours de Prieto, Besteiro et Fernando de los Ríos, n'eurent pour effet de ramener les esprits dans le chemin de la vieille doctrine socialiste. Par 8 000 voix contre 5 000 et près de 2 000 abstentions, le congrès décidait l'adhésion à la 3e Internationale.

Ainsi une profonde transformation venait de se produire au sein du parti socialiste espagnol. Il n'était plus question de suivre « un chemin d'évolution », mais d'entreprendre, selon le texte de la déclaration de principes du congrès, une œuvre « profondément révolutionnaire ». Les conquêtes partielles, le programme minimum et l'action parlementaire passaient au second plan. On allait créer de nouveaux organismes, conseils d'usines et de fabriques, conseils de paysans, et un conseil économique national. C'était le triomphe des éléments extrémistes de la Confédération nationale du Travail, du parti communiste sur les vieux leaders socialistes. Désormais le syndicalisme prenait la direction du parti socialiste espagnol.

Mais, en même temps que le congrès extraordinaire socialiste, se tenait à Madrid le congrès de l'Union générale des

travailleurs, groupement absolument distinct de la Confédération nationale du Travail et de principes tout différents, puisqu'il reconnaissait l'action politique et parlementaire comme le seul moyen efficace pour lutter contre les pouvoirs publics et contre le capital. Les décisions prises par les délégués du congrès de l'Union des travailleurs ne furent nullement révolutionnaires. La proposition faite par un des congressistes de discuter la question de l'adhésion à la 3e Internationale était repoussée, et par 110 902 suffrages contre 17 919 et 3 910 abstentions, le congrès décidait de rester dans la 2e Internationale. Par suite de ce vote, les anciens chefs du parti socialiste espagnol, Besteiro, Largo Caballero, Iglesias, restés fidèles à l'Internationale d'Amsterdam, étaient amenés naturellement à prendre la direction de cette Union générale des travailleurs.

C'était la scission. Et l'avenir du prolétariat espagnol semblait gravement compromis. Des deux côtés l'on ne tarda pas à se rendre compte de la nécessité qu'il y avait à grouper toutes les forces prolétariennes dans un vaste programme d'action socialiste. L'Union générale des travailleurs fit les premières avances. Vers la fin du mois d'août, elle écrivait au comité de la Confédération nationale pour lui manifester son désir de voir tous les travailleurs réunis au plus tôt en un seul organisme national. Dans sa réponse du 1er septembre, le comité de la Confédération faisait d'abord ses réserves. Il déclarait n'être pas dupe de la manœuvre par laquelle l'Union des travailleurs voulait tenter de faire croire aux ouvriers qu'elle était la seule à proposer la fusion. Toutefois, pour bien prouver son égal désir d'arriver à un accord, il proposait à son tour de nommer une commission composée de trois membres de chaque groupement, qui serait chargée de se prononcer sur la possibilité et les modalités de la fusion. Les pourparlers aboutissaient et la commission en question se réunissait aussitôt. Les discussions ne furent pas longues, car le 3 septembre, elle adressait à tous les travailleurs un manifeste annonçant qu'une alliance était signée entre l'Union générale des travailleurs et la Confédération. Les gouvernements, était-il dit dans ce manifeste, ont toujours été aux ordres de la Fédération patronale. Ils ont suspendu les garanties

constitutionnelles afin de fermer les syndicats ; ils ont poursuivi avec acharnement et jeté en prison les ouvriers pour le seul délit de s'être réunis en associations ; ils ont suspendu nos organes de presse, supprimé les jurys et mis en vigueur le système criminel des déportations ; ils ont enfin autorisé et sanctionné l'armement de la bourgeoisie. « Nous ne saurions rester plus longtemps impassibles et divisés. Nous devons mettre un terme à nos dissensions et à nos luttes. La première chose à obtenir, en ce moment, c'est — bien que cela paraisse un paradoxe — le retour à la légalité constitutionnelle. Nous autres, ennemis déclarés de la société bourgeoise, nous nous posons en défenseurs de ses lois. Les comités de l'Union générale des travailleurs et de la Confédération nationale du Travail ont cru d'une nécessité urgente — en attendant de discuter le problème plus délicat d'une fusion complète — de signer une alliance pour s'opposer aux progrès de la réaction capitaliste et de déclarer qu'aucune lutte ne sera efficace sur ce terrain si les efforts des deux organismes n'obéissent pas aux mêmes directives... A partir d'aujourd'hui l'action de toutes les organisations ouvrières sera homogène. Elle sera dirigée contre la bourgeoisie et le gouvernement. Nous avons signé un pacte pour un but déterminé; nous sommes sûrs du succès. Toutefois nous n'abandonnons pas les principes grâce auxquels nous pourrons réaliser un jour un régime social d'où seront exclues toute tyrannie et toute injustice. »

Le pacte en question provoqua les premiers jours, dans toute l'Espagne, un véritable affolement. Rien, en effet, ne faisait prévoir l'alliance des deux organisations. Elle paraissait même impossible, étant donnée l'attitude que chacune d'elles avait prise au cours des derniers congrès. Aussi, dans la presse, les commentaires allèrent-ils leur train. On rechercha les causes immédiates qui avaient amené la formation du bloc des travailleurs. Pour les journaux de l'opposition, c'était la politique incohérente et inepte de M. Dato qui avait déchaîné l'animosité de la classe ouvrière et poussé celle-ci à s'unir dans sa lutte contre la bourgeoisie. Parmi les organes conservateurs, certains critiquaient également les méthodes gouvernementales. L'*Acción* invitait le président du Conseil

à en finir avec les oligarchies qui, dans le parti conservateur, font passer leur intérêt personnel avant les intérêts du pays. Quant au *Debate* il constatait que l'anarchie qui règne dans les sphères dirigeantes était la cause de tout le mal.

Mais ce qui préoccupait surtout l'opinion espagnole, c'étaient les conséquences possibles de cette union. Ne serait-elle pas le point de départ d'une action décisive contre le régime capitaliste ? Le prolétariat espagnol n'allait-il pas se préparer à engager la bataille définitive?

L'union des deux grands groupements ouvriers, lisait-on dans *el Dia* du 6 septembre, marque une date d'une gravité indiscutable dans l'histoire politique de l'Espagne. C'est qu'il s'agit moins, à proprement parler, d'union que d'absorption des socialistes par les syndicalistes. Les ouvriers organisés fusionnent pour lutter contre les patrons et dans le but plus lointain d'implanter le régime de la dictature du prolétariat. Aussi n'avons-nous pu nous empêcher de sourire en lisant dans leur Manifeste qu'ils s'alliaient pour obtenir le rétablissement des garanties constitutionnelles et le respect des lois qui protègent l'existence des organisations ouvrières.

De son côté, tout en reconnaissant que l'accord conclu entre l'Union et la Confédération pouvait avoir d'excellents résultats, le député socialiste Indalecio Prieto estimait cependant qu'une fusion aussi rapide risquait d'être préjudiciable aux deux groupements. Les événements lui ont donné entièrement raison. En effet, à la suite des mesures de répression prises par le gouvernement, la Confédération nationale du travail décidait, au mois de décembre 1920, de déclarer une grève générale de protestation dans toute l'Espagne. Elle fit appel à l'Union des travailleurs. Mais cette dernière refusa de la seconder. Elle préféra consacrer tous ses efforts à la préparation de la lutte électorale. C'était la fin du pacte d'alliance du 1er septembre.

Entre temps une délégation était envoyée à Moscou pour connaître les conditions dans lesquelles le parti socialiste espagnol serait admis dans la 3e Internationale. Le 15 janvier dernier, le comité national du parti se réunissait à Madrid pour entendre le rapport de ses délégués Anguiano et Fernando de los Rios. Les conditions de Moscou mises aux voix étaient repoussées par neuf voix contre trois. Le

congrès extraordinaire, qui se réunit le 9 avril pour fixer l'orientation définitive du socialisme espagnol ratifia les décisions prises par le Comité national. Par 8 805 voix aux reconstructeurs contre 6 025 aux éléments du centre, il se prononçait contre l'adhésion sans conditions à l'Internationale communiste. Adhérant en principe à la révolution russe, il refusait de souscrire aux 21 conditions et se réservait le droit d'adhérer au moment qui lui semblerait le plus opportun. En Espagne, comme dans les autres pays d'Europe, c'était la scission au sein du parti socialiste.

Nous venons d'examiner les différentes étapes du syndicalisme espagnol. Nous avons montré comment il s'est développé peu à peu et cimenté en quelque sorte par une propagande intense d'abord, par le terrorisme ensuite, comment, ces derniers temps, il a réussi à prendre une orientation nettement révolutionnaire. Il nous reste à indiquer les causes essentielles de ce mouvement révolutionnaire et ses conséquences possibles pour l'avenir politique et social de l'Espagne.

***

D'après certains organes du parti conservateur, le mouvement actuel aurait des origines purement internationales. Le bouleversement social causé par la guerre, lisait-on dans la *Epoca*, a eu sa répercussion dans tous les pays. La dictature du prolétariat, réalisée en Russie, s'est présentée tout de suite aux travailleurs espagnols comme l'idéal à atteindre. Ainsi l'agitation anarchiste et révolutionnaire serait, avant tout, en même temps qu'une conséquence de la guerre, le résultat de la contagion bolchéviste. La catastrophe européenne, le mirage soviétiste ont contribué, sans doute, nous allons le voir, à fomenter l'agitation en Espagne. Mais on ne saurait oublier qu'il y a à tenir compte de l'état du pays. « La révolution dans les pays étrangers, déclarait Lénine au journaliste anglais Ransome, ne dépend pas de la propagande. Il faut avant tout que ces pays se trouvent dans les conditions voulues; sans quoi aucune espèce de propagande ne pourrait hâter la révolution. »

Pour des raisons d'ordre économique, social et politique, l'Espagne était dans les conditions nécessaires pour recevoir les ferments révolutionnaires. Les cinq années de guerre fournirent à l'industrie et au commerce espagnols l'occasion de prendre un essor considérable. Le ravitaillement des nations belligérantes réveilla les énergies et les appétits. Le moment était propice pour réaliser de gros bénéfices. La production d'articles de toute sorte s'accrut dans de grandes proportions. Mais l'exportation absorba non seulement toutes les disponibilités, mais encore une partie des produits indispensables aux besoins des habitants. Le résultat fut une augmentation du prix de la vie et un accroissement de la misère dans le pays. Pendant que la classe bourgeoise édifiait des fortunes scandaleuses, les conditions d'existence de l'ouvrier, loin de s'améliorer, devenaient de plus en plus difficiles, car les salaires n'augmentaient pas en rapport avec la cherté de la vie. Par ailleurs, dans les campagnes, la production diminuait en raison du manque de main-d'œuvre. Les ouvriers agricoles délaissaient la terre pour l'usine qui rétribuait leur travail beaucoup mieux que les propriétaires terriens. Depuis la fin des hostilités, la situation n'a fait qu'empirer. La crise alimentaire est chaque jour plus aiguë. Les protestations contre le prix des denrées, du pain en particulier, s'élèvent avec une violence toujours croissante. Des désordres ne cessent d'éclater un peu partout. La faim oblige les travailleurs à s'expatrier et l'émigration a pris, ces derniers temps, les proportions d'un véritable péril national. Par ce qui précède, il est facile de comprendre qu'une agitation profonde ait soulevé les classes ouvrière et paysanne d'Espagne. La misère n'est-elle pas le terrain par excellence pour les menées révolutionnaires?

D'autre part, la bourgeoisie espagnole par suite d'un aveuglement incompréhensible, ne paraît pas se rendre compte de l'imminence et de la profondeur de la crise sociale. Toujours imbue de ses préjugés, elle est persuadée qu'il ne s'agit que d'accidents passagers, qui ne mettent pas en jeu les bases fondamentales de la société et de la civilisation. L'organisation sociale actuelle, issue du droit divin, leur semble inébranlable. Conservateurs, capitalistes croient ou affectent de croire que la vie humaine n'est pas possible sans le respect

des hiérarchies séculaires et des privilèges de caste. Pour eux, la tradition garde toute sa force.

En même temps, la classe patronale persiste dans son égoïsme féroce et montre une incompréhension totale des conditions nouvelles du travail et de ses rapports avec le prolétariat ouvrier. Elle continue à considérer la vieille organisation industrielle comme un admirable système qu'il serait vain de prétendre changer ou améliorer. Liberté du travail signifie pour les patrons le droit de choisir les ouvriers les plus dociles et les plus soumis, d'exercer des représailles après une grève et de faire dans leur usine ce que bon leur semble. C'est l'absolutisme industriel dans toute sa rigueur. Ils ne comprennent pas que cet absolutisme a fait son temps et que dans le monde entier la lutte s'est engagée pour lui substituer une sorte de « constitutionnalisme » destiné à diminuer les pouvoirs jusque-là illimités des dirigeants capitalistes. De plus, dans un très grand nombre d'usines, on en est encore aux vieux procédés de fabrication. Depuis des années, par esprit de routine et d'économie, on n'a rien fait pour adopter un outillage moderne, susceptible à la fois d'améliorer les conditions du travail et d'accroître la production. Or l'ouvrier espagnol, suivant les déclarations récentes du syndicaliste Seguí, veut définitivement sortir de sa situation d'infériorité vis-à-vis des ouvriers des autres pays et acquérir les mêmes avantages matériels et moraux.

Dans ces conditions, les conflits entre le capital et le travail devaient présenter, dès le début, ce caractère de violence qu'ils n'ont pas cessé d'avoir jusqu'à ce jour. Des deux côtés la force est érigée en règle de conduite. La Fédération patronale et l'Union des travailleurs se dressent l'une contre l'autre dans une lutte sans merci. Les capitalistes ne paraissent pas avoir compris la nécessité de faire volontairement des sacrifices partiels, car c'est là, pour les classes possédantes, le seul moyen d'éviter le sacrifice total et forcé de leur avoir. Aussi leur intransigeance et leur égoïsme expliquent-ils en partie la gravité de la crise actuelle.

Plus encore que le malaise économique et les préjugés de classe, la politique est responsable de l'extension prise par le mouvement révolutionnaire. Dans cette lutte entre le

capital et le travail, quelle a été l'action des différents gouvernements? Dans tous les pays, l'intervention de l'État tend à devenir de plus en plus grande pour aplanir les conflits sociaux, trouver les solutions équitables et modifier enfin les lois en vigueur dans le sens des réalités nouvelles. En Espagne, l'intervention de l'État a été le plus souvent néfaste. Toute la politique espagnole pourrait se résumer en ceci : pour les partis de l'opposition, conquérir le pouvoir et, dans ce but, créer le plus de difficultés possibles aux gouvernants du jour ; pour ces derniers, rester en fonctions à n'importe quel prix et jusqu'au sacrifice de la justice, de la dignité et même de l'intérêt national. Pour cela, l'essentiel est de maintenir l'ordre public et de le rétablir, dès qu'il est troublé, rapidement et par tous les moyens. S'agit-il de grève, le gouvernement n'hésitera pas, suivant les circonstances, à obliger les patrons à faire des concessions même injustes. D'autres fois, il aura recours à la force pour réprimer avec la dernière violence des réclamations fondées en justice ; il ira même jusqu'à mettre en vigueur le système des déportations contre les syndicalistes par trop remuants. Peu importe que les solutions adoptées portent le germe de conflits ultérieurs plus graves. L'ordre est momentanément rétabli. Cela suffit. La tâche du gouvernement est terminée, dès que la police ou l'armée se sont rendues maîtresses de la situation. Pour ce qui est de prévoir les conflits, d'en chercher les remèdes, de remplir le rôle de conciliateur entre les deux partis, on ne s'en préoccupe guère. Ainsi, en Espagne, gouverner, c'est ou bien transiger, ou bien user de répressions le plus souvent injustes ou maladroites. Et qu'il s'agisse des dirigeants libéraux ou conservateurs, la méthode est la même. Entre les uns et les autres, pas de différence essentielle. Seules les personnes changent ; les procédés sont identiques. C'est le règne de « l'opportunisme », fondement d'une politique qui a pour unique devise : durer.

On comprend dès lors le mépris à la fois des capitalistes et des travailleurs pour ces politiciens qui « gouvernent sans savoir gouverner » ; car, dans les circonstances actuelles, occuper le pouvoir sans gouverner, n'est-ce pas une véritable usurpation? De là aussi l'indifférence en matière de

politique de la masse neutre et inerte ; or, comme on l'a dit, cette indifférence est la préparation du bolchévisme.

Dans un pays arrivé à ce point de désorganisation politique, sociale et économique, le terrain ne pouvait être que favorable au développement de l'esprit révolutionnaire. L'Espagne devenait un champ admirable de propagande des doctrines communistes. Parfaitement au courant de la situation internationale, les dirigeants de Moscou firent le nécessaire pour organiser cette propagande. Vers la fin de 1918, arrivait à Barcelone, avec des papiers en règle visés par le comité du Soviet de Moscou, la première délégation bolchéviste, composée de Elena Kasffelki, Tinikof et du docteur Turoskof. Les représentants des commissaires du peuple se mettaient aussitôt en campagne. Dans la capitale catalane, Elena Kasffelki entra en relations avec le syndicaliste Buenacasa, qu'elle avait connu à Paris, et avec un anarchiste du groupe « Galileo ». A Madrid elle eut des entrevues avec Miguel Pascual, Lamoneda, Garcia Cortés et le tailleur Cordovés qui, pendant la guerre, sous des dehors francophiles, avait toujours été au service de l'Allemagne. De Madrid elle alla à Séville, à Cadix et de là à Lisbonne où elle s'embarqua pour Amsterdam. Quant au docteur Turoskof, il fut en relations à Barcelone avec Angel Pestaña et Piera. Le résultat de cette tournée de propagande fut la création dans tous les centres industriels d'organes révolutionnaires à tendances nettement communistes. Ce furent le *Maximaliste* à Barcelone, le *Communiste* à Saragosse, le *Soviet* à Madrid. Des feuilles du même genre furent publiées à Mieres, à la Corogne, à Pueblo Nuevo del Terrible, Huelva, Jérez de la Frontera et dans d'autres villes. La campagne fut extrêmement violente. On peut s'en rendre compte par quelques passages d'un article paru dans le dernier numéro du *Soviet de Madrid*. C'était un appel aux ouvriers sans travail et aux révolutionnaires.

Plutôt que de demander l'aumône, volez ; plutôt que de mourir, tuez... Nous sommes saturés de raisons, mais nous avons soif de sang ; notre intention n'est pas de lancer ceux qui souffrent à l'assaut des bibliothèques ; nous voulons nous mettre à leur tête pour leur dire : ce qu'il y a dans cette banque est à vous, volez-le. Dans cette église,

l'on conserve les chaînes dont on s'est servi contre vous pendant des siècles, détruisez-les ; ces palais sont les demeures de ceux qui vous exploitent, pillez-les.

Fin décembre 1919, un nouveau délégué bolchéviste, Borodin, arrivait en Espagne, accompagné de son secrétaire, un Sud-Américain du nom de Ramirez. Le but de son voyage, c'était l'organisation d'un parti communiste. Pour cela, il entra en rapports avec les éléments de gauche du parti socialiste. Au cours des réunions qui eurent lieu, Borodin poussa les extrémistes à quitter le parti socialiste. Mais ses tentatives furent vaines. Voyant que les groupes de gauche n'étaient pas disposés à accepter les principes et la tactique de la 3e Internationale, il s'aboucha avec l'instituteur Merino Gracia et le groupe des jeunesses socialistes qui avait toujours manifesté une vive sympathie pour la Russie des Soviets. Ses démarches furent couronnées de succès. En effet, vers le milieu du mois d'avril dernier, le groupe des jeunesses socialistes se transformait en parti communiste espagnol.

Cette action des délégués bolchévistes n'eut pas sans doute une influence décisive, mais elle n'en contribua pas moins à provoquer les idées révolutionnaires et à exciter les passions grâce au mirage des prétendus avantages du régime des Soviets.

Par ailleurs, la propagande bolchéviste devait avoir un retentissement profond chez un peuple qui, par tant de côtés, rappelle le peuple russe. Bien que très éloignées, l'Espagne et la Russie se touchent néanmoins, parce qu'elles ont subi l'une et l'autre l'influence de l'Orient qui les a marquées d'une empreinte indélébile. Chez les deux peuples, c'est le même fatalisme qui se traduit par des dictons populaires identiques : « *ya se arreglará eso* », « *fsio proidiot* » ; tout s'arrangera. C'est la même passivité des masses inertes et illettrées; c'est, du haut en bas de l'échelle sociale, la même « paralysie de l'action », avec un goût inné pour la rêverie et les vaines palabres. C'est aussi, chez l'aristocratie espagnole, l'égoïsme farouche, l'inconscience et l'imprévoyance qui provoquèrent en Russie la chute du tsarisme. C'est enfin la même faiblesse du sentiment national, émoussé en Espagne par les querelles régionalistes. Les analogies sont si frappantes que telle ou

telle description de la Russie politique prébolchéviste paraît être un fragment de l'histoire politique de l'Espagne. Elles n'avaient pas échappé à Trotski que ses pérégrinations à travers l'Europe avaient parfaitement renseigné sur la situation intérieure des différents pays. Aussi, dans un meeting à Moscou, déclarait-il qu'après la Russie, l'Espagne était le pays le mieux préparé pour y implanter le régime bolchéviste.

***

Tel est le mouvement révolutionnaire qui peut précipiter l'Espagne dans la plus grave des transformations sociales. Les forces socialistes, il est vrai, sont actuellement divisées. L'Union générale des Travailleurs, la Confédération Nationale du Travail, avec ses trois tendances distinctes, l'une purement anarchiste, l'autre syndicaliste conservatrice, la troisième syndicaliste révolutionnaire, connu sous le nom de Parti communiste ouvrier, agissent isolément. Mais le parti communiste espagnol avec son nouvel organisme, l'Internationale syndicale rouge, prêche, avec une extrême vigueur, une action d'ensemble politique et économique, la réalisation totale du programme bolchéviste. Tout laisse prévoir la fusion prochaine de ce parti et du groupe syndicaliste révolutionnaire, ainsi que l'application du système du « noyautage » au sein de l'Union générale des Travailleurs.

En attendant la situation n'a pas cessé de s'aggraver du fait de la crise profonde de l'industrie, de l'extension du chômage et de la question si importante des tarifs. Pendant ce temps, les capitalistes ont persisté dans leur égoïsme; les sphères dirigeantes, toujours aussi attachées à leurs vieilles méthodes de politique, ont continué à ne pas gouverner. Les uns et les autres finiront-ils par entendre les avertissements terribles que leur donnait dans le *Liberal* le savant et illustre professeur Miguel de Unamuno?

Aujourd'hui l'on entend un grondement souterrain qui résonne chaque jour davantage et qui annonce un tremblement social, un craquement, un véritable déluge ! Et l'on ne fait rien pour préparer une digue et canaliser les eaux qui menacent de tout engloutir... Crise, décrets, dissolution des Cortès; tout cela pouvait avoir un sens aux

temps où en Espagne on faisait vraiment de la politique. Mais aujourd'hui on n'en fait plus. Il tonne sur les trônes. Et il y a des Pharaons que Dieu paraît avoir rendus sourds ! Et l'on dirait qu'ils se bouchent les oreilles pour ne pas entendre le tonnerre et qu'ils s'étourdissent pour ne pas sentir que la terre tremble sous leurs pieds !

Le message de la couronne lu par le roi, à la séance de réouverture des Cortès du 4 janvier dernier, annonçait diverses réformes sociales et économiques, notamment des projets de loi sur les contrats du travail, les syndicats professionnels, et surtout un projet de répression des « crimes sociaux ». Mais les déclarations contenues dans le message sont restées lettre morte. Après de longues et stériles discussions, les Cortès se sont séparées sans avoir fait œuvre utile. Tout est à recommencer.

D'autre part, la lutte engagée par le gouvernement et la classe patronale contre les révolutionnaires, la fermeture des centres syndicalistes, les déportations, la terreur blanche n'ont pas eu de résultat décisif. Elles ne peuvent manquer, au contraire, d'aviver les haines de classes et d'accroître l'esprit de vengeance. Déjà, l'organe des communistes établit son livre d'or et tresse des couronnes à ses héros et à ses martyrs. Le ministre La Cierva déclarait, il y a quelque temps, que la solution des problèmes sociaux n'est pas dans la violence et dans le système des répressions. Elle ne semble pas être davantage, à l'heure actuelle, dans ce qu'il appelait la « compénétration chrétienne de toutes les classes » basée sur l'amour, la charité et la justice. Le cabinet Allendesalazar a été impuissant à apporter une solution quelconque à la crise sociale et économique. Il semble n'avoir eu à aucun moment une vision bien nette des véritables réalités sociales. Dépourvu de tout prestige, il s'est effondré à la suite des événements du Maroc. Le ministère de concentration nationale qui vient de se former avec Maura réussira-t-il à venir à bout des graves difficultés extérieures et intérieures de l'heure présente ? Dans la mesure où la censure le lui permet, le parti communiste prêche l'action révolutionnaire contre la guerre de colonisation et de conquête. Dans son organe, il exhorte les ouvriers et les paysans à s'opposer par tous les moyens, même les plus violents, à la

fabrication et au transport d'armes et de matériel. Et pour atteindre ce but, il les invite à la grève générale révolutionnaire. Le moment est on ne peut plus critique. Souhaitons qu'un changement radical dans l'attitude de la classe bourgeoise, et une amélioration nouvelle de la politique fassent à l'Espagne, comme l'on dit, l' « économie d'une révolution » en la rendant inutile par un sage et franc progrès.

FRANÇOIS DENJEAN

D'EDMOND ROSTAND

A

JOSEPH BÉDIER

Le destin a bien ordonné les choses quand il a voulu que M. Joseph Bédier occupât le fauteuil d'Edmond Rostand à l'Académie française. M. Joseph Bédier est un savant, mais c'est un savant qui a passé sa vie dans l'étude de nos plus anciennes légendes poétiques. Il n'a pas dû être dépaysé en lisant les œuvres d'Edmond Rostand : il ne sera pas embarrassé demain pour les louer avec goût, et pour les mettre, en historien consciencieux, à leur place exacte dans la série glorieuse des ouvrages dramatiques de notre pays.

La vie d'Edmond Rostand, simplifiée et vue d'un peu loin, a elle-même déjà quelque chose de légendaire. On imagine une jeunesse charmante, facile, pleine de promesses, riche d'espoirs heureux, ayant tout de suite comme un reflet de poésie. Ensuite voici Rostand soudain célèbre : il a trente ans, il vient de remporter avec *Cyrano* un des plus étourdissants succès que le théâtre ait connus; il a inspiré à une salle de juges difficiles, puis à toute une foule un enthousiasme naïf et généreux : tout Paris, et bientôt toute la France évoque les beaux jours du *Cid*; le poète est à la fois comblé de louanges et adoré; l'Académie l'accueille à l'âge où autrefois elle ouvrait ses portes aux grands seigneurs et aux plus illustres écrivains. Dès lors, c'est dix ans de gloire éclatante, presque bruyante, dix ans où le nom de Rostand est univer-

sellement connu, où le théâtre de Rostand est joué sur toutes les scènes du monde, où l'œuvre prochaine de Rostand est attendue comme un événement. Cependant le poète se recueille; il vit loin du bruit, dans la nature; il aime le magnifique paysage pyrénéen de Cambo, et c'est là qu'il a fixé sa résidence : peut-être n'a-t-il pas le goût de toute l'agitation qui est entretenue autour de lui; sensible et noble, il a la passion de la gloire, non de la réclame; il médite; il écrit *Chantecler* qui est l'œuvre où il a mis le plus de lui, mais qui n'est pas celle qui lui a valu le plus de suffrages, et sans doute sent-il non sans mélancolie, qu'au moment où il est le plus profondément lui-même, il ne se trouve plus tout à fait d'accord avec le public. Mais les événements ne lui laissent pas le temps de songer longtemps à lui : la guerre éclate; elle met en cause l'avenir même de tout ce qu'il a aimé, de tout ce qui est l'esprit français; elle se prolonge quatre ans parmi les angoisses; elle se termine par une des plus grandes victoires de nos annales : Edmond Rostand voit cette journée inoubliable du 11 novembre, où il y avait dans toute la France tant de joie grave, tant de fierté tranquille, tant d'amour, et il meurt quelques jours après à cinquante ans.

Ainsi composée, la biographie du poète n'est-elle pas déjà toute prête pour l'imagination? Or c'est à peine si en la résumant il est nécessaire de l'arranger; les tableaux, réduits à l'essentiel, se succèdent et s'organisent d'eux-mêmes, forment comme une de ces histoires racontées par les anciens, qui se plaisaient à voir en toutes choses les jeux de la fortune pleine de fantaisie et la volonté inconnaissable des dieux.

Le succès d'Edmond Rostand s'explique à merveille par l'accord qu'il y a eu entre ses dons poétiques et les goûts les plus répandus dans le public français. Il avait l'imagination aisée, la grâce, l'esprit; il était volontiers oratoire, étincelant; il ne craignait pas d'aller jusqu'au clinquant et à la préciosité; il se mouvait avec une prestigieuse aisance parmi les mots et il était capable non seulement de la plus pittoresque ingéniosité mais de la plus surprenante acrobatie verbale; il était clair, logique, abondant, plus séduisant que profond. Et toute cette forme somptueuse, bariolée parfois,

souple et chatoyante a été le vêtement de thèmes poétiques éternels, l'amour de la princesse lointaine, l'honneur du chevalier, la passion, non pas déchaînée et violente, mais intellectuelle, bien disante, et héroïque, le sacrifice non pas affreux, destructeur et abolissant la personnalité, mais plein d'une consolante beauté. Il a pris ses sujets tout naturellement dans les époques les plus connues de notre histoire, les plus présentes à l'imagination, les plus évocatrices de grandeurs, le XVIIe siècle et l'épopée napoléonienne : et du jour au lendemain Cyrano, aussi bien que l'Aiglon, aussi bien que Flambeau ont été des héros presque populaires, comme si tout était préparé dans la mémoire pour les accueillir et comme s'il ne leur avait manqué que le poète qui leur donnerait leur nom avec leur vrai visage.

C'est qu'en effet, tous ces caractères du drame poétique de Rostand convenaient exactement aux préférences et à la culture du public. Ce penchant vers la rhétorique, cet art de jouer avec les mots, ce sens et ce goût de trait, ils sont dans toute notre littérature, depuis Rabelais jusqu'à Hugo qui les pare de son génie, depuis Guez de Balzac jusqu'à Banville, en passant par les Précieuses et par l'hôtel de Rambouillet. Ces thèmes poétiques, ce sont ceux de toute notre histoire depuis nos plus anciennes chansons jusqu'à la *Légende des Siècles*. A l'heure même où Edmond Rostand se met à écrire, tout est favorable à un retour à la poésie. *La Princesse lointaine* est de 1897, *Cyrano* de 1898, *l'Aiglon* de 1900. Il n'y a guère plus de vingt ans, mais tant d'événements ont passé que cette époque a le recul de l'histoire. On se rappelle qu'alors le public était un peu las de la littérature naturaliste; il était invité à voir autre chose dans la vie que le jeu des forces matérielles et à chercher mieux dans les œuvres de l'esprit que la peinture brutale de l'existence comprise à la manière des réalistes outranciers. Les poètes lui proposaient le symbolisme qui le déconcertait quelque peu. Le théâtre lui proposait des œuvres étrangères, Ibsen, Hauptmann, Sudermann, qui le troublaient. Incliné vers la poésie et vers le drame par tant de sollicitations, il alla vers ce qu'il connaissait et vers ce qu'il avait coutume d'aimer. Il applaudit pour *la Couronne* de François Coppée, et il accueillit avec

grande faveur *le Chemineau* de Jean Richepin : il eut de l'enthousiasme pour *Cyrano*.

L'un des grands charmes de Rostand a été d'être aisément compris de tous et de se servir d'une forme connue. Depuis qu'il y a des auteurs, la nouveauté est ce qui inquiète le plus un public. Les précurseurs ont une mission pleine de périls; ils sont voués à n'être vraiment admis que lorsqu'ils ont cessé d'être neufs et quand déjà quelque chose d'autre est en marche. En ce sens il est vrai de dire que les poncifs ont été au temps de leur fraîcheur de grandes hardiesses, et que les plus fières nouveautés, quand elles sont accueillies sans difficultés, sont déjà devenues banales. Le public aime ce qu'il reconnaît; il se trouve rassuré sur lui-même et sur l'auteur; il n'a plus qu'à appliquer un jugement déjà fait; il s'épargne la peine de créer une appréciation. Il s'est trouvé qu'Edmond Rostand, avec des qualités personnelles exceptionnelles et tout à fait brillantes, faisait revivre l'idéalisme romantique : et toute une génération retrouvait là un art qui lui était familier et pour lequel elle gardait un goût fidèle.

Ce n'est pas la première fois dans l'histoire du théâtre que le succès s'explique par la concordance exacte des sujets avec les aspirations du public. Le plus illustre exemple, et qui n'est pas pour déplaire aux admirateurs de Rostand, est celui du grand Corneille. Il est vrai, et je n'ai garde d'oublier, que l'auteur du *Cid* apportait une forme nouvelle et fixait pour un certain nombre d'années le genre même de la tragédie française. Mais s'il a été si vite compris et applaudi, c'est qu'il rassemblait avec un art plus parfait tout ce que ses prédécesseurs Mairet et Hardy avaient tenté, tout le romanesque de l'*Astrée* et de Scudéry, et aussi toute la vérité des caractères de son temps, volontaires, raisonneurs et forts. Quand il voulut dans sa vieillesse plaire à une autre génération et quand déjà avaient disparu les modèles qu'il peignait, il ne fut pas compris, et comme c'était un homme simple, fier et scrupuleux, il souffrit. Le cas de Racine est tout différent. Il proposait une conception nouvelle de la nature humaine et des passions; il la proposait parce qu'elle lui paraissait vraie et qu'elle résultait à la fois de son expérience et de son éducation chrétienne : il ne connut d'abord

que des insuccès. Plus tard, la peinture qu'il avait faite, parce qu'elle était exacte, fut tenue pour vraie, mais c'est une vérité qui date de lui et si sa gloire en a bénéficié plus tard, elle a commencé par en être gênée.

Dans la série de nos dramaturges, Edmond Rostand aura été l'extrême fleur du lyrisme romantique, complété par des souvenirs de l'époque précieuse et de l'époque burlesque, l'arrière-saison inattendue et radieuse d'arts subtils et gracieux qui sont de chez nous. Ayant exprimé tant de sentiments, d'impressions, de fantaisies chers à notre pays, il nous apparaît avec une grâce alerte, un rayonnement, une sorte de jeunesse à la fois fantaisiste et mélancolique, qui lui ont permis de donner à ce qu'il faisait revivre un charme tout personnel.

***

Voilà pourquoi M. Joseph Bédier n'a pas dû être le moins du monde étonné quand il a étudié l'œuvre d'Edmond Rostand. D'abord il est homme de goût, sensible aux formes de l'art, et il a certainement pris plaisir aux vers pleins de couleur, de langueur ou de force du poète, aux rimes ingénieuses, pittoresques et belles. Ensuite comme c'est un historien très savant qui connaît fort bien la littérature de notre pays, il a dû retrouver avec plaisir au passage beaucoup de délicieuses qualités et de séduisants défauts qu'il a remarqués en divers siècles de nos annales littéraires. Et enfin, ayant consacré son labeur à étudier les légendes épiques, il a été certainement très intéressé par l'analogie qu'elles présentent avec les thèmes poétiques de l'œuvre d'Edmond Rostand.

Il ne faudrait pas certes pousser trop loin la comparaison et lui donner un tour artificiel et paradoxal. Mais tout n'est pas fantaisie dans ce rapprochement. Vous voyez d'abord que Cyrano est une manière de paladin et qu'il est non seulement la bravoure, mais le panache même, l'esprit d'abnégation. Vous voyez aussi que l'amour tel qu'il le comprend implique le désintéressement, le platonisme et qu'il est quelque chose comme le culte de la perfection. Vous voyez enfin que *l'Aiglon* représente l'utilisation d'une histoire véritable, trans-

posée par la poésie, recréée et résumée dans des épisodes devenus légendaires, et que ce travail suppose à la fois une matière historique prise comme point de départ et une libre interprétation, où les sentiments contemporains, la psychologie générale tiennent plus de place que la reconstitution historique. Or, quand on lit les savants ouvrages de M. Joseph Bédier, on s'aperçoit que c'est à peu près ainsi qu'ont procédé en toutes circonstances les poètes du moyen âge, auteurs de nos légendes épiques. La manière dont ils en ont usé avec l'histoire surtout est frappante, car c'est sur ce point qu'a porté l'importante découverte de M. Joseph Bédier : mais c'est un sujet qui réclame quelques explications, touchant les méthodes et l'objet du savant auteur.

M. Joseph Bédier, qui est aujourd'hui professeur au Collège de France, s'est consacré dès sa jeunesse à l'étude du moyen âge. Elève d'un maître illustre, Gaston Paris, il en a continué les grandes traditions, puis avec une respectueuse liberté il les a renouvelées. Il est de nos jours, l'un des plus célèbres représentants de notre école médiévale, qui compte des hommes tels qu'Émile Mâle, Alfred Jeanroy, et qui fait autorité dans l'univers savant. M. Joseph Bédier a commencé ses travaux personnels par un livre sur les fabliaux, vite devenu classique. Il était très jeune encore quand il fut nommé à l'École normale supérieure. En ce temps-là, l'École normale avait des maîtres de conférences qui y professaient un cours régulier. Georges Perrot qui en était directeur attirait volontiers des maîtres qui s'étaient fait remarquer dans l'enseignement des lycées ou ailleurs et qui à cause de leur âge ou pour toute autre raison n'avaient encore leur place ni à la Sorbonne ni au Collège de France : c'est ainsi qu'il appela Brunetière, Lanson, Bergson, Frédéric Plessis, Bédier. Il se trouva que Bédier était à peine plus âgé que ses élèves; il les traitait avec une courtoisie charmante, en camarades, et comme il était l'homme le plus scrupuleux du monde, il compensait cette liberté par une rigoureuse clairvoyance dans ses appréciations : jamais maître ne fut plus indulgent par amitié et plus sévère par conscience.

Il aimait tant le moyen âge et en goûtait si fort la poésie que dès cette époque il se plaisait à mettre en langue moderne,

tout en leur laissant leur couleur, les passages qu'il étudiait, et ainsi fut-il plus tard amené à faire le travail qui a, par une heureuse fortune, répandu le nom de cet érudit dans le grand public, la version de *Tristan* et *Yseult*. Mais son labeur essentiel est un labeur de savant, mené patiemment pendant quelque trente ans, et qui l'a conduit à une découverte véritable. Le grand ouvrage de M. Joseph Bédier s'appelle *les Légendes Épiques, Recherches sur la formation des chansons de geste* : c'est un modèle de dissertation critique, où la bonne foi, la clarté de l'exposition, la simplicité de ton s'accordent à composer une œuvre où il y a autant de goût que de méthode. Un tel ouvrage ne se résume pas; il n'est entièrement intelligible que par la suite même du dessein et par le détail : mais il est possible de donner une idée des recherches qu'il suppose et des conclusions qu'il implique.

M. Joseph Bédier étudiait le Cycle d'Orange quand il a été amené à noter un certain nombre de faits singuliers. C'en est un d'abord que Guillaume d'Orange qui est le héros de vingt-quatre poèmes soit ainsi nommé parce qu'il aurait défendu Orange contre les Infidèles et qu'en réalité il n'ait jamais rien fait de pareil. C'en est un autre que Guillaume ayant terminé sa vie dans un pays perdu des Cévennes, cette fin soit connue en grands détails par les jongleurs du Nord. C'en est un troisième que les moines qui vivaient dans l'abbaye perdue au fond d'une sauvage vallée cévenole étaient fort au courant de la poésie vulgaire de leur temps. Le héros des vingt-quatre chansons qui datent toutes du XIIe et du XIIIe siècle se trouve donc très célèbre dans les régions les plus diverses quatre siècles après sa mort. Les hommes du moyen âge s'accordent tous à reconnaître en lui un personnage du temps de Charlemagne qui après une vie de guerre et de gloire devint moine et mourut dans le cloître de Gellone où il s'était retiré. Les chansons décrivent le paysage et il est reconnaissable. Entre Montpellier et Lodève aujourd'hui encore, on voit dans une gorge sauvage, non loin d'un gouffre formé par l'Hérault, s'élever le bourg de Saint-Guilhem-du-Désert. Le pont que selon la légende Guillaume jeta sur le gouffre, après avoir traité avec le diable, existe toujours et se nomme même Pont du Diable; l'église de Saint-Guilhem,

entourée des restes d'une abbaye, occupe le milieu du village. Le fondateur de cette abbaye était le comte Guillaume, notable entre tous à la cour de l'Empereur Charles. Allié de Charlemagne, ce Franc du Nord devenu comte de Toulouse, s'était illustré par ses exploits contre les Sarrasins. Ayant obtenu après maints exploits la permission de se retirer du monde, il rejoignit le vénérable Benoît à Aniane, choisit Gellone à cause de sa solitude pour y faire édifier une abbaye, prit avec joie la vêture des serviteurs du Christ, et après peu d'années, riche de vertus, émigra de ce monde.

Les frères gardèrent pieusement sa mémoire. Ils honorèrent sa tombe. Ils rédigèrent même une *Vie de saint Guillaume* dans laquelle ils célèbrent non seulement les mérites qu'il acquit dans sa sainte retraite, mais même ses exploits. Et de même que les chansons de geste savent que Guillaume a terminé sa vie parmi les moines de Gellone, de même les moines de Gellone savent que Guillaume est un preux célèbre et que les jongleurs l'ont chanté.

Pour rendre compte de ces faits, il existait une théorie consacrée et M. Bédier ne songeait nullement à la contredire. Il comptait même l'adopter à son tour, comme il lui était arrivé toutes les fois qu'il s'était occupé de chansons de geste. Cette explication classique exposée souvent par Gaston Paris et par de nombreux savants était d'ailleurs pleine d'ampleur et prétendait s'appliquer aussi bien aux poèmes de Guillaume qu'à ceux de Roland ou même aux poèmes homériques. La voici. Les œuvres que nous possédons datent du XIIe ou du XIIIe siècle : mais elles ne sont que l'aboutissement d'un travail poétique commencé plusieurs siècles plus tôt. L'épopée est spontanée, populaire; elle est née des événements; elle exprime les sentiments mêmes de ceux qui y ont pris part; elle s'est formée sous l'époque carolingienne; elle était en pleine floraison sous Charlemagne. Alors l'élan épique s'est ralenti, puis il s'est arrêté. Les jongleurs ont recueilli des traditions existantes; ils ont remanié les chansons à leur manière et ce sont ces remaniements du XIIe et du XIIIe siècle que nous possédons. L'épopée même est née au VIIIe siècle sur les champs de bataille : nous n'en avons que les échos, les survivances. Guillaume selon cette théorie appartient à

l'histoire : il a eu sa légende de son vivant, et si au lieu de mourir dans l'abbaye de Gellone, il était mort en combattant en n'importe quel lieu, il aurait eu ses vingt-quatre chansons, comme Roland, comme tant d'autres.

A mesure que M. Joseph Bédier étudiait plus rigoureusesement les chansons de geste, il éprouvait plus de difficultés, à rendre compte de tout par cette théorie. Il faut voir dans son livre l'histoire minutieuse et passionnante de recherches au cours desquelles il s'est éloigné nécessairement de la théorie classique, et s'est approché sans presque s'en douter d'abord, avec étonnement, puis avec un intérêt croissant d'une vérité nouvelle. Pour ne prendre qu'un seul exemple, voici une des objections qui se présentent d'abord à l'esprit de M. Bédier. Si les chansons de geste sont contemporaines des événements qu'elles chantent, comment est-il possible qu'elles soient si inexactes? Car historiquement elles sont très pauvres : elles ne savent sur Charlemagne et ses contemporains que des banalités; elles commettent des erreurs incroyables comme de faire vivre ensemble des héros qui ont un siècle de différence, comme d'inventer la plupart des noms des douze pairs, comme de mener à Roncevaux au VIIIe siècle un duc de Normandie qui date du Xe. M. Joseph Bédier a remarqué en outre que les personnages vivent, souffrent et meurent pour des idées et des sentiments auxquels leurs prototypes historiques n'auraient rien compris; il a même noté que les mots de « douce France » auraient été à peu près inintelligibles à Roland. Cette épopée, que la théorie prétend contemporaine des événements, est étrangement ignorante de l'histoire.

Mais elle sait fort bien la géographie. Il est exact que Charlemagne en l'année 778 revenait d'une expédition en Espagne quand son arrière-garde fut surprise et massacrée au passage des Pyrénées, à Roncevaux. Il est exact que dans l'entourage de Charlemagne vécut un Guillaume qui combattit avec honneur les Sarrasins et finit sa vie dans la retraite et qu'il existe une abbaye à Saint-Guilhem-du-Désert. C'est ce qui a conduit M. Joseph Bédier à localiser les légendes. Il s'est aperçu que les poètes des chansons de geste nous menaient tous à des sanctuaires. Le souvenir d'événements ou de personnages souvent de peu d'importance était lié à un

culte, à un monument, à une église. Aussi l'élément historique de la chanson de geste se réduit à une légende locale, souvent à une légende religieuse. Mais cette légende n'est pas forcément rattachée à un seul lieu : au contraire, dès qu'elle prend de l'ampleur, ce qui la caractérise c'est qu'on en trouve le souvenir dans les endroits les plus divers. Les chansons de Guillaume ne nous mènent pas qu'à Saint-Guilhem-du-Désert : elles nous mènent à Brioude, où l'église Saint-Julien contient les reliques de son neveu Rainoart, à Nîmes, aux Aliscamps d'Arles, où est la tombe de son neveu Vivien, à Saint-Pierre-de-Narbonne où est la tombe de son père Aymeri, à Martres-Tolosanes où sont des reliques de Vivien. Or, en repérant toutes les localités sur une carte, M. Joseph Bédier s'est aperçu qu'elles étaient sur le tracé d'une voie illustre, l'ancienne voie romaine qui du Nord ou de Paris même à Saint-Jacques-de-Compostelle. C'est la route des grands pèlerinages. S'il y a une si exacte concordance entre les stations de la route qui mène à Saint-Jacques-de-Compostelle et les vingt-quatre chansons de Guillaume, ce n'est pas simple accident. Les troupes de pèlerins qui suivirent les routes au XIIe siècle étaient pleines d'un esprit aventureux. Partout dans les villes, à l'horizon, autour des villages, on leur montrait les ruines attribuées aux Sarrasins, dont le souvenir emplissait encore la terre espagnole qu'ils allaient visiter. Sur la route était le sanctuaire d'un des plus glorieux ennemis de ces Musulmans, le sanctuaire de Guillaume à Gellone : ils le visitaient; ils écoutaient les récits que les moines et les jongleurs avaient un égal intérêt à leur faire. Les chansons de geste, colportées par des chanteurs que les moines ont pu documenter, étaient destinées à divertir et à retenir le public qui se pressait aux principaux sanctuaires. Comme elle a été le berceau de notre plus ancien théâtre, les mystères, l'Église a été le berceau des chansons de geste.

Une fois de plus l'examen topographique des poèmes conduit à des conclusions claires. M. Victor Bérard a fait par cette méthode une étude sur les poèmes homériques qui est célèbre et dont les lecteurs de la *Revue de Paris* ont plus que d'autres encore gardé le souvenir. M. Joseph Bédier a renou-

velé complètement par une méthode analogue l'étude des poèmes de notre moyen âge. On voulait jadis que « l'épopée française fût l'esprit germanique dans une forme romane ». On voulait que Roland, Guillaume et les autres aient été célébrés de leur vivant dans des chants lyrico-épiques, dont les modèles étaient du temps de Clovis; on voulait que tous nos poèmes fussent des versions tardives des poèmes admirables et perdus, des restes décolorés d'épopées magnifiques, populaires et spontanées. Que reste-t-il désormais de cette théorie? A peu près rien. Les explications de M. Bédier sont précises et réalistes; elles replacent les chansons de geste dans la série des intérêts et des sentiments terrestres; elles nous les montrent non plus comme étant des éclosions merveilleuses et incompréhensibles, mais composées pareillement à tous les ouvrages de l'esprit par un homme; elles ne les attribue plus à une collectivité, à une foule ignorante et spontanément géniale, mais à un être pensant et sentant, à un poète cultivé qui prenait de la peine et qui travaillait : le mystère s'évanouit, et nous revenons à une vérité humaine.

***

Pour nous, simples lecteurs qui ne sommes pas particulièrement familiarisés avec les problèmes d'érudition, nous admirons la sûre méthode qui a conduit un savant comme M. Bédier à des conclusions nouvelles; nous nous intéressons à la marche ingénieuse des arguments par lesquels il est arrivé à résoudre un problème compliqué; nous devinons même qu'il y a une beauté propre à l'érudition. Mais ce qui nous touche surtout, c'est la conséquence de la découverte et la connaissance nouvelle qu'elle nous donne de notre histoire et de nos plus anciens écrivains.

Voici donc à l'aurore du XIe siècle, les thèmes poétiques de notre pays qui se forment. C'est l'époque où la chevalerie est en pleine floraison, où commence à paraître l'idée de la guerre sainte, où se développent les pèlerinages, où des établissements français sont fondés en Italie et en Sicile. C'est aussi l'époque, et M. Joseph Bédier n'a pas manqué de remarquer tous ces signes, de la vitalité et de l'imagination fran-

çaises, où apparaissent l'ogive, le vitrail peint, les chansons des troubadours, les formes principales du roman. De là cette belle parole d'Emile Mâle que se plaît à rappeler Joseph Bédier : Dans tous les ordres de l'art, de la poésie, de la pensée, la France du XIe siècle et du XIIe siècle, « comme l'Athènes de Périclès a créé pour tous les peuples ». Là où longtemps une théorie docilement acceptée voulait trouver le souvenir d'une prétendue épopée germanique, toute populaire d'inspiration, il est établi aujourd'hui qu'il y a eu création réfléchie des poètes de notre pays.

De toutes les idées qui naissent alors, l'une des plus belles et des plus émouvantes pour nous, c'est celle d'une mission de la France que Charlemagne et ses preux auraient jadis remplie. Le nom de Charlemagne qui n'avait sans doute jamais cessé d'être glorieux reprend soudain une valeur symbolique, et la légende l'emportant sur l'histoire, l'empereur parut avoir parcouru la terre pour le service de Dieu. L'esprit des chansons du geste est pareil à l'esprit des croisades. L'imagination des poètes du XIe siècle transporte tout à coup dans le passé des états d'esprit, des passions, des aspirations toutes contemporaines : l'exactitude historique en souffre, mais quel magnifique thème, quel ample et puissant sujet pour les poètes! C'est le compagnonnage d'armes, c'est l'émulation et la rivalité jalouse des chevaliers, c'est le dévouement de l'écuyer, c'est l'enfance des héros, la captivité courageusement supportée, la mort, la confession sur le champ de bataille, idées poétiques peu nombreuses mais fécondes, qui sont à la source de fictions innombrables, et qui sont accessibles à tous.

Les poèmes de notre moyen âge ont ce caractère de s'adresser au grand nombre. Le style très simple, les strophes frappant avec une certaine monotonie sur la même rime, l'universalité des notions qu'elles expriment, tout atteste qu'elles n'étaient pas faites pour un public spécial, mais pour tout le monde : « elles parlaient à tous, comme les cathédrales ». C'est de cette nécessité de plaire que vient peu à peu leur altération, puis leur décadence : à force de vouloir être saisissantes et faciles à comprendre, elles finirent par ne plus chercher que des effets, et elles devinrent de qualité médiocre;

et, comme les romans feuilletons, elles exploitèrent le dramatique et le romanesque. Mais elles avaient eu une longue période éclatante que M. Joseph Bédier a résumée lui-même.

Adressées à tout le peuple de France, il est beau que les chansons de geste rendent un culte sincère à la plus réelle, à la plus vaste, à la plus tutélaire des puissances, à la chevalerie. Recherchant « les idées et les sentiments où les cœurs les plus nombreux puissent le plus immédiatement communier, visant la foule, il est beau qu'elles exaltent ce qu'il y a de plus noble et de plus rare sur la terre : le désintéressement, l'esprit de justice. Foi, religion du serment, abnégation de soi-même, il est beau qu'elles soient fondées comme la tragédie cornélienne sur l'honneur... Il est beau que pour avoir mis en œuvre les antiques traditions des sanctuaires de chez nous et les pensées semées au long des routes par les croisés et les pèlerins français, elles nous servent encore à fortifier en nous le sentiment national et qu'elles nous offrent toujours expressive la Légende Dorée de la patrie ».

Et ajoutons à notre tour, il est beau qu'après tant de siècles un poète fasse revivre ces thèmes et par eux émeuve la sensibilité de toute une nation. C'est pourquoi nous parlions en commençant de la relation qui existe entre les poèmes de Rostand et les poèmes étudiés par Joseph Bédier. Ainsi, tandis que les événements qui bouleversent les nations passent et que l'histoire se renouvelle sans cesse, les poètes à travers les âges ont la mission divine de fixer en paroles vivantes ce que l'âme humaine contient d'éternel.

ANDRÉ CHAUMEIX

UNE SOLUTION

AU PROBLÈME FINANCIER

I

LES DONNÉES DU PROBLÈME

Ce n'est pas la première fois que, dans l'âge moderne, au lendemain de guerres longues et épuisantes, les nations se sont trouvées aux prises avec d'énormes difficultés financières. Si les difficultés du passé nous paraissent moins ardues que celles du présent, c'est peut-être que nous négligeons de reconnaître leur valeur de position sans les rapporter à l'échelle des possibilités correspondantes. Tout, dans cet ordre, est affaire de proportion. Il n'y a pas de commune mesure entre le million de 1789 et le million de 1921.

La guerre, au point de vue financier, est-elle un malheur sans compensation? La question a été longuement débattue dans une controverse demeurée classique, entre les deux économistes anglais Adam Smith et Mac-Culloch.

Parlant des guerres soutenues par la Grande-Bretagne, Adam Smith assurait que, si elles n'avaient pas imprimé une direction funeste à une grande partie du capital national, ce capital eût été consacré à des travaux utiles et eût ainsi accru la valeur des produits annuels de la terre et de l'industrie. Et, c'est, en somme, la thèse qui a été reprise,

avec des arguments nouveaux, par MM. Norman Angel et Keynes.

Mac-Culloch répliquait, en docteur plus optimiste, que, sans les guerres dans lesquelles l'Angleterre s'était trouvée engagée depuis 1688, la plus grande partie des capitaux employés aux frais de la lutte n'auraient pas été créés. Les taxations nouvelles ont donné un puissant aiguillon à l'esprit d'initiative et d'invention. L'accroissement de l'industrie et de la frugalité, engendré par les conflits armés, a fait plus que compenser les énormes dépenses des guerres.

L'éminent sociologue Th. Funck Brentano, n'a pas laissé de prouver, en résumant le débat, que Adam Smith et Mac-Culloch avaient tous deux tort et raison, dans un certain sens. Les suites financières des grandes guerres dépendent des hommes et des circonstances. Selon qu'il tiendra compte ou non des leçons de l'expérience, qu'il obéira ou non à la pente de l'évolution naturelle, un pays sera écrasé par les dépenses de guerre ou s'en servira comme d'un tremplin pour rebondir vers l'aisance et la prospérité.

Il est bien remarquable que les deux hommes d'État qui ont présidé à la gestion des finances françaises, pendant la guerre, MM. Ribot et Klotz s'étaient délibérément rangés à la théorie optimiste de Mac-Culloch. « La guerre sera suivie d'une immense explosion de richesses! » s'écriait M. Ribot, en 1915, devant la Chambre des députés. A quoi M. Klotz, peu de temps après l'armistice, avait fait écho, en déclarant que « la France s'était enrichie durant la guerre ».

Un parti pris d'inébranlable optimisme a inspiré les actes et paroles de nos argentiers de guerre. Sans doute se sont-ils montrés sages en s'efforçant de conserver au pays toute sa confiance dans l'étendue de ses ressources et dans son aptitude à les exploiter. On doit tenir pour certain que la France, telle que la guerre l'a laissée, malgré ses pertes en hommes, ses sacrifices d'argent, la dévastation de ses plus belles provinces paye encore et bien au delà la dette qu'elle a contractée. Nos richesses naturelles et notre empire colonial mis en valeur répondraient aisément d'une somme infiniment supérieure aux capitaux détruits par la guerre. Mais les financiers français n'échapperont peut-être pas au reproche

de n'avoir pas apporté à la thèse, si rassurante et si consolante de Mac-Culloch, le correctif nécessaire.

Politique de frugalité, c'est-à-dire de restrictions et d'économies, avait prononcé l'économiste anglais. N'avons-nous pas pratiqué, au contraire, dès l'armistice, une politique de laisser aller et de mégalomanie dépensière peu justifiée par la croyance à une contribution allemande facilement réalisable ?

Il a fallu attendre le milieu de 1920 pour que le gouvernement pût se rendre compte de sa dépense, qui se précipitait sans contrôle et sans frein par l'opération de la vitesse acquise. La Loi des Finances qui a institué trop tardivement huit millions et demi d'impôts nouveaux, porte la date du 15 juin de la dite année. Ce n'est qu'en 1921 qu'un état, exact et sincère, de notre passif a été dressé, de par l'énergique volonté de ces commissions parlementaires dont nous avons constaté, dans notre *Essai de Politique Expérimentale*, le rôle si actif et si bienfaisant, au moment le plus critique de la guerre. Les travaux de M. Henry Chéron, sénateur du Calvados et rapporteur général de la Commission des Finances, constituent un véritable monument dressé avec autant de courage civique que de science financière.

Aujourd'hui les comptes de la France sont arrêtés avec une approximation suffisante pour que l'on puisse apprécier le désastre. Nous commençons à savoir où nous en sommes. Au moment même où s'achevait l'élaboration du bilan de la France la Commission des Réparations fixait souverainement le montant de notre créance sur l'Allemagne, ramenée à 68 milliards 640 millions de marks or.

En conséquence de quoi, le problème financier français se pose dans les termes suivants :

Dette perpétuelle ou à long terme. . .	140	milliards.
— extérieure	32	—
— flottante se décomposant en :		
Avances de la Banque de France . . .	27	—
Bons à court terme.	62	—

Budget annuel :

Montant du budget normal.	25	milliards.
Ressources normales	18	—

Dépenses en perspective, hors budget normal :

Régions libérées (pendant huit ans) . .	8 milliards.
Pensions de guerre (en 1921).	3 790 millions.

Il convient d'ajouter à cet exposé quelques observations nécessaires à sa clarté et auxquelles s'étaiera notre conclusion.

Nous avons exprimé la dette extérieure de la France en francs-or. Au cours actuel du change le franc-papier, vaut environ 40 centimes. Cette dette représenterait environ 80 milliards de francs-papier. En réalité, cette dette varie tous les jours. Si l'on songe que, sur la base de 32 milliards, un simple écart de 10 centimes, subi, en hausse ou en baisse, par notre franc national, au marché des changes, entraîne une appréciation ou une dépréciation de 3 milliards 200 millions, on conviendra que cet élément de la question financière doit figurer à part. Nous espérons démontrer que le règlement de notre dette extérieure comporte des moyens de paiement spéciaux qui seront indiqués dans notre conclusion.

Il importe beaucoup aux besoins ultérieurs de notre thèse de décomposer le montant des ressources normales du budget actuel. Celui-ci s'alimente comme suit :

Contributions directes	4	milliards.
— indirectes et assimilées .	12	—
Revenus de l'État	2	—

Nous appelons tout particulièrement l'attention sur l'exiguïté anormale de ce dernier chiffre. L'État, que nous considérons comme le premier contribuable de France, n'intervient dans les recettes du budget que pour une quote-part, hors de proportion avec l'immensité de ses richesses. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes. Pour résoudre le problème financier, en négligeant provisoirement la dette extérieure, il faut que la France :

1° Se procure, à brève échéance, le capital nécessaire au remboursement de la dette flottante, proprement dite, soit une soixantaine de milliards.

2° Qu'elle comble ou fasse disparaître, dès 1922, l'écart de 7 milliards constaté entre les dépenses et les recettes normales du budget.

3° Qu'elle se constitue un fonds de réserve pour parer aux incertitudes et aux carences possibles des paiements allemands. Théoriquement, la charge d'acquitter les frais de la reconstitution dans les régions dévastées et les pensions de guerre incombe à l'Empire allemand, en vertu du Traité de Versailles. C'est, avant tout, une question de politique extérieure, qui ferait ici digression. Notre créance sera-t-elle intégralement recouvrée? Nous ne tiendrons compte que des faits acquis. Nous savons, d'ores et déjà, que les engagements contractés, au titre des pensions militaires et ceux résultant de la loi du 19 avril 1919, dite des Réparations, imposent au Trésor public de lourdes anticipations sur les versements allemands, même dans l'hypothèse où ils s'effectueraient régulièrement, suivant l'*État de paiements* adopté *ne varietur*. Ces anticipations doivent, à tout le moins, être inscrites au budget, et assurées de ressources certaines, à peine pour la France de forfaire à des promesses sacrées.

60 milliards à trouver en une fois. 12 milliards environ — et les chances sont plutôt en faveur du plus que du moins — à trouver annuellement.

Tels sont les chiffres formidables devant lesquels le Parlement et l'opinion publique demeurent frappés d'hésitation, depuis quelques mois, sans la force de l'option et de la décision. Et, pourtant, il faut prendre un parti. L'hésitation, à se prolonger, équivaudrait à opter pour la pire des banqueroutes, celle où l'on se laisse dériver mollement, sans rien tenter pour conjurer la catastrophe et régir les événements.

De l'avis général, le recours à l'emprunt, nous est désormais interdit. Un accord tacite semble être intervenu afin de laisser désormais le marché libre aux entreprises privées et aux communes dévastées pour faire les fonds de leur reconstitution. Cette crainte aussi hante nos financiers que de nouveaux appels au crédit ne risquent d'augmenter l'écart entre le prix nominal des titres et leur valeur effective comme de détourner de l'activité économique des capitaux voués à perdre, dans les mains de l'État, leur pouvoir reproducteur.

La création d'impôts nouveaux se heurte à la même impossibilité pratique. Tout ce que l'imagination fiscale la plus fertile peut inventer de taxes inédites a été mis en œuvre.

Où trouver une matière imposable que le Fisc ait épargnée? Reste, il est vrai, la suprême ressource de procéder par « tours de vis » et de majorer les taxes existantes. Mais la politique expérimentale a, du moins, réussi à faire reconnaître qu'il suffit, à un certain point de saturation, d'augmenter les taxes pour en diminuer infailliblement le produit.

Ni emprunts, ni impôts nouveaux. Qui débrouillera l'énigme financière? Sommes-nous donc condamnés à la paralysie? Et qui tirera le gouvernement et les assemblées de la perplexité où l'on dirait qu'ils s'enlisent?

Nous sommes actuellement enfermés dans une impasse dont l'issue nous est fermée par une fiscalité d'évolution artificielle, frappée d'impuissance contributive, et par une doctrine politique qui, d'une part, s'oppose à la pratique des économies, et, d'autre part, stérilise une fraction considérable de notre patrimoine national.

L'embarras du choix n'est pas où l'École dirigeante et l'opinion publique croient qu'il se trouve. Ce qui rend le Parlement oscillant et perplexe, depuis deux ans, ce n'est pas comme il se le figure sans doute, la difficulté de mettre la main sur une solution financière plausible et raisonnable, mais bien la difficulté d'écarter les utopies, les erreurs et les obstacles qui s'interposent entre cette solution et le désir d'en finir :

Un écrivain [1] a posé le dilemme, dans les journaux affiliés à la *Presse Régionale*, sous cette forme succincte et d'autant plus saisissante :

LAW OU LOUIS?

On ne pouvait choisir deux noms plus représentatifs.

Law, c'est, dans une période de déficit et d'impécuniosité assez semblable, toutes proportions gardées, à celle que nous traversons, la solution artificielle, utopique, imaginée, *venue de l'étranger*, et substituée aux données de la tradition française.

Louis, c'est, au contraire, la solution naturelle empruntant toute sa vertu aux coutumes de la France, à ses instincts de probité, à sa structure sociale et à la parfaite connaissance de ses virtualités.

Law, comme le fait très judicieusement observer l'auteur de

1. M.-J. Dessaint.

l'article, n'a rien laissé à imaginer en fait d'expédients ayant pour fin de créer de la richesse autrement que par le travail, l'économie et l'honnêteté. Les inventeurs de 1921 croient innover. Ils se trompent. Pas une combinaison de rêve et de fiction que l'Écossais n'ait mise en œuvre sous la Régence. La politique expérimentale n'a pas à enregistrer d'opération plus concluante que celle-là qui n'avait certes pas besoin d'être corroborée par les assignats révolutionnaires, les roubles bolcheviks et les couronnes autrichiennes! Partout où le système de Law triomphera, même rajeuni et modernisé, deux ou trois ans suffiront à son développement et à son effondrement : le numéraire manquera aux échanges, les salaires seront réduits et les marchandises accaparées, la spéculation et l'agiotage se porteront aux extrémités de la frénésie, de gigantesques déplacements de fortune s'opéreront et la détresse générale s'exprimera en jacqueries et en luttes civiles.

A soixante-quinze ans bien sonnés, le baron Louis, le meilleur de nos argentiers, était rappelé d'urgence au pouvoir par la Monarchie de Juillet et trouvait encore le moyen de rétablir nos finances, comme il les avait su restaurer dans la grande crise de 1815.

Le baron Louis n'avait pas apporté, au département des Finances, d'expédients ni de panacées.

Son secret tenait tout entier dans l'application, ferme et persévérante, de quelques principes simples et invariables auxquels la France républicaine de 1921 devra revenir si elle ne veut pas courir à un désastre inévitable.

Ces principes, on peut les réduire à cinq propositions fondamentales.

1° *Le Parlement ne prend pas l'initiative des dépenses. Son rôle est d'en contrôler l'emploi*[1] *et de rendre effective la responsabilité des ministres, des bureaux et de leurs agents.*

2° *L'État doit se conduire en honnête homme et tenir tous ses engagements à la lettre.*

3° *Des impôts, même jugés défectueux par la raison pure, mais anciens, acceptés et payés sans répugnance, sont préférables à d'autres qui pourraient apparemment leur être substi-*

1. Ce contrôle est aujourd'hui inexistant.

tués avec avantage. « On ne marche jamais mieux qu'avec de vieux souliers » était le mot favori du baron Louis.

4° *Les finances se trouvent sous la dépendance étroite de la politique. Comment, en effet, conjurer la faillite, si la politique extérieure, si la législation intérieure ont pour conséquence inévitable les dépenses sans mesure, les dettes sans fin, l'appauvrissement continu de la Nation au profit de l'État exacteur et dévorateur?*

5° *L'Emprunt est préférable à l'Impôt, dans toutes les circonstances où il correspond à des besoins extraordinaires et à la condition qu'on ne l'appliquera pas aux dépenses courantes et renouvelables.*

Ces principes ont sauvé la France aux pires moments de son histoire. Ils résument toute la finance expérimentale. Ils ont fondé sur des bases indestructibles le crédit français. Ils ont mis un terme à des crises financières où il semblait que tout fût perdu et que la nation n'eût de recours que dans le désespoir. Ils sont éternels et irréformables comme les Mathématiques elles-mêmes. En vain s'ingénierait-on à en trouver d'autres. Il n'y en a pas.

Comme l'Hercule antique, à la croisée des deux chemins, la troisième République est acculée à l'option décisive : *ou périr avec Law, ou se sauver avec Louis.*

La France préférera la fiscalité d'évolution naturelle à une fiscalité d'évolution artificielle et d'importation étrangère; elle pratiquera la politique extérieure et intérieure de ses ressources actuelles, sinon elle succombera à l'impuissance de combler son déficit et d'équilibrer son budget.

C'est la démonstration que nous nous proposons de tenter et qui, selon nous, doit nous conduire, envers et contre les expédients renouvelés de Law, à une solution pratique et efficace.

II

ENTRE DEUX FISCALITÉS

A une époque où les besoins du Trésor se révèlent si pressants, le recouvrement des impôts a pris l'allure la plus paradoxale qui se puisse imaginer.

Paie qui veut! Le mot a été prononcé par M. Henry Chéron à la Tribune du Sénat. Ce n'est donc pas une outrance de polémiste : le Ministre des Finances n'a pu contester qu'il en fût ainsi.

Les impôts rentrent mal. Des sommes considérables sont perdues, chaque année, pour l'État. A la fin de 1920, 529 000 contribuables, c'est-à-dire une minorité, avaient seuls souscrit, en toute bénévolence, la déclaration de leurs revenus. Les ouvriers syndiqués, atteints par l'impôt sur le revenu, ont protesté qu'ils ne le paieraient pas et ont renvoyé leurs avertissements à l'administration. Ce geste n'a pas été, que l'on sache, suivi de mesures coactives.

Au 31 mai 1920, sur 209 millions de rôles émis en vertu de la loi de Finances, 65 millions seulement avaient été versés aux caisses publiques.

Il n'est peut-être pas de symptôme plus alarmant pour l'avenir des Finances françaises que cette résistance sourde et passive des assujettis. L'impunité dont jouissent les non-payants risque de démoraliser la catégorie des payants qui remplissent rigoureusement leurs devoirs envers l'État. De son côté, l'administration des Finances, débordée, excédée, se montre incapable, non seulement de percevoir les impôts, mais encore de les asseoir.

Résistance des contribuables, impuissance des services de l'assiette et de la perception. Voilà qui suffit à élucider le mystère des moins-values budgétaires. Comment la France en est-elle arrivée à ce désordre qui, en se perpétuant, tournerait vite à l'anarchie? Comment s'est opérée l'extraordinaire métamorphose que l'on observe aujourd'hui tant dans les mœurs du contribuable français que dans les capacités de l'administration des Finances?

L'explication qu'on tire de la guerre et de ses suites et dont on se contente trop aisément, n'est-elle pas trop sommaire et rend-elle entièrement raison du phénomène? Disons qu'elle apparaît de moins en moins valable, à mesure qu'on s'éloigne de l'événement et que l'ordre se rétablit progressivement dans la société française.

Avant la guerre, le contribuable français passait, à juste titre, pour le premier contribuable du monde. L'immense

majorité des Français, les ruraux surtout, tout en récriminant amèrement, suivant une vieille coutume nationale, contre l'accroissement indéfini des impôts, mettaient leur coquetterie à être en règle avec le Trésor et à devancer même ses exigences. Notre administration des Finances, composée de fonctionnaires consciencieux et instruits, établie solidement dans ses traditions de discipline et de dévouement, avait, mieux que toutes les autres peut-être, résisté à toutes les causes de dégénérescence.

L'un des plus grands bienfaits dont la France, il faut bien l'avouer, ait sujet de reconnaissance envers la Révolution de 1789, était que le recouvrement de l'impôt eût perdu son caractère de lutte âpre et douloureuse entre le fisc et les contribuables. Le recouvrement amiable était devenu une règle que confirmaient, dans tout son éclat, les très rares exceptions de contrainte violente. On avait perdu jusqu'au souvenir du fisc aux doigts crochus, acharné à lever son tribut. L'organisme fiscal fonctionnait, sans heurt, sans incidents, comme par l'opération d'un réflexe subconscient.

Aujourd'hui, nous rétrogradons vers les temps abrogés de la fiscalité oppressive. La guerre et ses conséquences doivent-elles en être seules responsables? Ne sommes-nous pas plutôt fondés, au nom de la politique expérimentale, à mettre en cause les atteintes portées à notre ancienne *constitution fiscale?*

Il nous sera permis de parler de *constitution fiscale.* La fiscalité tient une trop grande place dans la vie économique et sociale d'un pays, pour qu'on soit autorisé à la mettre au rang des institutions, postiches et mobiles, qu'il est possible de modifier au gré des partis politiques.

La France possède une constitution fiscale, fille du temps et de la coutume, produit d'une évolution naturelle, lente et insensible, adaptée à nos qualités et à nos défauts nationaux, à notre tempérament, à nos préjugés, à la structure de la société, engendrée par cet obscur déterminisme qui fait qu'une nation donnée se développe dans un autre sens que ses voisines et rivales.

De cette constitution fiscale on dira, suivant l'admirable formule de Taine, qu'elle n'est pas abandonnée à la fantaisie discrétionnaire du législateur, qu'elle n'est pas à imaginer

mais à découvrir. D'avance, la nature et l'histoire avaient choisi pour nous.

Quand la guerre a éclaté, la France était, pour ainsi dire, à cheval sur deux fiscalités : la fiscalité *réelle*, c'est-à-dire fondée sur les choses, qu'on n'avait pas achevé de détruire et la fiscalité *personnelle*, c'est-à-dire s'adressant aux personnes, fiscalité d'évolution artificielle et d'*importation étrangère* qu'on n'avait pas achevé d'établir.

Quand, le 15 juillet 1914, la nouvelle Chambre posait le principe de la personnalité et de la progression dans l'impôt direct huit ans s'étaient déjà écoulés, depuis que, sous les auspices de M. Joseph Caillaux, le grand œuvre était commencé. A y bien regarder les débuts de l'entreprise remontaient à 1890 époque où l'on s'avisa de substituer le principe de la *quotité* à celui de la *répartition*, pour l'assiette de l'impôt foncier. Ce grand œuvre avait été surtout retardé par l'attitude dilatoire du Sénat qui, fidèle à ses origines rurales, n'éprouvait que peu d'enthousiasme pour les projets de M. Caillaux. La Haute Assemblée s'était appliquée, en prenant son temps, à élaborer une solution transactionnelle. Cette transaction avait abouti au projet de remplacer les « quatre vieilles » par des impôts cédulaires, suivant une conception incertaine et hybride, qui tenait à la fois de la réalité et de la personnalité. La réforme ne concernait que les impôts d'État. Jusqu'à nouvel ordre, les budgets départementaux et communaux resteraient alimentés par des centimes additionnels au principal, désormais fictif, des anciennes contributions. Mais, il était fatal que la Chambre, issue des élections de 1914, où l'influence de Jaurès et de M. Caillaux était prépondérante, consommât, dans un avenir très rapproché, la transformation intégrale et radicale de tous nos impôts.

La guerre nous a donc surpris en pleine réorganisation, ou plutôt en pleine désorganisation financière, à l'une de ces minutes, oscillantes et perplexes, où un système, à moitié démoli, s'apprête à céder la place à un autre système à peine installé.

Il semble que le sentiment de l'élémentaire prudence commandât, dans ces conjonctures critiques, d'ajourner à des

temps meilleurs tout projet de reconstruction et d'utiliser les impôts existants, quels que fussent, d'ailleurs, leurs mérites ou démérites. On ne change pas de chevaux pendant la traversée du gué. Tel était assurément l'avis de M. Ribot à qui incombait le périlleux honneur de présider à notre mobilisation financière. Imbu des grandes traditions parlementaires britanniques, l'éminent homme d'État se souvenait sans doute que si l'Angleterre avait traversé victorieusement les épreuves financières nées des guerres prolongées, c'est qu'elle n'avait pas craint de recourir, pendant les hostilités mêmes, dans la proportion des deux tiers ou des deux cinquièmes, à l'impôt plutôt qu'à l'emprunt. M. Ribot se préoccupait de mettre à profit l'élan patriotique dont le pays était encore soulevé, en 1915, pour demander aux contribuables des régions non envahies un gros effort fiscal. C'est dans cet esprit qu'il proposa à la Chambre de procéder, toutes affaires cessantes, au *doublement* des contributions directes, assises et prêtes à la perception.

La Chambre s'y refusa. A l'unanimité, moins une voix, elle décida de persévérer dans son entreprise de réforme fiscale. Ce fut l'un de ces entraînements d'assemblée qui abolissent toute faculté de réflexion, qui suspendent les divergences de parti, et où se manifeste volontiers cette promptitude française à s'emporter en accès de chevalerie et de générosité quand retentissent les mots de justice et de droit, quelles que puissent être les conséquences funestes de cet emballement.

L'histoire retiendra sans doute le nom de l'unique député qui resta à l'écart du mouvement : M. de Montplanet, représentant de la Vienne.

De bonne foi, la Chambre croyait avoir rendu témoignage à l'idéal et s'être mise à l'unisson des combattants et de leur sublime sacrifice. En réalité, nous subissons encore les dures répercussions d'une mesure irréfléchie. La nouvelle fiscalité personnelle qui, en temps normal, eût requis de longues années d'efforts, pour être mise en état d'activité productive, ne devait rien donner de longtemps. En fait elle n'a donné que des mécomptes. C'est ainsi que les bonnes dispositions du pays sont restées sans emploi, que des sommes considérables qui eussent dû faire retour au Trésor public, sont demeurées

dans les coffres des particuliers, ont provoqué une dépense privée inconsidérée et qu'il a fallu, en dernière analyse, demander à l'emprunt ce que l'impôt aurait dû fournir.

Il n'y a pas beaucoup d'exemples, dans l'histoire, d'un pareil triomphe de la raison pure sur la raison pratique, de la théorie préconçue sur les faits acquis, de l'évolution artificielle sur l'évolution naturelle.

Une erreur colossale a été commise en 1915. Nous continuons à en ressentir les effets. Et la politique expérimentale nous enseigne que nous avons même peu de chances de les conjurer si l'on ne se résout à supprimer la cause.

A supposer que la fiscalité personnelle ait, en puissance, toutes les vertus et tous les avantages dont ses partisans et promoteurs veulent bien la gratifier, il reste que pour l'incorporer à notre vie économique et sociale, pour triompher de la résistance des mœurs, pour refaire, de fond en comble, le travail d'un siècle, il faut, de la part de l'administration des Finances, un effort gigantesque, accru encore par les difficultés propres à l'après-guerre, auquel on peut assigner, sans témérité, un délai d'au moins dix ans, durant lequel le Trésor public manquera des ressources urgentes que lui eût aisément procurées la fiscalité coutumière.

La formidable entreprise, à laquelle M. Joseph Caillaux a attaché son nom, eût déjà semblé aléatoire, pleine de périls et semée d'obstacles, dans une période de tranquillité et de prospérité. Quelle destinée lui sera-t-il réservé dans une après-guerre si tourmentée et si mouvementée?

Qui nous défend d'en revenir à notre vieille fiscalité, comme nous le conseille l'intérêt de nos finances, compromises par le mauvais rendement des impôts et par les défaillances d'une administration succombant à l'impossible tâche?

Un faux point d'honneur. La tyrannie d'un préjugé. L'idée très erronée que la majorité du pays tient à la fiscalité personnelle. La présomption d'intangibilité attachée aux mesures législatives d'un certain ordre.

Nous voyons cependant que le préjugé commence à céder. Un député de l'Hérault, M. Viala, qui appartient à l'opinion radicale, a bien osé préconiser le rétablissement des anciennes contributions directes.

Celles-ci, d'ailleurs, reléguées au rang humilié et secondaire de contributions locales, ne laissent pas, en regard de la stérilité où languit la fiscalité personnelle, de prouver leur souplesse, leur plasticité, leur aptitude à une productivité presque illimitée. Grâce à leur survie, les départements et les communes ont échappé au redoutable péril de l'insolvabilité. De 1914 à 1920 elles ont passé de 621 millions à 1 219 millions. Elles n'ont jamais été plus régulièrement acquittées. Quel contraste avec l'improductivité des impôts nouveaux!

Si les idées de M. Ribot, très mollement, d'ailleurs, défendues par lui, eussent prévalu, si les anciennes contributions d'État au lieu d'être supprimées par la loi de Finances du 31 juillet 1917, eussent été *doublées* en 1915, puis progressivement mises en concordance avec la valeur décroissante du franc, on peut affirmer que le trésor eût encaissé, de ce chef, une somme supplémentaire de SIX MILLIARDS, égale au total d'argent frais recueilli par l'emprunt de 1920. En suivant cette progression, ces contributions familièrement appelées les *quatre vieilles*, dans le langage courant, auraient passé, de 635 à 2 540 MILLIONS, c'est-à-dire que leur produit, *aisément recouvré*, compenserait exactement à l'heure actuelle le déficit de DEUX MILLIARDS ET DEMI autour duquel la commission des Finances et le ministre ont engagé une bataille, vraiment comique, au moment (octobre 1921) où nous traçons ces lignes.

Méconnaîtra-t-on la force probante incluse dans l'expérimentation qui s'est ainsi instituée et poursuivie, depuis sept ans, sous nos yeux?

Ne sera-t-on pas amené à réfléchir sur le danger de se mettre en état d'insurrection ouverte contre l'évolution naturelle?

Pourquoi s'obstiner à répudier, suivant le mot d'un de nos économistes les plus réputés, René Stourm, le plus pur effort des hommes de la Révolution?

Notre vieux système d'impôts nous vient d'eux. Ils l'ont établi corrélativement à l'ensemble des institutions modernes politiques et sociales. Ne soyons pas dupe des apparences et souvenons-nous, sur la foi de Tocqueville, que, quelles que fussent leurs erreurs et leurs passions, les Constituants ont

beaucoup moins innové sur bien des points, que nous ne le croyons et qu'ils ne l'ont cru eux-mêmes.

L'Assemblée Nationale de 1789 a soigneusement remployé, en matière fiscale, tous les matériaux utilisables fournis par l'ancien Régime. Et l'on peut dire de notre système d'impôts que, relié par une chaîne ininterrompue aux origines de la nation, associé à sa vie, évoluant avec elle, il reflète fidèlement son image. Assurément, ce système offense l'idée de symétrie. Fait de pièces et de morceaux, composé d'éléments hétérogènes, souvent retouché et réparé, il n'a pas l'unité des grandes constructions, fabriquées d'un seul jet. Mais, c'est de la sorte qu'il épouse exactement la forme même de la société française, qu'il se moule étroitement sur notre patrie et qu'il se montre préférable aux savants et rigides aménagements qu'on essaie de lui substituer.

La fiscalité *réelle* nous est donnée par l'instinct national. Aucune théorie ne l'a précédée. Les constituants de 1789, dans l'ordre fiscal, pas plus que les constituants de 1875, dans l'ordre politique, n'édifiaient une œuvre idéologique.

Ce n'est qu'après coup qu'on a pu construire la théorie de la fiscalité française et en induire les raisons profondes et inconscientes.

On invoque souvent, à l'appui de la fiscalité *personnelle*, l'exemple de l'étranger. Il n'est pas d'argument plus faible que celui-là. La fiscalité *personnelle*, en Angleterre par exemple, n'est qu'un instrument de circonstance, créé pour dissoudre une aristocratie héréditaire dont nous n'avons pas l'équivalent en France.

Les Constituants français, au rebours, ont légiféré, dans l'ordre fiscal, pour une société caractérisée par la prédominance des classes et des fortunes moyennes. Suivant la topique remarque de Rivarol, mal prévenu pourtant à l'égard de l'Assemblée nationale, ils se sont préoccupés de réaliser moins l'égalité des hommes devant le fisc que l'égalité des choses. Pour que ces hommes, si profondément imprégnés des théories rousseauistes, se soient tenus fermes sur un tel principe, ne faut-il pas qu'ils aient été mus par cette force supérieure qu'en politique expérimentale on appelle l'évolution naturelle?

D'autres principes, aisément reconnaissables, ont également présidé à la naissance et au développement de la fiscalité *réelle*.

Le premier, qu'un Proudhon, tout socialiste et révolutionnaire qu'il fût, a repensé et redécouvert, à la fin de sa carrière, est celui-ci :

L'impôt, de quelque façon qu'on le perçoive, finit toujours par s'incorporer aux objets, denrées, services et utilités, dans une société fondée sur l'inégalité des conditions et la liberté des échanges. Il est rejeté dans la circulation. D'où il suit que le problème de la péréquation de l'impôt est insoluble, et que toute tentative pour parvenir à cette péréquation, soit par l'impôt progressif, soit par l'impôt sur le capital ou le revenu, conduit à l'absurde et entraîne pour l'économie publique des perturbations énormes.

Un second principe se dégage de la fiscalité française.

Elle procède de cette idée capitale que l'impôt représente la part de l'État dans la production et ne représente qu'elle. La plupart des juristes, économistes et sociologues partageant en cela l'illusion vulgaire, se figurent que l'impôt consiste en un prélèvement sur la richesse acquise. Le législateur français, tant qu'il est demeuré inaccessible aux utopies étrangères, n'a pas versé dans cette illusion. Sans qu'il s'en rendît peut-être un compte exact, dans tout ce qu'il a édicté et ordonné en matière fiscale, il a considéré que l'incidence de l'impôt portait sur le produit futur, faute de quoi la nation, au lieu de reconstituer la valeur de sa contribution, se fût trouvée en perte et eût cessé de croître en richesse et en prospérité. Sans doute est-il impossible au fisc de frapper le produit à venir qui ne tombe pas sous ses prises, et c'est pourquoi il frappe, un peu au hasard, tous les signes extérieurs de la propriété, de la richesse et de la consommation. Mais cette nécessité de fait ne doit pas masquer le véritable caractère de l'impôt à la française qui cherche à atteindre, non le présent, mais l'avenir.

Cette vue peut paraître obscure. Elle est pourtant de toute évidence. Qu'on veuille bien supposer une nation aussi riche qu'on voudra, mais qui ne produit pas la valeur des impôts requis par l'État. Les impôts seront donc pris sur les moyens

de production et ceux-ci diminueront d'autant. En conséquence les ressources pour les productions de l'année subséquente diminueront dans la proportion du retranchement et, ainsi de suite, d'année en année, jusqu'à ce que de soustraction en soustraction, la nation ne se compose plus, selon la vigoureuse formule de Th. Funck-Brentano, que « d'un groupe de mandarins enrichis et d'un troupeau de misérables ».

C'est exactement ce qui se passe pour l'impôt sur le revenu puisque le contribuable défalque chaque année du chiffre de son revenu la somme payée pour l'impôt l'année précédente.

Notre vieux système fiscal est du bon sens français à sa plus haute expression. *Il est réel.* Avant tout il a voulu libérer le contribuable de toute servitude personnelle envers l'État. Il s'est conformé à notre goût de l'indépendance et à notre horreur de l'inquisition. La réalité de l'impôt, comme la décentralisation, a été le premier mouvement de la Révolution française. Tout y tendait depuis le début de la Monarchie. *Ce système exclut formellement toute arrière-pensée de nivellement social, déguisée en souci de justice.* Il est productif, sans contrainte et sans violences, parce qu'il ne met pas d'entraves à l'initiative et à l'esprit d'entreprise. Il est impartial, parce qu'il s'adresse aux choses et que par conséquent il ne saurait être mis au service d'une secte et d'un parti. Il ne poursuit qu'une fin : *satisfaire aux besoins de l'État.* Il est positif, pragmatique, exempt de chimère, comme le Français de France dans sa famille et sur son domaine. Nous faisions allusion plus haut aux circonstances qui ont jeté la Grande-Bretagne dans les sentiers de la fiscalité personnelle. Il convient de noter aussi que cette fiscalité figure, en bonne place, dans le fameux manifeste de Marx et d'Engels, comme l'un des moyens préparatoires à la destruction de la propriété individuelle. C'est au pays du militarisme et du collectivisme que la personnalité de l'impôt a trouvé ses apologistes et ses fauteurs les plus déterminés. N'aurions-nous vaincu la Prusse sur les champs de bataille que pour mieux subir sa tyrannie intellectuelle?

Chaque fois que nous sommes sortis des voies nationales, telles qu'elles nous sont tracées par la coutume et la tradition, ou plutôt par l'évolution naturelle, chaque fois que nous

avons cherché le progrès ailleurs que dans le développement de l'ordre correspondant, nous n'avons pas été les bons marchands de l'aventure. Résoudre le problème financier est, pour la France de 1921, une question de vie ou de mort. Or, il apparait clairement qu'à vouloir demander des ressources à une fiscalité artificielle et étrangère au génie français, notre école dirigeante se condamne au déficit. Les recettes de l'État, en matière de contributions directes, sont notablement inférieures aux espérances, aux prévisions et aux nécessités. Une aventureuse expérimentation tentée dans les conditions les moins favorables au succès aboutit à un échec lamentable. Elle superpose à la difficulté d'extraire du pays des sommes colossales, la difficulté, inutile et gratuite, inhérente à des procédés vexatoires et inaccoutumés. Plus le fardeau est lourd, et plus il semble qu'on s'évertue à en rendre la forme incommode et à meurtrir les épaules du porteur.

La nouvelle fiscalité ne rend pas. Tel est le fait devant lequel il faut bien que s'incline le parti pris doctrinaire. Or que propose-t-on au Parlement? D'augmenter les coefficients d'application. Ne voit-on pas qu'on se met ainsi au risque de convertir l'échec en désastre.

Il est temps de faire appel à la fiscalité réelle, à la fiscalité nationale, à la fiscalité qui a fourni ses preuves. Seule elle fera disparaître l'antagonisme qui renaît entre le fisc et les contribuables. Cette fiscalité est, pour ainsi dire, consubstantielle à la Nation. Elle rend moins sensible le poids et le volume des charges publiques. Parce qu'il sera convié à payer de la façon accoutumée qui a ses préférences, le contribuable s'acquittera plus vite, plus largement et de meilleur gré. Parce qu'elle ne sera plus offensée dans des traditions, où l'on doit voir les conditions mêmes de sa vitalité, la France sera incitée à produire la valeur des surcharges et à vérifier les vues optimistes de Mac-Culloch.

III

ENTRE DEUX POLITIQUES

Nous avons subi, depuis que la situation financière est apparue à la France sous un jour très sombre, de vertueux

prêches sur la nécessité de restreindre les dépenses publiques. On est tombé d'accord sur ce point que si les contribuables avaient le devoir de combler la moitié du déficit, il incombait à la puissance publique d'assumer l'autre moitié de la besogne en comprimant vigoureusement le budget des dépenses et en pratiquant sur lui les retranchements les plus sévères.

L'économie est très populaire et ses champions n'ont pas laissé de récolter, dans les assemblées comme dans l'opinion, de chaleureux applaudissements.

En revanche, il n'est rien de plus impopulaire que les économies. Jusqu'ici les homélies en l'honneur de l'économie, les efforts du Sénat et des commissions des Finances pour faire de l'économie une vérité n'ont donné que des résultats insignifiants. Le budget français, abstraction faite de toutes dépenses spécialement afférentes à la guerre et à ses suites, ne cesse de grossir envers et contre les volontés contraires. Il semble qu'on se trouve en présence d'une force immanente et mystérieuse que rien ne soit capable de ralentir et de suspendre. L'État français, incarné dans les Chambres et dans le Cabinet, n'est plus maître de sa dépense. Il a cessé de la gouverner. Nos financiers ne peuvent qu'en passer l'aveu. A quoi sert-il de supprimer ou de réduire des crédits? Ils renaissent à leur taux primitif, dans l'exécution de la loi de Finances et sous forme de crédits additionnels ou supplémentaires, reviennent, à titre de faits acquis, s'imposer à la ratification du Parlement. La discussion et le vote du budget, cet attribut fondamental des assemblées, tend de plus en plus à n'être qu'une apparence. Il s'est opéré, de la constitution politique à la constitution administrative, un véritable déplacement de pouvoirs.

Que cette évolution s'accentue encore un peu et le droit de fixer souverainement le total des dépenses publiques, échappant aux mains débiles du Parlement, appartiendra en entier aux oligarchies administratives. C'est un fait d'une portée considérable, dont l'observateur, impartial et attentif, ne saurait trop souligner la gravité. Il ne s'agit pas moins que d'une de ces révolutions silencieuses qui touchent aux fondements mêmes de l'ordre politique et social. Diverses mesures ont été prises ou envisagées dans ces derniers temps,

pour redresser cet abus qui est bien près de se faire recevoir et consacrer comme un usage légitime. Dans cette lutte le Parlement a d'autant mieux le dessous que les parlementaires, pris individuellement, combattent contre leur propre cause, en soutenant les prétentions des fonctionnaires qui font partie de leur clientèle. Et, dans son numéro du 25 septembre dernier, le *Temps* constate mélancoliquement : « A quoi bon tant de semaines et de mois consacrés à la fixation parlementaire des dépenses de l'État, si les autorisations budgétaires accordées peuvent être tournées en dérision ? »

Le salut public exige des économies. Le gouvernement est à l'impuissance pratique d'en faire. Ainsi se résume la situation.

En bonne politique expérimentale, il faut remonter jusqu'à la cause première de cette situation.

Cette cause, où se trouverait-elle sinon dans la nouvelle conception de l'État et de sa fonction qui a commencé à prévaloir, au début du présent siècle, et qui, d'ailleurs, s'affirmait et se préparait de très loin ? On nous permettra de renvoyer nos lecteurs, pour le détail, au chapitre de notre *Essai de politique expérimentale*, intitulé *l'Étatisme contre la Coutume*.

Ce qu'on a appelé le radicalisme qui, depuis 1899, dirige toute la politique française, constitue un compromis entre le collectivisme marxiste et la tradition française. De ce compromis, M. Léon Bourgeois, dans un volume remarquablement écrit d'ailleurs, sur la *Solidarité*, s'est fait le théoricien. L'éminent homme d'État y a transformé, selon son expression même, le *Contrat social* en *Quasi-Contrat*. Qu'en devait-il résulter? Un Quasi-Collectivisme. L'école dont M. Léon Bourgeois est le chef doctrinal, se défend certes d'adhérer au marxisme. Mais elle se croit appelée, en vertu d'une sorte de pragmatisme, à en réaliser les parties raisonnables et acceptables. Elle demeure attachée à la propriété individuelle, mais elle se propose d'en corriger les abus et les déviations, en instituant, à côté d'elle, une propriété sociale, gérée par l'État. Voici ce que cela devient dans la pratique d'après le programme rédigé en 1907 par le congrès radical tenu à Nancy :

« Dès qu'une industrie est suffisamment centralisée pour présenter un danger public, il appartient à la Nation d'en assurer elle-même l'entreprise, soit en régie directe, soit en régie intéressée. Il n'est pas douteux que les voies ferrées, les mines, les assurances, la banque, etc., peuvent devenir des services publics au même titre que l'enseignement, les routes, les canaux, les postes et télégraphes. »

En d'autres termes, dans la pensée de l'école radicale, toute entreprise, de quelque nature qu'elle soit, lorsqu'elle est parvenue à un certain degré d'étendue et de concentration doit être étatisée et collectivisée. Il y a présomption que, dans les mains de l'État, elle sera mieux gérée et administrée, mieux subordonnée à l'intérêt supérieur de la Nation.

D'autre part, et l'école radicale a toujours insisté fortement sur cette corrélation, les entreprises ainsi étatisées, fourniront à l'État d'amples ressources et revenus, que l'impôt proprement dit ne lui aurait jamais procurés, pour subvenir aux œuvres d'assistance, aux retraites ouvrières, etc.

Ce vaste programme n'a pu recevoir qu'un commencement d'exécution. Le projet de faire rentrer, avant le terme, dans l'appartenance de l'État, tous les réseaux des voies ferrées, si véhémentement soutenu par Pelletan et Bourrat, s'est trouvé limité au rachat du réseau de l'Ouest. Nous n'avons pas été gratifiés du monopole des assurances et des banques, du monopole de l'alcool ni du rachat des mines. Mais, toute une gigantesque entreprise de socialisme d'État, plus ou moins imitée de l'Empire allemand, englobant différentes formes d'assistance et l'assurance contre l'invalidité et la vieillesse, a été mise sur pied. Et le nombre des fonctionnaires s'est accru d'autant.

La guerre, en se prolongeant, ne devait que trop favoriser cette tendance, en la couvrant de motifs ou de prétextes empruntés à la défense nationale. Qu'est-ce que la mobilisation au regard de l'économiste et du sociologue? Un essai loyal de collectivisme, tenté sur une immense échelle. L'initiative privée a été réduite à sa plus simple expression. Ce qui n'était qu'une anticipation de rêveur s'est trouvé réalisé. A la fin de la guerre, l'État, par l'intermédiaire de deux millions de fonctionnaires civils et militaires, exerçait presque

tous les monopoles, jusques et y compris celui du ravitaillement. On n'éprouvera aucune peine à croire qu'en vertu de la doctrine dominante, l'État n'a jamais hésité à se porter au delà de ce que requérait la stricte nécessité. Dans les derniers mois de la guerre, deux théoriciens socialistes, l'un au Ministère de la Marine, l'autre au département de l'Agriculture, avaient obtenu licence de procéder à la création d'une flotte de commerce d'État et à la mainmise de l'État sur les terres en friche et abandonnées. Du chef de la guerre, l'Étatisme pratique a reçu un formidable accroissement.

Les faits ont-ils conclu, depuis vingt ans et surtout en ces dernières années, pour le régime étatiste, partiel ou intégral, contre le régime de l'appropriation individuelle?

Il suffit, pour répondre, de prêter l'oreille à l'assourdissant concert de réclamations et de protestations qui s'est élevé des profondeurs du pays, dès l'armistice. Sur tous les points du territoire, un cri se fait entendre : *De l'État, de ses gênes, de ses tyrannies, de ses gaspillages, de ses gabegies qu'on nous délivre au plus tôt!* Il n'est pas de plus sûr moyen de se faire applaudir que d'instituer le procès de l'État qui, au rebours du roi Midas, fane et stérilise tout ce qu'il touche. On devra convenir que les scandales administratifs dont les plus retentissants ont été ceux des stocks américains et des régions libérées, avaient de quoi faire déborder le vase des colères.

L'Étatisme n'est donc plus en 1921, une anticipation séduisante qui s'estime au poids de ses promesses, mais une expérience qui se juge à ses fruits.

Affirmation incontestable, puisqu'elle s'appuie sur des documents et des aveux officiels.

Au commencement du siècle la *Régie des Tabacs* accusait un bénéfice annuel de 330 millions qui, aux abords de la guerre dépassait 400 millions. Ce bénéfice a doublé dans l'après-guerre. Il atteint 800 millions. Or, le *doublement* a été obtenu au moyen d'un *triplement* et parfois d'un *quadruplement* des prix de vente. Comment et pourquoi faut-il, dans les régies d'État, *tripler* ou *quadrupler* le multiplicateur pour *doubler* le produit? On ne le saura jamais. C'est le grand mystère de la gestion d'État. Le doublement, au surplus, n'est qu'un trompe-l'œil, parce que l'État néglige de faire

entrer en ligne de compte l'amortissement de son matériel et l'intérêt de son capital de premier établissement. L'exportation des tabacs est presque nulle et cela se comprend puisque l'État fait profession d'ignorer les goûts et de contrarier les préférences de la clientèle. Du fait du monopole, il se produit un manque à gagner considérable pour l'agriculture et l'industrie française. Et ce manque à gagner devrait venir en déduction du prétendu bénéfice enregistré. Si l'on considère que le régime des tabacs anglais, exclusivement fiscal, rapporte au Trésor britannique (350 millions en 1913) presque autant que le Monopole au Trésor français, on est obligé d'en conclure que l'État laisse échapper au moins la moitié des bénéfices légitimes qu'un autre système de régie procurerait à notre budget.

Le *monopole des allumettes* rapportait, avant la guerre, 30 millions. Au témoignage d'un haut fonctionnaire, M. George Bonnet, cette somme correspond à un déficit d'exploitation masqué par la tromperie sur la quantité et la qualité de la marchandise et par l'abusive énormité du prix de vente. Quand les ouvriers de ses manufactures sont en grève, l'État fait des économies. Il n'évite la faillite déclarée qu'en s'instituant contrebandier et en achetant à l'étranger, à 10 ou 20 p. 100 meilleur marché que sa propre fabrication, des produits qu'il revend ensuite au public avec 1 600 p. 100 de bénéfice.

La devise des *Etablissements de la Marine*, et notamment des arsenaux, est connue. C'est le *Forcès pas* des Toulonnais, c'est-à-dire : Ne forçons pas le travail. Les prix de revient de la Marine comparés à ceux de l'industrie privée, l'emportent d'environ 25 p. 100. A l'heure actuelle, les arsenaux à qui la déchéance de notre Marine de guerre a retiré toute raison d'être, fonctionnent à vide, et l'État n'ose les licencier. Combien en coûte-t-il au Trésor?

L'Imprimerie nationale accusait modestement un produit net tout juste égal à l'intérêt du capital investi dans l'affaire.

Un haut fonctionnaire, M. Colson, a procédé à une vérification. Il a constaté que ce résultat, déjà insuffisant en soi, avait été acquis par une majoration excessive des prix facturés à l'État. Cet établissement travaille donc à perte. La reconstruction de ses immeubles, qui avait été prévue

pour trois millions, a dépassé, de gabegie en gabegie et de malfaçon en malfaçon, le dixième million.

L'État a des *chemins de fer*. Son ancien réseau avait coûté 935 millions à la France. Il devait, d'après des prévisions très modérées, du fait de l'intérêt et de l'amortissement, payer plus de 40 millions par an au Trésor. En 1904 il ne versait plus que 14 millions, grâce à un coefficient d'exploitation de 74 p. 100, supérieur de 18 p. 100 à celui de la compagnie la moins favorisée.

A ce réseau est venu s'ajouter, le 1er janvier 1909, le réseau de l'Ouest. Le résultat a été aussi concluant que rapide. Le produit net qui était de 78 millions et demi, au moment où l'État a racheté l'Ouest, tombait à un peu moins de 22 millions à la veille de la guerre. Et l'insuffisance totale de l'exploitation était montée de 31 800 000 francs à 82 millions. Insuffisance que, dans son rapport du 29 mars 1912, M. Henry Chéron, sénateur d'un des départements desservis par l'Ouest-État, qualifiait d'*exorbitante*. A peine l'État avait-il pris possession du réseau que la proportion des remboursements pour pertes, manquants et avaries, qui se tenait aux environs de 1 400 francs pour 100 000 francs dépassait 3 000 francs.

Un ancien ministre des Travaux publics, M. Yves Guyot, dans un volume de 430 pages, a enregistré, d'après les documents officiels, les résultats donnés, en France et à l'Étranger, par la gestion de l'État et des municipalités. Sous toutes les latitudes l'expérience a prononcé souverainement. Toute entreprise confiée à l'État moderne, enraie tout progrès, démoralise le personnel, provoque dans le pays une contagion d'anarchie et d'indiscipline, engendre le gaspillage et dégénère en gabegie. Du point de vue financier, qui est ici spécialement le nôtre, elle prive de son pouvoir reproducteur le capital usurpé par l'État, constitue la collectivité nationale en perte. Présumée fructueuse pour le Trésor, l'exploitation d'État lui est toujours onéreuse, et quand elle figure en recettes en budget, ce n'est qu'au prix d'artifices de comptabilité qui dissimulent le déficit.

Quand un ministre est contraint d'avouer par exemple que la *Marine marchande d'État* coûte quotidiennement

40 millions aux contribuables, quelle théorie ne chancellerait sous un coup aussi droit?

Nous irons demander à un ancien sous-secrétaire d'État aux P. T. T. dans le cabinet Clemenceau, M. Louis Deschamps, député de Rennes, de résumer dans une formule synthétique, le résultat de l'Étatisme.

Dans l'amertume de son désenchantement, M. Louis Deschamps qui appartient, ne l'oublions pas, à notre École dirigeante, n'a pas craint d'écrire que « l'État est un mauvais patron, qui n'a ni responsabilité ni autorité »!

Les *Postes, Télégraphes et Téléphones*, que M. Deschamps vise spécialement dans son réquisitoire, se trouvent, malgré l'exorbitante augmentation des tarifs, en état virtuel de faillite. Et plus ce service coûte aux contribuables, moins il leur donne satisfaction. Dans les prévisions de 1922, le budget des P. T. T. s'élève en dépenses à 1 300 millions contre un produit éventuel de 912 millions.

M. Deschamps avait mis toute son âme dans son propos de transformer cette grande administration. Il est sorti meurtri et vaincu de la lutte.

Écoutons-le encore :

« L'État n'est pas fait pour être industriel ou patron; il doit uniquement garantir au pays la tranquillité à l'intérieur et à l'extérieur, assurer la justice, donner aux enfants l'instruction, et lorsqu'il y est parvenu, en collectant les impôts, son rôle est terminé. »

N'est-ce pas, heureusement résumé, l'avis de tous les Français, à part les intéressés et une minorité d'esprits systématiques que leurs déboires ne font qu'enfoncer davantage dans leur parti pris?

L'Étatisme nous avait été donné comme devant augmenter les ressources que la Nation consacre à l'amélioration du sort du plus grand nombre. Or, dans ses arsenaux, dans ses ateliers, dans ses usines, sur son réseau, l'État produit peu et lentement. Il succombe à l'exagération de ses frais généraux et à la difficulté de maintenir une exacte discipline. Suivant l'énergique expression populaire, il « mange de l'argent ». Où pourrait-on désormais découvrir une justification, au maintien et à la survie de l'Étatisme?

L'Étatisme, mais il est en train de compromettre et de perdre l'État lui-même.

Malgré ses défauts, l'administration française, ponctuelle, méthodique, honnête, laborieuse, pourvue d'une tradition, a rendu de grands services au pays. Elle lui a servi d'armature dans les commotions politiques. Aujourd'hui, cette administration se désagrège. Elle se contamine. Elle subit la contagion des administrations improvisées, que le socialisme d'État lui a incorporées. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter au congrès que la *Fédération des syndicats des fonctionnaires francais* a tenu à Paris, à partir du 24 septembre dernier et où figuraient les représentants de bureaucraties telles que l'Enregistrement où s'étaient jusqu'ici perpétuées les meilleures traditions. Les syndicats de fonctionnaires s'étaient d'abord assigné comme fin la lutte contre le favoritisme et l'ingérence des parlementaires dans l'avancement régulier. Le grief était à prendre en sérieuse considération. C'est bien d'autre chose qu'il s'agit aujourd'hui. On ne peut s'y méprendre. Quand la fédération déclare, dans une motion, qu'elle exige la plénitude du droit syndical, quand elle proclame sa volonté d'associer son action à la Confédération générale du Travail, quand elle fait une déclaration de guerre à la majorité du Parlement, les plus optimistes ne peuvent se défendre de sérieuses alarmes.

C'est l'excès d'Étatisme qui détruit jusqu'à la notion de l'État. La constitution elle-même est en péril. L'État n'est plus obéi par ses serviteurs. Il a tellement multiplié le nombre des fonctionnaires et des fonctionnarisés qu'il a perdu sur eux toute prise. L'Administration s'érige en oligarchie indépendante qui est à elle-même sa propre raison d'être. L'autorité de la Nation est tenue en échec par l'autorité syndicale. L'ancien principe s'en va : les services publics ont cessé de fonctionner dans l'intérêt de tous, ils fonctionnent dans l'intérêt exclusif de ceux qui les remplissent. Les traitements et les appointements deviennent la grande affaire, et se substituent à l'intérêt public.

Comment, dès lors, les entreprises de l'État pourraient-elles être productives. Comment pourraient-elles n'être pas onéreuses et déficitaires? Comment la Nation serait-elle encore

en mesure d'exercer, par l'intermédiaire de ses représentants, le contrôle des dépenses et en garder la maîtrise? Le rôle du Parlement se réduit à voter les impôts en quantité égale à des exigences qui n'ont même plus à se motiver.

Tant que cette situation anarchique sera tolérée, il sera dérisoire de risquer même une allusion à une politique financière et à un système d'économies. Tant qu'un Étatisme, incompatible avec notre constitution parlementaire, continuera à former le fonds de la doctrine de notre école dirigeante et que les programmes politiques persisteront à s'en aller à contre-sens d'une expérience aussi douloureuse que concluante, le problème financier demeurera insoluble et la banqueroute apparaîtra inévitable.

L'affirmation simultanée de l'économie et de l'Étatisme est aussi absurde que celle du cercle carré. Une question préjudicielle, angoissante et terrible, est posée devant la conscience française. Veut-on renoncer à l'Étatisme? Veut-on secouer la servitude qui impose encore à nos intelligences une politique dont tous les faits ne se lassent pas de proclamer la ruineuse nocivité?

FELS

(A suivre.)

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

MARIA CHAPDELAINE

par **Louis Hémon.**

Ce n'est pourtant que le tableau d'une très simple et très pauvre famille de Canadiens français, qui vit dans la grande forêt, non loin du lac Saint-Jean.

Et l'histoire de Maria Chapdelaine nous est présentée sans artifice : Maria aime François Paradis. Il meurt. Elle en ressent une grande douleur, qui peu à peu s'apaise et, c'est Eutrope Gagnon que Maria épousera...

Ce n'est que cela, et pourtant ce livre apparaît comme le poème du Canada français et les gens de Québec l'ont si bien senti qu'ils ont élevé à l'auteur, mort à trente-trois ans en 1913, un monument à Péribonka. Dans la famille où Hémon vécut, celle-là même qu'il a dépeinte, on est allé chercher pieusement les souvenirs de son séjour; René Bazin dans la *Revue des Deux Mondes* nous communique là-dessus de précieuses indications. La fortune de ce beau livre est justifiée.

Dès les premières pages une émotion douce se répand sur tous les personnages, depuis Chien et le cheval Charles-Eugène jusqu'au père Chapdelaine, en passant par toute la gamme des Chapdelaine aux prénoms baroques et gentils. Et cette famille prend une espèce de grandeur symbolique, car derrière elle on devine des milliers d'autres familles aussi laborieuses, aussi pieuses, aussi françaises. Et c'est pour le lecteur une impression très fraîche que de retrouver cette vieille France paysanne si vivante encore dans les forêts américaines. D'être prononcés là-bas de vieux mots prennent un charme supplémentaire et les noms de famille eux-mêmes nous émeuvent au même titre que nos traditions jalousement conservées. Et la capitulation des passions humaines devant les nécessités premières de la vie, cette victoire que remporte la nature sur le cœur rustre et probe d'une Chapdelaine nous apparaissent plus poignantes que toute invention romanesque, parce que profondément vraies.

LA PROTECTRICE

par **Paul Acker.**

Un jeune musicien, Simon Roland, grand homme de province, vient à Paris, conquérir la gloire. Déception, misère, découragement, c'est le sort ordinaire. Mais il y a d'heureuses chances aussi. Une audition donnée dans une salle publique vaut à Simon une notoriété soudaine et le monde s'arrache le jeune triomphateur. En ce nouveau milieu il est passablement gêné et l'auteur note spirituellement ses inquiétudes. Surgit heureusement pour l'en débarrasser la Protectrice, madame le Pradier, jeune veuve de grande intelligence et de grand cœur, qui devine en lui des qualités profondes, autrement appréciables que la simple facilité à laquelle une fantaisie du public a prêté une excessive valeur. Elle devient donc son guide... et sa maîtresse. Simon, sans doute, devrait trouver là, avec le bonheur, une excellente occasion de travailler sérieusement et de cultiver son réel talent. Mais son mauvais génie apparaît sous la forme d'une grande vedette parisienne, au demeurant jeune et jolie, qui l'arrache à la Protectrice, en un tournemain, en fait un auteur dramatique et le lance dans la production commercialisée. Hélas!... La Muse sage se lamente et le rideau tombe pour nous dérober d'imminentes catastrophes. *Marthe et Lucie*, le second récit de ce volume, est l'histoire d'une jeune fille de province, devenue comédienne à Paris, qui, après avoir puisé dans le spectacle du monde théâtral de bonnes raisons de s'en dégoûter, retourne à la paix, représentée par un paisible et riche mariage. Ces deux petits romans donnent une agréable impression de vérité et de vie. La progression de l'intrigue est allègre. Aucun épisode parasite n'en retarde la marche. Il y a dans le ton du narrateur beaucoup d'ironie et un peu d'émotion, exactement comme il convenait à ces pages simples et charmantes.

RADIEUSE AURORE

par **Jack London.**

Traduction d'Alice Bossuet.

Burning Daylight (Radieuse Aurore) est le surnom d'Elan Harnish, un chercheur d'or du Klondike. Audacieux et joueur, Burning se donne l'émotion de se ruiner plusieurs fois, pour s'enrichir de nouveau. Car la chance sourit à ce « Roi de l'Alaska », qui finit par trouver une grande mine d'or qui l'enrichit définitivement. Du coup, il renonce aux pays de glace et entre dans la vie civilisée. Affaires sur affaires : la chance est toujours pour lui. Le chercheur d'or devient une puissance financière de New-York. C'est à ce moment que le destin malin lui inspire un amour profond pour sa dactylographe. Burning offre le mariage. Elle refuse, parce qu'il est un « mauvais riche », dur aux pauvres, etc... Burning n'a plus qu'une idée : se ruiner. Il y parvient assez aisément. La dactylo apprécie comme il convient une pareille preuve de dévoûment et accepte enfin de devenir l'épouse de Burning. Bonheur parfait dans une petite propriété échappée au naufrage. Les époux y vivent de leur travail. Jack London, de qui l'excellente traductrice de ce livre donne une intéressante biographie, manifeste ici ses ordinaires qualités d'imagination. Il y a beaucoup de vie dans les tableaux du Klondike, par où débutent cet ouvrage et l'ensemble est d'une lecture fort attachante. Ceci dit, il faut reconnaître qu'une assez aimable simplicité y est répandue. De la force... et de la jeunesse. Quel magnifique film on pourrait tirer de Radieuse Aurore.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.